

RICCOBONI, Marie Jeane

[Obras completas]

Oeuvres complètes de Madame Riccoboni : tome huitième. -- Nouvelle édition / revue & augmentée par l'auteur... -- A Paris : Chez Volland..., 1786

[2], 378 , [2] p., [1] h. de grab., [ ]1, A-Z8, 2A6 ; 8°

False delicacy.... -- The jealous wife.... -- La h. de grab. es calc.: "Dessiné par Brion de la Tour" . -- Cabecera xil. en A3r . -- False delicacy... : comédie en cinq actes / par M. Hugh Kelly . -- The jealous wife... : comédie en cinq actes / par George Colman  
I. Kelly, Hugh II. Colman, George III. Título

R-5172 Enc. hol. con hierros dorados en el lomo

1  
1772

1772

# ŒUVRES

COMPLETTES

DE MADAME

## RICCOBONI,

NOUVELLE ÉDITION

*Revue & augmentée par l'Auteur , & ornée  
de 24 Figures en taille-douce.*

---

---

TOME HUITIÈME.

---

---



A PARIS,

Chez VOLLAND, Libraire , quai des Augustins,  
N°. 25.

---

---

M. DCC. LXXXVI.

*Avec Approbation & Privilège du Roi.*

---

**CE VOLUME CONTIENT**

**Le Tome second du THÉÂTRE ANGLAIS, composé  
des Pièces suivantes :**

*False Delicacy* , ou la FAUSSE DÉLICATESSE ,  
Comédie en cinq actes, page 1

*The jealous Wife* , ou la FEMME JALOUSE, Comédie  
en cinq actes, 173

*FALSE DELICACY,*

O U

*LA FAUSSE DÉLICATESSE,*

*COMÉDIE EN CINQ ACTES,*

Par M. HUGH KELLY.

*Représentée au Théâtre Royal de Drury-Lane,  
en 1768.*



---

---

A DAVID GARRICK,  
ECUYER.

MONSIEUR,

*DEUX motifs m'engagent à vous dédier cette pièce. La reconnoissance m'y oblige, & la vanité m'en presse. La reconnoissance, parce que le succès de mon ouvrage est dû à vos judicieux avis ; la vanité, parce que je souhaite apprendre à tout le monde, qu'un homme aussi estimable, aussi célèbre que monsieur GARRICK, s'est montré l'ardent ami de son sincère, affectionné & très-obligé,*

*Humble serviteur,  
HUGH KELLY.*

---

---

## A C T E U R S :

Le colonel RIVERS.

Sir CECIL, ami du colonel.

Sir HARRY, son cousin.

Mylord DORSET.

SIDNEY, parent de mylord.

Lady BETTY, jeune veuve, sœur du colonel Rivers.

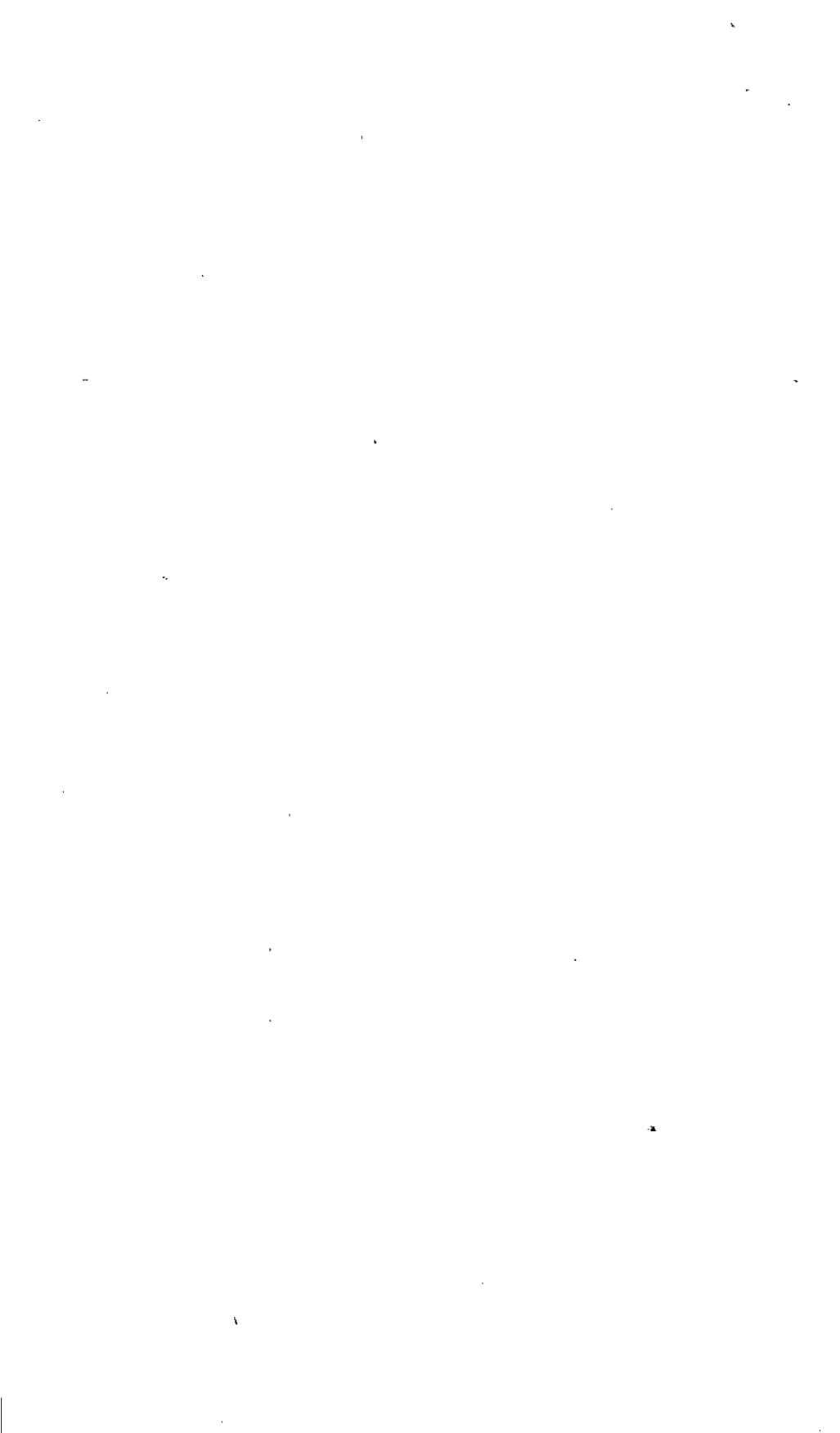
Mifs HORTENCE MARCHMONT, une fille de qualité, orpheline, jeune, sans biens & vivant sous la protection de lady Betty, son amie.

Mifs THEODORE RIVERS, fille du colonel.

Mistrifs HARLEY, parente de lady Betty.

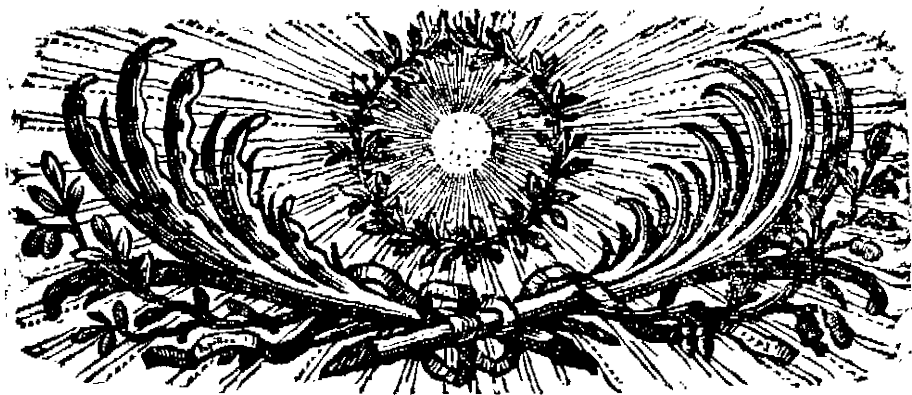
SALLY, femme-de-chambre de mifs Rivers.

*La scène est à Richmond, dans la maison du colonel Rivers, où logent toutes les femmes. Le tems de la durée de la pièce, est celui de sa représentation.*





Designé par Brien de la Tour.



*FALSE DELICACY,*  
O U  
LA FAUSSE DÉLICATESSE,  
C O M É D I E.

---

---

ACTE PREMIER.

*Le théâtre représente une pièce de l'appartement de lady Betty.*

---

---

SCENE PREMIERE.

Mylord DORSET, SIDNEY.

S I D N E Y.

**J**E le pense, je le dis, je le soutiens ; lady Betty n'est point sans affection pour vous.

A iij

Lord DORSET.

Quelle idée ! n'a-t-elle pas refusé d'être à moi ?

SIDNEY.

Qu'importe ? une femme est-elle toujours dans la même disposition d'esprit ? souvent l'humeur préside à ses décisions, & le repentir suit de près une réponse faite sans réflexion. Vous ne sauriez déplaire à lady Betty ; sans parler du reste , la conformité de vos caractères , de vos principes , est une raison pour moi , de penser que son refus n'est point une preuve d'indifférence ; mais la suite de cette extrême délicatesse de sentimens , qu'en vérité , elle me paroît pousser un peu trop loin.

Lord DORSET.

Oh ! mon cher cousin , vous vous méprenez : Je ne suis point un fat , un de ces hommes vains , portés à rejeter les refus d'une femme sur son *indécision* , ses *caprices* , ou son *peu de goût* ; qui rebutés comme amans , s'ils se voient bien reçus comme amis , interprètent en leur faveur une conduite simplement honnête , croient exciter des regrets , agiter une ame qu'ils n'ont pu même émouvoir : me préserve le ciel , d'adopter de si folles idées. Lady Betty est une femme trop sage , trop éclairée pour

ne pas dédaigner toute espèce d'affectation. Quand je lui demandai sa main, elle me l'eût accordée, si je n'avois pas eu le malheur de lui déplaire.

S I D N E Y.

Elle parle de vous avec tant d'estime!

L O R D D O R S E T.

Ah, que l'estime est loin de la tendresse! Non, Charles, non, je ne conserve aucune espérance. Depuis trois mois, j'ai cessé de troubler lady Betty par d'importunes prières. Elle m'honore de son estime, c'est une douce consolation. Je ne m'exposerai point à perdre son amitié, peut-être à m'attirer sa haine, en la fatiguant encore de mes inutiles sollicitations.

S I D N E Y.

Mais tous vos parens s'unissent pour vous presser de faire un choix, mille partis vous sont offerts; résisterez-vous toujours?

L a d y D O R S E T.

Non. Chef de ma maison, je dois céder à des instances raisonnables, & j'y suis déterminé: je vous dirai plus, Charles, mon choix est fait. Lady Betty l'approuvera, son goût a décidé le mien. Sa tendresse pour miss Marchmont, fixe toutes mes idées sur cette aimable fille.

SIDNEY, *surpris, embarrassé.*

Mifs Marchmont ! quoi, Mylord, Hortence est l'objet... assurément elle est bien digne du sort brillant que vous lui préparez.

LORD DORSET.

Après lady Betty, femme vraiment élue par mon cœur, personne ne paroît me convenir autant que la jeune Hortence. Ses charmes ne me séduisent point, leur éclat n'est pas ce qui m'attire ; mais je prise les qualités de son ame. Pendant que je faisois une cour assidue & infructueuse à lady Betty, son aimable amie sembloit s'intéresser si vivement au succès de mes vœux, je l'ai vue si sensible à mes peines, elle me plaignit avec tant de bonté, quand on m'ôta tout espoir ; sa généreuse compassion me la rendit chère... Mais qu'avez-vous, Charles ? Vous êtes troublé, agité même.

SIDNEY, *affectant un air tranquille.*

Moi, Mylord ? Non, je suis très-attentif : je vous l'assure.

LORD DORSEY.

Je suis bien aise de me tromper. Je vais demander un entretien particulier à lady Betty, lui faire part de mon dessein, la prier de prévenir miss Marchmont sur ce projet, & de

m'obtenir d'elle la permission de lui ouvrir mon cœur.

S I D N E Y, *soupirant.*

De lui *ouvrir votre cœur* . . . J'entends . . . Mais pourquoi parler à lady Betty, ne pas vous adresser à miss Marchmont ?

Lord D O R S E T.

Je crois plus convenable d'employer d'abord le crédit de son amie : Hortence est sans fortune, elle n'a plus de parens ; toutes ses espérances sont détruites, cet état exige les plus grands égards ; m'offrir sans précaution, sans ménagement, ce seroit paroître prendre avantage de sa triste situation ; sembler lui dire, *rejeté par une autre, je ne crains pas de l'être par vous.*

S I D N E Y.

Cette délicatesse, Mylord . . .

Lord D O R S E T.

Est indispensable avec une fille élevée comme miss Marchmont. Epargnons-lui la plus légère réflexion, capable de blesser cette noble fierté, que sa naissance, son éducation, un mérite reconnu, doivent lui inspirer . . . Mais pardon, Charles, mon intérêt me fait négliger trop long-tems celui d'un ami. Je monte à l'instant chez le colonel Rivers ; vous avez la parole, les

notaires m'attendent, vos affaires vont se terminer ; rien ne s'oppose à ce mariage avantageux pour vous. Dans peu de jours, vous serez l'heureux possesseur de miss Rivers, & je jouirai du plaisir de vous voir le plus fortuné des hommes. Adieu, pour un moment. (*Il sort.*)

---

## S C E N E I I.

SIDNEY, *seul.*

*L*E plus fortuné des hommes ! moi ? Ah ! s'il lisoit dans mon cœur !... Quelle bizarre circonstance vient aigrir ma douleur secrète ? Epouser Hortence, lui ! Hélas ! s'il savoit combien cette fille charmante m'inspire de tendresse ! avec quelle ardeur, quelle passion je desirois.... Mais qu'ai-je à lui offrir ? Borné dans ma fortune.... Et puis ce mariage arrêté.... Manquerai-je à miss Rivers, à son père, à mylord Dorset, dont l'amitié prépara ce lien..... Je serai donc l'époux de Théodore ? Je verrai donc ma chère Hortence, dans les bras d'un autre ?.... Au milieu des peines qui déchirent mon ame, il me reste une sorte de consolation : mes regards timides, mes soins contraints par la prudence, n'ont obtenu de miss

Marchmont que de l'estime, de l'amitié peut-être : foibles sentimens ! incapables de défendre son cœur contre mylord Dorset. Ma situation ne seroit-elle pas mille fois plus cruelle en ce moment, si j'étois aimé ? si je combattois entre la nécessité de renoncer à mon bonheur, ou de m'opposer à celui d'un ami si tendre & si respectable ?

## S C E N E I I I.

Mistress HARLEY, miss MARCHMONT,  
SIDNEY.

Mistress HARLEY, *parlant au fond du théâtre.*

AH ! voici le charmant berger de miss Rivers. Approchons, Hortence ; il rêve, douce occupation des amans ! Mais ne lui trouvez-vous pas l'air un peu lugubre ?

Miss MARCHMONT.

Tendre, plutôt.

Mistress HARLEY.

Eh ! quoi, Sidney, quand vos yeux doivent se fixer sur la plus riante perspective, paroître sombre, pensif ; être morne, à votre âge ? Ah si ! auriez-vous des prétentions à la gravité ? Je

vous détesterois, au moins. Allons, finissez ; riez, riez donc ; n'êtes-vous pas honteux d'enlaidir un si joli visage ?

S I D N E Y.

Je suis flatté, Madame, de vous offrir un sujet de faire éclater votre gaieté.

Mistress H A R L E Y.

Ah, bon dieu ! quels sons languissans ! c'est la mélancolie même. Où le colonel Rivers a-t-il été chercher ce beau ténébreux ? dans la montagne noire, je crois. C'est dommage, en vérité ; regardez-le, Hortence, quel teint, quels yeux, des traits si doux, si bien assortis ; une taille si swelte, des mouvemens si gracieux, un air si noble ! peut-on être mieux ? La plus élégante statue !... Allez, mon aimable automate, allez chercher une ame.

S I D N E Y.

En honneur, Madame, des complimens d'une espèce si singulière. . . .

Miss M A R C H M O N T.

Eh ! ne l'écoutez pas, elle est un peu folle, & souvent très-malicieuse. Convenez-en, ma chère, vous ne ménagez personne, tout vous amuse, & malheur à qui vous rencontre, quand

vous avez envie de rire : loin de blâmer votre agréable enjouement , je l'envie , en vérité.

Mistrifs H A R L E Y.

Si j'enviois une qualité , je m'efforcerois de l'acquérir. Mais , je vous l'ai dit cent fois , vous & lady Betty semblez destinées à vous ennuyer. Votre crainte de *désobliger* , votre égalité , vos grands sentimens , votre sublime raison , vous rendront , avec le tems , froides , insipides & vaporeuses. Sidney , vous trompez mon attente ; je comptois sur vous , pour égayer une famille très-grave , très-assoupie , très-pesante ; mais , je le vois , vous y introduire , c'est jeter une pelote de neige au milieu d'un étang glacé.

Mifs M A R C H M O N T.

Mais , que veut-elle dire , Monsieur ?

S I D N E Y.

Il n'est pas facile de le deviner , Madame : Les discours de mistrifs Harley , prouvent seulement , qu'une veuve , belle , spirituelle , vive , enjouée , se permet de badiner , assez durement , l'homme qui la respecte trop , pour oser se plaindre de la légèreté de ses propos.

Mistrifs H A R L E Y.

La jolie image boude , je crois ? Vous seriez bien surpris , Sidney , si l'amitié , si la raison

14 *LA FAUSSE DÉLICATESSE,*

m'inspiroient ces propos , dont la *légèreté* vous blesse. Miss Rivers m'est chère , je prévois qu'elle ne sera point heureuse avec vous. Un amant triste , annonce un mari maussade ; vous voudrez être *tendre* , *attentif* , *empressé* ; vous serez fade , importun , fatigant. Ce n'est pas assez d'être beau , d'être sensible ; il faut se rendre aimable , entendez - vous , Monsieur ? Que de femmes sont adorées ! & s'affligent de l'être !

Miss MARCHMONT.

S'affliger d'être aimées ! je n'entendis jamais parler d'un chagrin si bizarre.

Miss H A R L E Y.

C'est que vous ne savez rien. A votre âge , on a de l'amour des idées si romanesques ! Apprenez-le de moi ; ce qui flatte , enchante dans un amant , peut fort bien devenir insupportable dans un mari. Tenez , Henriette , par exemple ; vous la croyez heureuse , n'est-ce pas ?

S I D N E Y.

Elle l'est assurément ; témoin des attentions de son mari , je puis jurer qu'il l'aime à la folie.

Miss H A R L E Y.

Eh , voilà le mal. J'allai la voir hier. Son *attentif* époux vient au-devant de moi , entr'ou-

vre à peine la porte de la chambre où il veut m'introduire. Au milieu d'un des plus beaux jours du mois de juin, tout offroit l'image de l'hiver, dans ce sombre appartement; d'épais rideaux fermoient le passage au moindre souffle de l'air; deux paravens, à larges feuilles, entouroient une chaise longue, où ma pauvre cousine, ensevelie entre d'énormes couffins, gémissoit sous le poids de vingt livres d'édredon. Un feu terrible répandoit une chaleur si incommode dans cette chambre, que je me crus sous la zone torride: je m'écrie. . . . Ah bon dieu! quel mal a donc Mylady? . . . Hélas! me dit-elle, d'une voix foible, éteinte; hier, une petite pluie me surprit au jardin; Mylord apperçut deux gouttes d'eau sur mes cheveux, & de peur que je ne m'enrhume, il m'étouffe.

Mifs MARCHMONT.

'Vous exagérez, j'en suis sûre. Mais quand votre récit seroit vrai, on doit, ce me semble, pardonner un soin, même importun, en faveur du sentiment qui engage à le prendre.

SIDNEY.

Vous vous doutez bien que les ornemens cachent un peu le fond du tableau.

Mistrifs HARLEY.

Quand vous verrez Henriette, demandez-lui

si l'amour de son mari ne l'excède pas, ne la désole pas? Je ne serois point du tout surprise, qu'avant la fin de l'été, ce bon lord fût appelé devant ses pairs, pour avoir tué sa femme, par un excès de tendresse.

S I D N E Y.

Ce crime embarrasseroit furieusement les juges. Jamais la chambre des lords n'en vit d'exemple, je crois.

*Un Valet entre, & dit à Sidney.*

Mylord Dorset, & le colonel Rivers, vous prient de monter, Monsieur. (*le Valet sort.*)

S I D N E Y.

Je vous suis.

Mistress H A R L E Y.

Vous devez bien aimer mylord Dorset; jamais deux caractères ne se convinrent mieux. Allez lire les articles, allez. Ah, comme je m'appête à bâiller, le jour de l'heureux lien! Pourquoi le pauvre sir Harry s'est-il avisé de parler trop tard? Il est vif, léger, amusant.... Si le colonel vouloit m'en croire....

S I D N E Y.

Réellement, mistress Harley, vous me traitez si mal, qu'enfin vous me ferez penser.... Ma foi, si vous continuez, je ne pourrai me dispenser

penfer de croire que vous avez des deffeins  
fur moi. (il sort.)

Mistrifs HARLEY.

Des deffeins fur lui ? Ah , l'odieufe créature !

## S C E N E I V.

Mifs MARCHMONT , mistrifs HARLEY.

Mifs MARCHMONT.

**I**L vous croira méchante ; vous le raillez beau-  
coup & fans favoir pourquoi. A tous égards ,  
il mérite la préférence qu'il obtient.

Mistrifs HARLEY.

Je ne conviens point de cela. Sir Harry est  
auffi jeune , plus riche , auffi bien fait , il ne  
lui cède point en naiffance ; tout me paroît  
très-égal entr'eux.

Mifs MARCHMONT.

Je ne le penfe pas. Par exemple , approu-  
vez-vous la conduite de fir Harry dans cette  
occafion ?

Mistrifs HARLEY.

En quoi vous bleffe-t-elle ?

Mifs MARCHMONT.

Eh mais , il me paroît étrange de le voir

s'empresse auprès de miss Rivers : il connaît ses engagemens avec Sidney ; il fait combien le colonel peut lui opposer d'objections ; & puis attaquer le cœur d'une jeune personne , dont la main est promise ! assurément , c'est donner une idée peu avantageuse de ses mœurs.

Mistress HARLEY.

Ah , vous voilà dans vos graves réflexions. Les femmes seroient fort avancées , vraiment , s'il leur falloit observer *les mœurs* , approfondir la morale de leurs amans ; à quel âge se marieroit-on , je vous prie ? Eh si donc , nous serions encore filles à soixante ans. Mais d'où vient blâmer sir Harry ? Vous paroît-il sans mérite ?

Miss MARCHMONT.

Non , ses bonnes qualités peuvent compenser ses défauts , je l'espère ; mais . . .

Mistress HARLEY.

Vous ne lui refuserez pas de l'esprit , des connoissances acquises , du discernement , de la facilité à s'exprimer . . .

Miss MARCHMONT.

Il en a trop peut-être. La vivacité de son esprit , lui sert souvent à jeter un voile sur la légèreté de sa conduite ; elle lui fait trouver d'apparentes raisons , pour justifier des principes

à la mode & des procédés, qu'une personne exacte ne penseroit pas irréprochables.

Mistress H A R L E Y.

C'est qu'une *personne exacte*, est souvent une personne trop sévère. Je vis dans le monde, & jamais je n'entendis rien dire contre sir Harry : on conte bien quelques historiottes de femmes ; mais cela vaut-il la peine d'en parler ?

Miss M A R C H M O N T.

Bonté du ciel ! quel autre sujet peut attirer plus d'attention ?

Mistress H A R L E Y.

Hortence, avant de condamner un sexe, examinons le nôtre, & rendons-lui justice ; il est très-inconséquent, je vous en avertis. La plupart des femmes aiment un homme, positivement parce qu'il est fat, indiscret, étourdi, rempli d'impudence & de vanité. Si, victimes des vices qui les séduisoient, de pareilles folles deviennent malheureuses & méprisables, les plaindrons-nous ? Non, sans doute, elles méritent bien d'être punies ; leur mauvais goût, la dépravation de leurs sentimens, les rend indignes de notre pitié.

## S C E N E V.

Le colonel RIVERS, lady BETTY,  
Mistress HARLEY, miss MARCHMONT.

*Le colonel parle à lady Betty au fond du théâtre.*

Le COLONEL.

JE vous le répète , ma sœur , on peut sans moi continuer de parcourir tous ces vieux parchemins. Depuis le point du jour , j'ai les yeux fixés sur d'ennuyeux calculs , sur de vains titres ; les mots de *dot* , de *douaire* , de *préciput* , ont tant fatigué mon oreille ! comment tenir à ce maudit style , à ces lassantes répétitions ? Toujours les *susdits contractans* & *le futur* , & *la future* , & *leurs hoirs* . . . . j'ai la tête en feu , vous dis-je , l'air m'est absolument nécessaire , je vais respirer dans le jardin.  
( *il sort.* )

Lady BETTY, *au colonel.*

Revenez donc bien vite , la présence de mylord Dorset exige la nôtre. ( *Elle s'avance.* )  
Ah , vous voilà , mistress Harley , & vous aussi , ma chère Hortence ? je vous croyois toutes

deux dans le salon , avec sir Cecil , & son cousin Harry. Ils ne sont donc pas encore ici ?

Miss MARCHMONT.

Quoi ! Mylady , sir Cecil est de retour , il doit vous voir ce matin ?

Lady B E T T Y.

Oui , Cecil est en Angleterre depuis peu de jours. Son cousin & lui arrivèrent hier au soir à Richmond , & je les attends tous deux.

Mistris H A R L E Y.

J'aurai bien du plaisir à revoir ce bon Cecil. En voyageant en France , il aura sans doute appris à mitiger ses principes gothiques , à perdre ce respectueux attachement pour d'antiques maximes , à ne plus préférer la mauffade simplicité de nos pères , au goût éclairé de leurs enfans ; il se rapprochera des mœurs du tems , des usages reçus ; il négligera moins sa parure. Combien de fois , au retour de la chasse , l'ai-je vu venir , tout au travers d'un cercle , botté comme un postillon , ses cheveux en désordre , son front caché sous un énorme chapeau ; vêtu d'un drap grossier , souvent déchiré par les broffailles , & si couvert de poussière , qu'à peine en distinguoit-on la couleur ?

Lady B E T T Y.

Comme vous , je suis impatiente de voir si l'extrême politesse des françois a pu le corriger de cette rudesse , qu'à tout prendre , on doit lui passer , en faveur de la droiture de son cœur.

Mistress H A R L E Y.

Oui , je lui trouve une sorte de bonté , qui m'attache à lui.

Miss M A R C H M O N T.

Une *sorte de bonté* , Madame ? assurément la sienne est de la plus noble espèce ; il n'existe pas un homme plus généreux , plus digne d'être considéré , chéri , révééré...

Lady B E T T Y.

Vous lui rendez justice , & vous le devez , Hortence , car son affection pour vous est aussi sincère que tendre.

Mistress H A R L E Y.

Prenez garde , vous allez lui inspirer une passion pour Cecil.

Miss M A R C H M O N T.

Je serois bien ingrate , si l'estime dont il m'honore , n'excitoit pas ma sensibilité. Ami de mon père , il plaignit ses malheurs , partagea ses chagrins , ne l'abandonna point dans

son infortune. Quand la mort de ce bon parent me réduisit à la plus triste indigence, sir Cecil voulut devenir mon père, il offroit d'assurer mon sort; mais la générosité de lady Betty, me rendit ses bienfaits inutiles.

Lady B E T T Y, à *miss Marchmont.*

Ne dites jamais, ma chère... Changeons de propos, je vous en prie.

Mistress H A R L E Y.

Où, parlons de ces deux cousins. Ils forment un parfait contraste. Sir Harry, fort occupé de lui-même, aimant sa personne, toujours paré des mains des grâces, rangé, parfumé, mis avec autant de goût que de magnificence; l'autre, coiffé comme un fou, vêtu comme un fermier... Mais on vient, silence.

*Un valet entre & dit.*

Sir Harry & sir Cecil.

*Sir Cecil est en habit de campagne, sans poudre & sans frisure.*

Lady B E T T Y.

Qu'ils entrent.

S C E N E VI.

Sir HARRY, sir CECIL, mistress HARLEY,  
lady BETTY, miss MARCHMONT.

Sir HARRY.

N'EST-IL point trop tôt, pour vous faire  
la cour, Mesdames ?

Sir CECIL.

Trop tôt ? Il est onze heures ! Bonjour,  
mes chères amies, venez toutes m'embrasser.  
Je suis, ma foi, charmé de vous revoir. Lady  
Betty, j'arrive chargé d'un million de com-  
plimens pour vous. J'ai laissé en France, beau-  
coup de vos admirateurs.

Lady BETTY.

Sérieusement, avez-vous trouvé de mes  
connoissances à Paris ?

Sir CECIL.

Mon dieu, à Paris & dans toutes les villes où  
j'ai passé. La nation britannique est une nation  
très-commerçante. Nos sots, comme nos draps,  
s'exportent par toute l'Europe.

Sir H A R R Y.

Cela est joliment dit , n'est-ce pas , Mesdames ? Il a , ma foi , bien profité dans le séjour de la galanterie. Pauvre Cecil ! en t'exportant , la nation n'a rien gagné , on t'a renvoyé pour augmenter le fonds du magasin.

Mistress H A R L E Y.

Peut-on être plus mal mis ? comme il est coiffé ! la *dernière mode de France* , n'est-ce pas , Cecil ?

Sir C E C I L.

Que je sois déshonoré , ma chère mistress Harley , si je fais comment on se met à Paris. J'ai voulu changer d'air , voir des hommes , causer avec eux , comparer leurs idées & les miennes ; à l'égard des modes , mon valet-de-chambre vous en rendra compte , si vous le voulez.

Sir H A R R Y.

La réponse est honnête ! Eh si , Cecil ; n'êtes-vous pas honteux ? Excusez , mistress Harley , c'est un sauvage , il est impossible de le polir.

Sir C E C I L.

Le sauvage ne se changeroit pas pour un joli courtisan , tel que vous , Monsieur. A votre avis , c'est donc un grand mérite d'avoir tou-

jours une fadeur à dire, un bel habit à montrer, une boîte nouvelle à faire admirer ? de cacher la couleur de ses cheveux sous un placage de pomade & de poudre ? De deux pas, cette tête blanche vous feroit prendre pour un vieillard, si votre étourderie ne découvroit un enfant.

Lady B E T T Y.

Paix, Cecil, vous mêlez de l'aigreur au badinage.

Mistress H A R L E Y.

Je suis pour Cecil, je veux mettre sa coiffure à la mode. Tenez, lady Betty, cette tête-là servira de modèle avant peu. J'en suis sûre.

Sir C E C I L.

De plus bizarrement ajustées ont cette prétention, Madame; mais je ne veux point donner d'exemples, il me suffit de n'en point prendre de ridicules; & pour épuiser ce plat propos de modes, de frisures, trouvez-vous Harry très-bien, avec ce toupet d'une aune ? il a, ma foi, l'air de l'occasion; on peut saisir ainsi. . . (*Il prend les cheveux de son cousin à pleine main.*)

Sir H A R R Y.

Que l'enfer vous confonde ! me voilà tout dépoudré, tout dérangé.

Sir C E C I L.

Cela n'est-il pas commode ? On ne peut le toucher ; tout dérange Monsieur... Parlez-moi d'un habit simple , d'une toilette faite en dix minutes , qui affronte le vent & la pluie : n'est-il pas bien raisonnable , Harry , de dépendre d'un valet-de-chambre , de n'oser se montrer sans avoir perdu trois heures entre ses mains ?

Lady B E T T Y.

Mais la mode...

Sir C E C I L.

Est la règle des fous.

Sir H A R R Y.

Mais l'usage...

Sir C E C I L.

Ne maîtrise point un homme sensé.

Mistris H A R L E Y.

Mais un homme sensé , doit éviter d'apprêter à rire. On se moquera de vous.

Sir C E C I L.

Je ne saurois empêcher qu'il n'existe des fots & des extravagans , Madame.

Lady B E T T Y.

Eh bien , mon cher Cecil , suivez votre fan-

taître & ne contrariez point celle de sir Harry. Miss Marchmont, vous ne dites rien à votre ami ?

Miss MARCHMONT.

J'attendois que l'entretien devînt plus paisible, pour dire à sir Cecil combien son retour me cause de joie.

Sir CECIL.

O, ma chère Hortence ! j'en ressens une bien véritable en vous revoyant.

Lady BETTY.

Cecil, donnez-moi la main; allons chercher mon frère dans le jardin, votre cousin veut l'entretenir au sujet de Theodore.

Sir CECIL.

Théodore ! le joli nom pour mettre à la tête d'un roman ! le colonel Rivers, appeler sa fille Théodore ! & pourquoi pas Debora, comme sa grand'mere ?

Miss HARLEY.

Debora ! ah l'abominable nom ! la mode en est passée depuis mille ans.

Sir CECIL.

Le diable est-il pis ? la mode influer jusques sur les noms ! il ne restera pas une Esther, une

Sufane dans les trois royaumes. Sur ma route, un maraut d'aubergiste me présenta ses deux filles : devinez ? l'une s'appeloit Matilde & l'autre Alexandrine.

Mistrifs H A R L E Y.

Où est le mal ? cet homme a du goût.

Sir H A R R Y.

Et Cecil n'en a point. Peut-on ne pas aimer le nom de Theodore ?

Lady B E T T Y.

Vous dînez tous deux ici.

Mistrifs H A R L E Y.

Vraiment, je ne me sépare point de mon ami Cecil. J'ai grande envie de rire, & personne n'est plus propre à m'en donner sujet.

Sir C E C I L.

Positivement, par la même raison, ma chère mistrifs Harley, je ne vous quitte pas de tout le jour.

*( Comme tout le monde s'avance pour sortir ,  
le colonel entre. Cecil continue. )*

Mon cher Colonel, je suis charmé de vous revoir.

Le C O L O N E L.

Et moi très-satisfait de votre retour, mon cher Cecil.

SIR CECIL.

Voilà mon sage cousin ; il veut , dit-on , vous parler d'une affaire , je vous laisse en liberté de l'écouter. (*Il sort avec les dames.*)

---

## S C E N E VII.

Le colonel RIVERS, sir HARRY.

SIR HARRY.

PARDON si je vous dérange , Colonel ; l'intérêt le plus pressant me force à vous parler sur un sujet , où , sans doute , vous n'avez pas fait vos dernières réflexions ? Si vous me ravissiez l'espoir d'obtenir miss Rivers , vous me rendriez trop malheureux. La bonté de votre cœur , l'amitié dont vous m'honorez , ne me permettent pas d'attendre de vous un procédé si cruel.

Le COLONEL.

Monsieur , je vous l'ai écrit , actuellement je vous le dis , il m'est impossible de vous entendre sur cette affaire.

SIR HARRY.

*Impossible* , Monsieur ?

Le COLONEL.

Oui , Monsieur ?

Sir H A R R Y.

Eh ! pourquoi , je vous prie ?

Le C O L O N E L.

La demande me surprend. J'ai promis ma fille à Sidney. Ne le savez-vous pas , Monsieur , ne vous l'ai-je point écrit ?

Sir H A R R Y.

Eh ! oui , Monsieur , mais qu'importe ? après tout , des engagements de cette espèce...

Le C O L O N E L.

A présent , Monsieur , je ne vous comprends pas. Vous savez que j'ai promis ma fille , que je l'ai promise à Sidney ? Et sachant cela....

Sir H A R R Y.

Mais je fais aussi que l'affaire n'est point terminée ; je connois le peu de fortune de Sidney ; j'offre d'assurer l'entière possession de la mienne à miss Rivers ; ainsi , mon cher Colonel...

Le C O L O N E L.

Avant de tirer votre conséquence , souffrez , sir Harry , que je vous fasse une question.

Sir H A R R Y.

Mille , si vous le voulez.

Le C O L O N E L.

Dites-moi donc franchement , Monsieur ,

ce que vous avez observé dans ma conduite , dans mes sentimens , qui vous mettent en droit de me proposer si librement de manquer à ma parole ? je pensois être considéré par vous comme un homme d'honneur.

Sir HARRY.

Vous pensiez très juste , Colonel , je vous envisageai toujours sous cet aspect. Je vous connois honnête , exact , très-affermi dans les principes de l'honneur , très-délicat sur les loix qu'il impose.

Le COLONEL.

Parbleu, Monsieur, vous êtes donc au moins inconséquent.

Sir HARRY.

Comment ?

Le COLONEL.

Me croire honnête , & me proposer de manquer à ma parole d'honneur ! me presser de rompre mes engagemens , pour assurer une grande fortune à ma fille ; n'est-ce pas vous montrer persuadé que l'intérêt peut me conduire à devenir un faquin ?

Sir HARRY.

A présent , Colonel , je dirai comme vous , *je ne vous comprends pas*. En vous parlant , j'ai cru m'adresser à un homme du monde ,  
accoutumé

accoutumé à des usages reçus, à la façon ordinaire de voir, d'entendre. Où sont vos engagements ? Vous n'avez encore rien signé, n'est-ce pas ?

Le C O L O N E L.

Non.

Sir H A R R Y.

Donc vous êtes libre, aussi parfaitement libre que jamais.

Le C O L O N E L.

Morbleu, ce propos est insoutenable. Comment, Monsieur, parce que ma signature ne me met pas dans le cas d'être traîné au pied d'un tribunal, de m'y voir condamné à tenir ma parole, je puis me dispenser effrontément de remplir ma promesse ! Fi, sir Harry, fi ! les loix ne furent jamais faites pour les gens d'honneur ; la droiture & l'équité sont leurs uniques liens : ces loix servent seulement à contenir des hommes injustes, à garantir la société de leur mauvaise foi, à les empêcher de lui nuire ; enfin, à les forcer d'être plus exacts, qu'ils ne sont honnêtes.

Sir H A R R Y.

En toute autre occasion, je me garderois, Monsieur, de combattre vos raisons, elles me persuaderoient assurément. Mais, j'oserai le dire, elles me paroissent bien légères, quand

vous les opposez au bonheur d'un ami, à l'avantage d'une fille chérie. Nous rendrez-vous tous deux victimes de votre exactitude ? Ah ! ne vous montrez point inexorable, mon cher Colonel ; que mon sort, que celui de votre fille vous attendrisse. Eh ! quoi, n'aimez-vous pas miss Rivers ?

LE COLONEL.

Oui, je l'aime ; je lui donne un honnête homme, digne, à tous égards, d'être son époux ; c'est lui prouver ma tendresse, mon amour paternel. Tout est dit, Monsieur ; cessez, je vous prie, & ne m'insultez plus par de choquantes propositions.

SIR HARRY.

Vous insulter, moi ? y songez-vous, Colonel ? L'offre de mon alliance est-elle une *insulte* ? Vouloir assurer à miss Rivers une fortune considérable, vous le dire, est-ce vous faire une *proposition choquante* ?

LE COLONEL.

L'offre d'une couronne m'offenseroit, Monsieur, si on me la faisoit dans l'espérance de me voir manquer à ma parole. Ma fille n'a pas besoin de fortune, la sienne suffit à Sidney ; elle doit borner les vœux d'une femme sensée. Il m'importe peu que ma fille étale un vain faste ; je veux la voir honnête & heureuse.

Sir H A R R Y.

Heureuse ! elle ne le fera pas.

Le C O L O N E L.

Elle aura tort, & ne méritera pas d'être plainte. Quand on peut soutenir son rang, élever sa famille, l'établir décemment, mettre en réserve une petite somme pour obliger un ami, on doit se trouver heureuse. En plaçant ma fille dans cette situation, je la crois aussi riche que si elle dispoit des trésors de l'Inde.

Sir H A R R Y.

Quoi ! vous m'affligeriez volontairement, vous me priveriez à jamais. . . . En vérité, Monsieur, cette incompréhensible dureté. . . Souffrez, Colonel. . . Laissez-moi vous représenter. . . Comment ne pas insister. . . J'adore miss Rivers, que je vous dise. . . .

Le C O L O N E L.

Rien du tout, pas un mot ; je vous le demande en grace. En attendant le dîner, allez retrouver ma sœur ; si les circonstances ne me permettent pas de vous adopter pour fils, je me plairai toujours à vous voir comme ami. Sous ce titre, ma maison vous est ouverte ; mais toute liaison formée par l'intérêt, m'est odieuse. Me déterminer à donner ma fille sur le plus ou le moins de fortune de celui qui me

la demande ! ce vil calcul répugne à ma façon de penser , de sentir. Sir Harry , une union dont l'argent est le principe , n'est , à mes yeux , qu'une espèce de prostitution , autorisée par les loix Oubliez vos projets , ne me les rappelez jamais. Adieu.

### S C E N E V I I I.

Sir H A R R Y , *seul.*

**M**AUDITE soit sa sévérité , son obstination ! Quoi , je perdrais toute espérance ! quoi , Sidney seroit l'époux de miss Rivers ! Non , je n'y puis consentir. Il ne me privera point d'un bien dont la possession est si nécessaire à mon bonheur , il ne m'enlèvera point ma tendre , mon aimable Théodore . . . . Voyons-la , consultons Cecil , engageons-le à me servir . . . . Ah ! Sidney , tant que je respire , ton triomphe n'est pas sûr . . . . Mais avant de prendre un parti violent , essayons les moyens les plus doux , & tâchons d'être heureux , sans mériter le reproche d'avoir cédé , sans réflexion , aux mouvemens impétueux de mon cœur.

*Fin du premier Acte.*

---



---

 ACTE SECOND.

*Le théâtre représente une partie du jardin.*

---



---

## SCENE PREMIERE.

Mistress HARLEY, lady BETTY.

Mistress HARLEY.

OH! vous me feriez perdre l'esprit, avec vos *si*, vos *mais*, vos *peut-être*; après avoir observé, comparé, réfléchi, je vous dis, je vous affirme, que jamais vous ne régnâtes plus souverainement sur son cœur; & si j'étois dans votre position, je l'épouserois demain, je l'épouserois ce soir.

Lady BETTY.

Eh bien, ma chère Emily, nous ne voyons pas de même. La candeur & la sincérité distinguent mylord Dorset; si son penchant l'entraînoit encore vers moi, le cacheroit-il? garderoit-il ce profond silence? Un refus blesse l'amour-propre, mais il ne détruit pas le sentiment. Mylord a cessé de me rendre des soins,

il n'a point renouvelé ses propositions ; s'il m'eût vivement désirée, il pouvoit insister, me presser, engager mon frère à me parler ; il ne l'a pas fait.

Mistress HARLEY.

A votre grand regret, n'est-ce pas ?

Lady BETTY.

Si je le regrette, au moins n'ai-je pas l'injustice de le blâmer. Une noble fierté ne me paroîtra jamais condamnable. Mon refus l'a révolté ; il m'a crue insensible à son mérite : eh ! comment auroit-il deviné le secret de mon cœur ?

Mistress HARLEY.

Mais, quelle folie, quel caprice, quelle inconcevable bizarrerie ! aimer un homme, & le refuser ! Donnez-moi donc une raison de cet extravagant procédé ? Pourquoi désoler mylord, vous chagriner vous-même ? Comment excuserez-vous une conduite si ridicule ?

Lady BETTY.

Je me la reproche, & ne prétends pas la justifier. Traitez-moi de folle, d'imbécille, vous aurez raison. Quand mylord me parla, je ne savois pas combien il m'étoit cher ; je l'ignorois peut-être encore si, en cessant de me voir l'objet de ses tendres attentions, je n'avois

fenti que leur perte entraînoit celle de mon bonheur.

Mistris H A R L E Y.

En vérité, ma chère lady Betty, on pardonneroit ce discours à une fille de quinze ans, timide, indécise, incapable de sonder, de connoître les dispositions de son ame; mais vous? une femme sensible, raisonnable! . . . .

Lady B E T T Y.

Une première imprudence causa tout le mal. J'étois bien jeune quand je perdis mon mari; frappée du présent, n'envifageant point l'avenir, vous le savez, j'annonçai le dessein formé de conserver ma liberté.

Mistris H A R L E Y.

Propos commun; on l'écoute à peine, il ne persuade personne.

Lady B E T T Y.

Croyant penser toujours de même, j'eus l'indiscrétion de blâmer hautement les veuves qui prenoient de nouveaux liens; je les accusois de manquer à la décence, à la délicatesse: il me paroïsoit honteux de s'avouer sensible deux fois en sa vie.

Mistrifs HARLEY.

Je vous le disois bien alors, que vous déraisonniez du matin au soir.

Lady BETTY.

Mais, j'exprimois mes véritables sentimens.

Mistrifs HARLEY.

Mais, vous aviez des sentimens faux. Le bonheur d'être veuve seroit-il envié, s'il falloit l'acheter par la perte de sa sensibilité? J'ai eu deux maris, j'aimois le premier à la fureur, j'adorois le second, je ferai folle du troisième; eh! pourquoi non?

Lady BETTY.

Vous plaisantez toujours, vous êtes une étrange créature!

Mistrifs HARLEY.

Oh! c'est bien vous qui êtes étrange. Résister au penchant de votre cœur, quand tout vous invite à vous y livrer; sûre de la tendresse d'un amant chéri, le traiter avec indifférence; certaine de l'approbation de votre famille, de celle du public, contrarier vos propres desirs... Allons, vous extravaguez, vous dis-je.

Lady B E T T Y.

Pensez-vous qu'il soit consolant de vous l'entendre répéter ?

Mistrifs H A R L E Y.

De quoi vous consolerois-je ? Rien n'est désespéré. Mylord est encore libre . . . Il me vient une idée , elle est admirable ! tout va s'arranger.

Lady B E T T Y.

Seroit-il possible ? Quelle est cette idée , dites ; ma chère , dites ?

Mistrifs H A R L E Y.

Mylord veut vous parler ce matin , vous parler en particulier , n'est-ce pas ?

Lady B E T T Y.

Oui. Eh bien ?

Mistrifs H A R L E Y.

C'est une liberté qu'il n'a pas eue depuis trois mois ; la desire-t-il sans dessein ? Je le jure-rois , cette entrevue est un pas vers un tendre retour. Ça , écoutez bien mes conseils , laissez-vous guider , vous êtes perdue si vous vous écartez de mes avis.

Lady B E T T Y.

Je ne suis pas indocile , ma chère amie.

Mistress HARLEY.

Mylord va sûrement tomber à vos genoux, mettre à vos pieds son cœur & sa fortune, vous conjurer, vous supplier de lui accorder votre main. Vous, sans rougir, sans rêver, sans hésiter, dites-lui d'un air gai, riant : *Vous voulez ma main, Mylord ? la voilà, je vous la donne.*

Lady BETTY.

Ce ne seroit jamais sans rougir, que je consentirois si brusquement. . . Après tout, aimée depuis trois ans, je pourrois déceimment céder à des instances. . . Mais, Emily, si l'affaire dont mylord veut m'entretenir, étoit étrangère à ses sentimens pour moi ? s'il ne m'en parloit point ?

Mistress HARLEY.

En ce cas, il faudroit s'arranger différemment.

Lady BETTY.

Eh comment ?

Mistress HARLEY.

Rien de plus simple. J'enverrois chercher mylord Dorset, je lui conterois historiquement votre sotrise, je l'avertirois de la sienne, & très-adroitement, sans vous compromettre. . .

Lady B E T T Y.

Y pensez-vous ? ah juste ciel ! quoi , vous oseriez me trahir ? vous oseriez dire . . .

Mistress H A R L E Y.

Pourquoi pas ? dans votre position , j'aime-rois fort la traîtresse qui me rendroit le même service.

Lady B E T T Y.

Et moi je la détesterois. Cela peut-il se proposer ? j'aurois donc perdu tout sentiment d'honnêteté , de pudeur , de décence ? Vous faire parler . . . Employer l'artifice ! ah ! quelle bassesse ! quoi , Madame , voudriez-vous me voir . . .

Mistress H A R L E Y.

Je voudrois vous voir heureuse , ma chère ; vous ne le ferez point si vous n'abandonnez vos idées romanesques , cette délicatesse outrée , qui forme des monstres pour les combattre. Il faut être sage , exacte , & non pas minutieuse ; il faut remplir ses devoirs , & non pas les étendre au-delà des bornes prescrites ; il faut suivre les loix de l'honneur , sans s'aviser d'en créer de nouvelles ; & c'est une ineptie , une enfance impardonnable , d'immoler son bonheur à de petites bienféances , dont l'importune rigidité

approche plus du ridicule , qu'elle ne tient à la vertu.

Lady B E T T Y.

Vous ne le pensez pas , Emily ; manquer à la plus petite bienséance , ce n'est point une faute légère. Malheur à la femme qui ose en négliger une seule. Insensiblement elle contractera l'habitude de manquer à tous ses devoirs.

Mistress H A R L E Y.

Ah ! toujours vos grands principes , vos antiques préjugés ! Eh bien , suivez votre fantaisie ; je suis bien simple de m'inquiéter : cela vous regarde . . . Mais , lady Betty , me prenez-vous pour une étourdie , pour une bête ? Quand je vous promets de ménager vos intérêts , de cacher notre intelligence . . . Laissez-moi agir , jamais mylord ne saura . . .

Lady B E T T Y.

Mais je le saurai , moi : échapperois-je au reproche de mon cœur ?

Mistress H A R L E Y.

Il ne faut pas vous y exposer. J'admire votre façon de penser , mais je m'applaudis fort de n'être pas assez délicate dans mes sentimens , pour tourmenter les autres & me rendre malheureuse par ma propre volonté.

Lady B E T T Y.

On ne se donne point un caractère ; si je pouvois changer le mien , peut-être ne le voudrois-je pas. J'aime mylord Dorset ; mais je renonce au bonheur d'être à lui , si , pour obtenir ce bien souhaité , il doit m'en coûter une démarche condamnable dans mes propres idées. Cachez mon secret , ma chère ; craignez sur-tout que miss Marchmont ne le pénétre.

Miss H A R L E Y.

Pourquoi , précisément , miss Marchmont ?

Lady B E T T Y.

C'est que n'ayant jamais pu me résoudre à lui confier un penchant dont je croyois triompher , ma réserve pourroit lui donner des doutes sur mon amitié ; ou , ce qui m'affligeroit extrêmement , la porter à réfléchir tristement sur l'inégalité de nos fortunes. Dans une situation dépendante & malheureuse , on interprète tout contre soi-même. Me pardonnerois-je de lui laisser penser un instant , que mon estime pour elle a pu recevoir la plus légère atteinte ?

Miss H A R L E Y.

Autre inquiétude , autre folie ! Voyez où cette minutieuse délicatesse de votre ame vous conduit ? A vous gêner , à vous contraindre , à

46 LA FAUSSE DÉLICATESSE,

vous imposer une foule d'égards , vains ou inutiles. Ma belle amie , vous êtes très-aimable , je révère vos vertus , je respecte vos sentimens , je vanterai sans cesse vos brillantes qualités ; mais en vérité , si je les possédois , je les donnerois de tout mon cœur au diable.

Lady B E T T Y.

Je vais attendre mylord dans mon cabinet. Que cette visite , que cet entretien . . . Je suis inquiète , troublée . . . Croyez-vous , Emily . . . il m'aimeroit encore , lui , cet aimable , ce sensible lord Dorset . . . Mais non , pourquoi me flatter ? . . . il ne m'aime plus , ma chère ; hélas ! s'il est vrai . . .

Mistris H A R L E Y.

Quand il vous adoreroit , où cela le mèneroit-il ? voudriez-vous contracter un second engagement ? une veuve si *décente* , si *délicate* , *aimer deux fois* , ah l'horreur !

Lady B E T T Y.

Paix , méchante ; oubliez mes folies passées.

Mistris H A R L E Y.

Oui , pour m'occuper des nouvelles.

Lady B E T T Y.

Cecil & son cousin s'avancent ; évitons-les , venez , rentrons.

Mistress H A R L E Y.

Je vous suis.

---

*S C E N E I I.*

Sir C E C I L , Sir H A R R Y.

Sir C E C I L.

**I**L falloit m'en croire, vous épargner une démarche inutile & mortifiante : ne vous avois-je pas dit que le colonel étoit trop sensé pour vous donner sa fille.

Sir H A R R Y.

·Sensé, lui ? c'est un vieux fou, ridicule, entêté, formaliste, platement exact : en dépit de lui, de vous, de Sidney, de tout l'univers, miss Rivers sera ma femme. Je le jure. Me punisse le ciel, si je renonce à elle.

Sir C E C I L.

Que signifie cette fureur ? Sur quoi fondez-vous vos prétentions ?

Sir H A R R Y.

Sur tout.

Sir C E C I L.

Je ne saurois deviner un seul motif de cette belle assurance ; à mes yeux rien ne l'autorise.

Sir HARRY.

Non ?

Sir CECIL.

Non, Monsieur.

Sir HARRY.

Est-il si difficile d'imaginer qu'un homme fait comme moi, puisse plaire ?

Sir CECIL.

Plaire ? oui da, vous pouvez plaire à des étourdies, à des extravagantes. Mais à une fille modeste, raisonnable ? entre nous, Harry, j'ai peine à me le persuader.

Sir HARRY.

Rien n'est plus honnête. Mais au moins, cela ne vous paroît pas impossible ?

Sir CECIL.

Impossible ? Non pas absolument. En général, les femmes sont assez folles pour se laisser surprendre par un vain extérieur ; un joli polisson n'a pas plutôt fait cinq ou six impertinences, qu'il s'attire l'attention des *dames du bon ton*. Elles le nomment une *singulière créature*, un *méchant lutin*, un *charmant petit monstre* : insensiblement le *lutin* se transforme en ange à leurs yeux ; elles l'admirent, l'entourent, se le disputent, se l'arrachent ! Mon  
jeune

Jeune fat , émule d'Alexandre , vole de conquête en conquête , étend son empire ; plus il fait de malheureuses , plus il devient célèbre ; mais enfin , son petit monde soumis , las de victoires , notre héros contemple tristement ses lauriers , il les arrose de ses larmes , & comme le roi de Macédoine , il s'afflige , gémit ; rien ne le console de ne plus se voir le fléau de la société.

Sir H A R R Y.

Que diable ai-je affaire de vos sottes réflexions ? mon très-cher & très-impertinent moraliste , je vous convaincrâi que , sans être un *joli polisson* , un homme bien fait , bien mis , d'une figure passable , avec un peu d'adresse & beaucoup d'amour , est plus propre à toucher le cœur d'une fille *modeste & raisonnable* , que tous vos graves Catons , sententieux & mauffades , dont l'ennuyeux respect , la fade délicatesse & le pesant jargon , ne parviennent qu'à donner des vapeurs à leurs maîtresses.

Sir C E C I L.

Voudriez-vous me faire entendre que miss Rivers vous épousera malgré son père ? je ne le pense pas. Auriez-vous dessein de l'enlever ? La croiriez-vous capable, . . .

Sir HARRY.

De tout, pour me rendre heureux ! Oui, Cecil, je suis aimé ; oui, ma chère Théodore...

Sir CECIL.

*Ma chère Théodore !* Vous voulez l'enlever, & vous la nommez *votre chère Théodore !* Quoi, vous osez vous dire ami du colonel, faire profession de l'estimer ; vous venez chez lui ; vous allez dîner à sa table, à ses côtés, & vous méditez le projet infâme de le priver de sa fille ! Rougissez, Harry, rougissez ; ayez au moins de l'orgueil, si vous n'avez point de vertu. N'embrassez pas un homme, avec le dessein de l'attaquer dans son honneur, de lui faire une impardonnable injure ; morbleu, c'est être un lâche, un perfide....

Sir HARRY.

Doucement, Cecil ; ni vous, ni aucun être respirant, ne dédaigne autant que moi la bassesse & la trahison : mais si le caprice d'un homme nuit au bonheur de ma vie, rien ne m'engage à respecter sa folie. J'aime miss Rivers, je possède son cœur ; des intentions nobles & pures guident mes démarches ; je ne demande rien au colonel, je renonce à sa fortune, Théodore est l'unique objet de mes vœux. Soyez juste, Cecil ; miss Rivers n'a-t-elle pas

le droit de disposer de son cœur, de sa personne ?

Sir C E C I L.

Eh mais . . . Si elle vous aime . . . Si vous abandonnez sa fortune . . . . comme vous le dites . . . sa personne est son propre bien. Toute fille a le droit incontestable de se rendre malheureuse avec qui il lui plaît de l'être . . . Ceci change de face. Elle vous a choisi, elle vous veut . . . Allons, je me tairai, je n'avertirai point le colonel de votre projet.

Sir H A R R Y.

Vous ne l'avertirez pas ? Comment ! auriez-vous eu l'audace . . . Cecil, prenez garde ; vous êtes mon plus proche parent, mon plus cher ami, vous m'avez toujours montré de l'affection, je vous suis vraiment attaché ; mais si vous osiez . . . Il s'agit de mon amour, de Theodore . . . Prenez garde, vous dis-je ; dans cette occasion, votre singularité ne vous excuseroit point à mes yeux.

Sir C E C I L.

Je ne m'en embarrasserois guère. Dès votre enfance, je vous aimai, vous le savez, Harry ; je vous ai toujours regardé comme l'héritier de ma fortune, comme un fils adopté par mon cœur. Rien ne m'auroit coûté pour vous rendre

heureux : en ce moment je vous donnerois volontiers ma malédiction. Je hais la finesse : vous avez mis de l'art , de la malice dans votre conduite. Prendre le masque de l'amitié, pour vous introduire chez les parens de miss Rivers, cacher vos desseins sous ce voile respectable ! N'est-il pas odieux d'en couvrir une trahison ? Eh ! quoi, la candeur, la bonté, la confiance de cette honnête famille, serviront-elles à vous donner la facilité de l'affliger ? . . . Je ne saurois supporter cette idée.

Sir H A R R Y.

Sur mon honneur, Cecil, je suis malheureux ; & non pas coupable. Introduit pendant votre absence chez le colonel, j'étois sans projet en formant cette liaison. Sa fille charma mes yeux, & bientôt soumit mon cœur ; mais rien ne paroissant s'opposer à mon amour naissant, je voulus essayer de plaire à miss Rivers, avant de déclarer mes sentimens à son père. J'obtins le consentement de Theodore, j'allois la demander au colonel, quand, à ma grande surprise, je fus instruit de la recherche de Sidney. Je me hâte d'écrire au colonel ; je lui fais les offres les plus avantageuses ; il est engagé, dit-il ; un refus dur & précis me pénètre de douleur. J'accours à Richmond, je presse, je prie, rien ne

peut émouvoir cet homme obstiné : il m'oppose froidement un frivole point d'honneur, sa *promesse*, sa *parole*. Désespéré, je m'attache au seul parti qui me reste. Comme vous, je le désapprouve ; mais une ardente passion le justifie à mes yeux, & doit l'excuser aux vôtres.

Sir C E C I L.

Oui, si une folie peut être l'excuse d'un mauvais procédé.

Sir H A R R Y.

Daignez m'en croire, mon ami ; après mon mariage, vous me verrez effacer ma faute par une généreuse conduite : mes soins, mon respect, les plus tendres attentions, me feront recouvrer le cœur du colonel, l'estime de toute sa famille : oui, Cecil, je le promets, je le jure par tout ce qu'on révère ! l'époux, le parent, le fils, répareront les torts de l'ami.

Sir C E C I L.

En ce cas . . . A la vérité, le père de miss Rivers n'a pas droit de contraindre son inclination. La donner à Sidney, qu'elle n'aime pas, c'est exercer un pouvoir despotique, une injuste tyrannie. Dans un pays libre, c'est un devoir de s'opposer à l'infraction des loix . . . Je vous accorderai mon secours. Si miss Rivers consent à vous donner sa foi, si elle veut vous

suivre, je favoriserai sa fuite, je m'efforcerai même de vous réconcilier tous deux avec mon ami le colonel. Vous avez si souvent tort, mon cher parent, qu'à la plus légère apparence de raison, il faut vous encourager ! m'y voilà déterminé. Je vous soutiendrai dans cette affaire.

Sir HARRY.

'Ah ! vous vous montrez un véritable ami ; jamais, mon cher Cecil, jamais je n'oublierai ce service important. Je cours guetter l'instant de parler seul à Theodore ; ma vie dépend de la résolution qu'elle va prendre. Tout est prêt pour notre fuite ; si elle y consent, avant la fin du jour je serai le plus heureux des hommes. Adieu, je vous rendrai compte de notre entretien.

( Il sort. )

Sir CECIL.

Où ! je vous en dispense.

### S C E N E I I I.

Sir CECIL, *seul.*

L'ENTRETIEN de deux amans ! une foule de fadeurs, de propos vuides de sens . . . Quels fots enfans l'amour fait des jeunes gens ! . . . *des jeunes*, ai-je dit ? Eh ! n'extravague-t-on

pas à tout âge ? Répondez-moi, Cecil ? Vous n'osez . . . vieil imbécille ! Vous convient-il de blâmer les autres ? On ignore votre ramage, votre enfance : eh bien, c'est une consolation ; mais il ne faut pas être impertinent, quand on porte au fond de son cœur un témoin de sa démente . . . . Amoureux, moi ? Amoureux d'une fille jeune & belle ! J'aimois le père d'Hortence ; aimer la fille de mon ami, cela me paroïssoit tout simple. Mais, inquiet, agité par cette amitié, je cherche à pénétrer . . . Après un examen rigide de mes sensations, je trouve . . . . Ventrebleu, puis-je m'avouer cette maudite découverte . . . Je trouve miss Marchmont, l'objet de toutes mes pensées, de tous mes desirs, de toutes les affections de mon ame. En vain me suis-je éloigné d'elle, je n'ai pu perdre en France l'idée de la petite enchantresse : me voilà revenu, tout aussi sot, plus sot encore ! car le diable me tente ; je meurs d'envie de parler, de proposer à la pauvre Hortence . . . Quoi ? d'épouser un vieux fou . . . Eh ! si, Cecil, si. Voisin de cinquante ans . . . on vous riroit au nez, on vous montreroit au doigt, vous seriez badiné, raillé, siffié . . . . N'êtes-vous pas un joli galant ? Simple, uni, grossier même . . . Mais les femmes ont des caprices, des fantaisies, des goûts bizarres . . .

Oh jamais de cette bizarrerie-là . . . Hum . . . que fait-on ? . . . Entreprendrai-je l'aventure ? Si je lui parlois d'un parti riche, d'un homme de mon âge, si je fondois adroitement . . . Elle refusera ; oh oui, rien n'est plus probable. Eh bien, sans me compromettre, je serai sûr de ses sentimens. Alors, si les furies ne me possèdent pas, mon entêtement finira, je laisserai miss Marchmont tranquille, & je tâcherai de le devenir. Pour rien du monde, je ne voudrois faire le personnage d'un vieux finge amoureux, contrefaisant le jeune amant. Le beau spectacle à donner ! Comment une mine ridée ose-t-elle s'approcher d'un visage fleuri ? C'est, dans un même tableau, présenter deux saisons à la fois ; placer près de la rose fraîche & parfumée, le triste reste qu'elle offrira vers la fin de l'automne. Mon pauvre Cecil, tenez-vous sur vos gardes. Quand on a passé le tems de plaire, on fait une laide grimace en soupirant. Soyez sensible, à la bonne heure ; mais ridicule, têtebleu ! je vous défends de l'être.

( *Il sort.* )

## S C E N E I V.

*Le Théâtre change , & représente une pièce de l'appartement intérieur de lady Betty.*

Lady B E T T Y , mistress H A R L E Y.

Lady B E T T Y.

O , ma chère , Mylord vient , le cœur me bat , je me soutiens à peine. Ah ! de quoi va-t-il me parler ?

Mistress H A R L E Y.

Du plus tendre amour. Ecoutez , répondez , consentez. Ecartez votre mal-adroite modestie. . . . Il entre , je vous laisse.

( Elle sort. )

S C E N E V.

Mylord DORSET, lady BETTY.

*Mylord s'avance lentement, & fait une profonde inclination.*

Lady B E T T Y, *à part.*

QUELLE émotion sa présence me cause!

Lord D O R S E T.

Permettez-vous, Mylady . . .

Lady B E T T Y.

*( Tous deux se taisent un instant. )* Voulez-vous bien vous asseoir, Mylord.

Lord D O R S E T.

J'ai pris la liberté, Madame . . . *( à part. )*  
Combien ses regards m'intimident . . . Nous sommes seuls . . . Le respect m'interdit.

Lady B E T T Y, *à part.*

Il paroît troublé, confus même.

Lord D O R S E T.

J'ai cru pouvoir, Mylady . . . *( à part )* Que d'attraits répandus sur toute sa personne ! quel air de grandeur, de dignité !

Lady B E T T Y.

Vous avez cru, Mylord. . .

Lord D O R S E T.

Pardon, je suis souvent distrait ; je crains de vous importuner, Madame. J'interromps peut-être de douces occupations ?

Lady B E T T Y.

Il n'en est point, Mylord, que le plaisir de vous entendre ne puisse remplacer.

Lord D O R S E T.

Tant de bonté devoit me rassurer. Je l'avoue, un triste souvenir cause mon embarras. Ce ne seroit pas la première fois, qu'abusant de votre indulgence, j'aurois eu le malheur de vous déplaire.

Lady B E T T Y.

*Déplaire*, c'est trop dire. Jamais, Mylord, jamais. . . Je vous en prie, quittez ce ton cérémonieux, très-déplacé, très-inutile entre nous. Ne me regardez-vous pas comme votre amie ?

Lord D O R S E T.

Oui, Madame, comme une amie révérée, dont le prix est inestimable, dont la moindre bonté m'est précieuse. . . Ne me trouverez-

60 LA FAUSSE DÉLICATESSE,

vous point trop hardi , Madame, si j'ose mettre à l'épreuve cette amitié dont vous m'honorez?

Lady BETTY, *à part.*

Mon dieu , que veut-il dire !

Lord DORSET, *continuant.*

Si je viens vous entretenir sur un sujet important pour moi seul ; d'où dépend la tranquillité du reste de ma vie?

Lady BETTY, *à part.*

Que ses expressions me troublent ! (*haut*) Parlez, Mylord? S'il m'est possible... assurément. (*à part*) Je ne puis calmer mon agitation.

Lord DORSET.

Me permettez-vous de vous ouvrir un cœur dont vous êtes destinée à vous voir l'arbitre?

Lady BETTY, *à part.*

Seroit-il vrai, penseroit-il encore?.. (*haut*) Je souhaitai toujours votre bonheur, Mylord; si mes vœux, si même mes soins...

Lord DORSET.

*Vous desirâtes toujours mon bonheur, vous, Madame? Eh ! pourquoi donc... Mais ce bonheur est encore entre vos mains, vous seule pouvez le faire.*

Lady B E T T Y, à part.

Ah ! que je suis heureuse ! Il m'aime. . .  
Cachons-lui ma tendre émotion.

Lord D O R S E T.

Vous paroissez occupée, Madame.

Lady B E T T Y.

Ce n'est rien ; continuez, je vous prie.

Lord D O R S E T.

Aurois-je interprété trop favorablement vos discours ? Mes craintes renaissent ; vous ne m'avez point accoutumé, Madame, à penser que vous vous intéressiez à moi.

Lady B E T T Y, à part.

Sensible, aimable créature ! si modeste, avec tant de mérite ! Suivons les conseils d'Emily, encourageons ce cœur timide & tendre. (*haut*) Vous rendez peu de justice à mes sentimens, Mylord ; doutez-vous de mes égards, de mon estime, de mon amitié ? Je souhaite que mylord Dorset soit heureux, je le desire ardemment, & s'il dépend de moi. . . Si je puis. . .

Lord D O R S E T.

Vous pouvez tout, Madame ; mon espoir se ranime ; je vais m'exprimer sans détour. Sidney reçoit la main de miss Rivers ; si vous le voulez, une double union. . .

Lady B E T T Y, *troublée.*

Mylord. . . .

Lord D O R S E T.

Me fera partager la joie de mon parent, & la gaieté des fêtes que l'on prépare, pour célébrer les noces de miss Rivers.

Lady B E T T Y.

Je m'attendois si peu à cette proposition. . .

Lord D O R S E T.

N'est-il pas tems de lier mon destin à celui d'une estimable compagne ?

Lady B E T T Y.

Mais quoi, si précipitamment ?

Lord D O R S E T.

Quand on connoît bien celle que l'on choisit, on n'a pas besoin de se consulter long-tems !

Lady B E T T Y.

Pardonnez ma surprise. . . (*à part*) Ah ! qu'Emily n'est-elle ici pour lui répondre ! (*haut*) Je suis si étonnée ; cette demande est si brusque, si peu prévue. . .

Lord D O R S E T.

Que servent de vaines formalités ? La personne dont je desire la main, est trop raison-

nable, pour ne pas sentir combien elles sont désagréables & inutiles.

Lady B E T T Y.

Votre mérite, si vrai, si reconnu, peut devenir l'excuse d'une femme qui paroîtroit céder trop tôt à vos instances. Cependant, Mylord, le monde, sa cruelle malignité. . .

Lord D O R S E T.

Autorisée par vos conseils, Madame, elle ne devra pas craindre une injuste censure. Si vous daignez lui parler, l'engager à me voir, à m'entendre, la jeune mis. . .

Lady B E T T Y.

La jeune mis !

Lord D O R S E T , *continuant.*

Accoutumée à suivre vos avis, ne s'en écartera pas dans cette occasion. C'est donc à vous, Madame, à lever les scrupules de mis Marchmont ; si elle hésite, vous voudrez bien la déterminer.

Lady B E T T Y , *à part.*

Mis Marchmont ! Quoi ! c'est de mis Marchmont. . . Je me meurs.

Lord D O R S E T.

Puis-je me flatter, Mylady. . .

Lady B E T T Y.

Vous aimez miss Marchmont ?

Lord D O R S E T.

Je serai sincère , Madame. L'amour ne m'engage point à vous la demander. Vous le savez ; mon cœur s'étoit donné. Présument trop de moi-même , j'avois conçu de douces espérances. Je les perdis. Un instant me les ravit toutes ; Quelle peine je ressentis ! rien ne put en calmer la violence. Je souffris sans me plaindre , & cachai dans le fond de mon cœur , ma douleur & mes regrets.

Lady B E T T Y , *à part.*

Eh ! pourquoi , pourquoi ne se plaignoit-il pas ?

Lord D O R S E T , *continuant.*

Trop malheureux au-dedans de moi-même , j'appelai la raison à mon aide : mais qu'attendre de ses foibles , de ses lents secours ! Comment remplir le vuide insupportable d'un cœur accoutumé à s'occuper de vous ? Accablé de langueur , de tristesse , je regardai autour de moi , je cherchai à recouvrer ma tranquillité perdue. Une union formée par l'estime , me sembla propre à ranimer mon ame abattue ; le soin de rendre une femme heureuse , m'offroit encore l'image du bonheur où j'avois aspiré.

Lady

Lady B E T T Y , à part.

Ai-je pu l'affliger , lui causer des peines ,  
des peines si sensibles !

Lord D O R S E T , continuant.

La jeune Hortence s'attira mon attention ;  
je me rappelai combien elle vous étoit chère ,  
combien vous desiriez de l'établir avantageuse-  
ment : peu à peu son idée & la vôtre s'unirent  
dans mon imagination ; il me sembla qu'en  
épousant votre amie , je m'éloignois moins de  
vous , Madame . . . Mais vous paroissez m'é-  
couter avec peine : eh ! quoi , désapprou-  
veriez-vous les motifs qui m'ont déterminé ?

Lady B E T T Y , à part.

Comment renfermer ma douleur ! ( *haut.* )  
Vous n'avez pas besoin , Mylord , de justifier  
un dessein dont miss Marchmont est l'objet . . .  
Je ne desirai jamais de porter la tristesse dans  
votre âme , croyez . . . Vos intentions pour  
Hortence . . . Cette généreuse disposition de  
votre cœur . . . Miss Marchmont sera heureuse . . .  
ce choix . . . ( à part ) Eh ! mon dieu , je ne  
fais ce que je lui dis.

Lord D O R S E T.

Vous voudrez donc bien me servir , Madame ?

Lady BETTY.

Vous servir ? assurément.

Lord DORSET.

Parler en ma faveur ?

Lady BETTY.

Oui, je parlerai. (*à part*) Hélas ! quel triste emploi !

Lord DORSET.

Et daignerez vous presser notre union, si miss Marchmont accepte mes offres ? . . .

Lady BETTY.

La presser . . . eh bien, oui ; je la presserai.

Lord DORSET.

J'aurois voulu vous épargner ce soin, mais la situation d'Hortence m'oblige à des égards. La vertu malheureuse, est si respectable, si imposante !

Lady BETTY, *à part*.

Quel cœur j'ai perdu par ma faute !

Lord DORSET, *se levant*.

J'attendrai vos ordres pour me présenter chez miss Marchmont.

Lady BETTY, *se levant aussi*.

Reposez-vous sur mes soins. Je ne tromperai ni votre confiance, ni votre attente.

Lord D O R S E T.

Parlez donc , Madame , parlez , conseillez ; mais n'exigez pas. Miss Marchmont vous doit tant , elle vous est si attachée ! je ne voudrois pas profiter du sacrifice qu'un cœur sensible feroit à la reconnoissance.

Lady B E T T Y , *à part.*

Plus il parle , plus il augmente mes regrets !

Lord D O R S E T.

Je vous retiens trop long-tems , Madame. Pardonnez à l'habitude ; il m'est souvent arrivé de m'oublier près de vous , d'abuser de votre patience , heureux de n'avoir pu lasser votre bonté ! Je vous quitte. Au reste , Madame , la fortune de miss Marchmont sera toujours votre ouvrage ; vous dirigerez les articles , ils lui seront aussi avantageux que si elle m'apportoit un bien considérable.

( *Il salue lady Betty & sort.* )

S C E N E VI.

Lady BETTY, mistress HARLEY, *accourant.*

Mistress HARLEY.

Eh bien, ma chère, eh bien !

Lady BETTY.

Eh bien, tout est fini.

Mistress HARLEY.

Ah ! je vous en félicite... Mais que vois-je ! de la pâleur, de l'abattement, des larmes prêtes à couler... Quoi ! mylord Dorset...

Lady BETTY.

Il aime Hortence, il veut l'épouser, la tenir de ma main... Je suis la plus malheureuse des femmes.

Mistress HARLEY.

Il aime Hortence ? lui ? En vérité tous les hommes sont des monstres. Il convient fort à mylord Dorset d'être infidèle... Ah ! que je le hais !

Lady BETTY.

Eh ! pourquoi le haïr ? Ses sentimens étoient

tendres, sincères ; ils ne sont pas éteints dans son cœur, son choix même en est une preuve.

Mistrifs H A R L E Y.

Êtes-vous folle ? une jolie preuve de confiance ; venir vous dire insolemment qu'il en aime une autre !

Lady B E T T Y.

Si vous aviez vu son trouble, sa confusion...

Mistrifs H A R L E Y.

L'indigne ! vous quitter à l'instant où vous êtes si bien disposée en sa faveur !

Lady B E T T Y.

Eh ! le fait-il ?

Mistrifs H A R L E Y.

Quel mal-adroît, quel imbécille !

Lady B E T T Y.

Une sorte de fatalité préside à son destin, au mien : tout sembloit nous rapprocher : notre commune timidité nous éloigne à jamais. Il est juste que je sois punie de ma faute. Quand un homme sensible, honnête, presse une femme de lui laisser connoître les dispositions de son cœur, elle doit répondre avec candeur, avouer ses véritables sentimens ; celle qui a pu se plaire à chagriner un amant digne de ses plus tendres

70 *LA FAUSSE DÉLICATESSE,*  
égards , ne mérite pas d'être plainte , si elle éprouve à son tour les peines qu'elle causa volontairement.

Mistress HARLEY.

Allez-vous excuser l'impertinent ? Mais comment avez-vous reçu son impudente requête ? Vous ne souffrirez pas apparemment que miss Marchmont réponde à cette ridicule passion ?

Lady BETTY.

Quel droit ai-je de m'opposer aux desirs de mylord Dorset ? Si je lui cachai mes sentimens dans un tems où tout m'affuroit des siens , ne seroit-il pas honteux de les lui découvrir , quand toutes ses pensées se sont fixées sur une autre ? eh ! sur qui encore ? sur ma plus chère amie !

Mistress HARLEY.

Précisément, c'est tout le contraire. Son choix vous laisse le pouvoir de ramener son cœur. Miss Marchmont refuseroit le premier parti d'Angleterre, si elle croyoit vous chagriner en l'acceptant. Il faut la prévenir & très-vîte ; je m'en charge. Je vais lui tout conter . . . Eh ! comment donc ! cette fille ne vous a-t-elle pas les plus grandes obligations ? Ah ! je voudrois voir qu'elle osât . . . Je vais . . .

Lady B E T T Y , *la retenant.*

Arrêtez , Emily , arrêtez , je vous en conjure . Gardez-vous de révéler mon secret ; qu'un éternel silence ensevelisse dans l'oubli cette mortifiante aventure . A l'égard d'Hortence , elle ne m'a point d'*obligations* , non , ma chère , elle ne m'en a point ; c'est elle qui m'*oblige* . J'ai eu le bonheur de la retirer chez moi ; mais en acceptant un asyle offert par l'amitié , ne me procure-t-elle pas l'avantage de servir la plus estimable , la plus noble des créatures ? Ah ! c'est bien moi , qui lui dois de la reconnaissance !

Mistrifs H A R L E Y .

Ah ! si vous voyez ainsi . . .

Lady B E T T Y .

Eh bien , quand je verrois autrement ? Supposons ma façon de penser assez basse , pour me persuader qu'un appartement chez moi , une place dans mon carosse , un couvert à ma table , une rente modique sur sa tête , méritent le nom de *bienfaits* ? Hortence ne s'acquitte-t-elle pas journellement avec moi ? Elle m'accorde le plaisir de la voir sans cesse , de jouir de son esprit , de ses talens , de la douceur de son caractère ; elle me donne une amie tendre &

sûre : n'est-ce pas m'imposer des obligations plus réelles ?

Mistress HARLEY.

Mais , lady Betty , vous envisagez tout sous un aspect très-faux , très-fantastique. Vous seule au monde pouvez croire que miss Marchmont ne vous doit pas de la complaisance.

Lady BETTY.

Je rougirois d'en exiger d'elle. Croyez-moi , mistress Harley , l'agrément qu'elle répand sur ma vie , est bien au-dessus de mes foibles dons. Mais en me croyant quitte envers elle , de quel droit lui prescrirais-je une conduite contraire à ses intérêts ? Quoi ! je lui demanderois le sacrifice de son bonheur ; je la contraindrois de refuser l'homme que je pense capable de la rendre heureuse ; il veut la replacer au rang de ses pères , & je m'opposerois à ce dessein généreux ? Pauvre Hortence ! je serois bien cruelle , bien inhumaine , si j'abusois de la noblesse de ses sentimens , si je m'en servois contre elle , si je profitois de sa sensibilité , pour lui persuader de rester dépendante , quand on veut l'élever , rendre son sort brillant & fortuné.

Mistress HARLEY.

Mais , si miss Marchmont ne trouvoit pas

mylord Dorset, *l'homme le plus capable de la rendre heureuse*, s'il lui déplaisoit ?

Lady B E T T Y.

En ce cas . . . mylord Dorset déplaire ! vous supposez l'impossible.

Mistrifs H A R L E Y.

Soit. En partant d'un principe faux, on peut raisonner juste. Si elle le refusoit ?

Lady B E T T Y.

Ah ! qu'elle m'obligeroit ! je sens une douleur inconcevable de cet événement : la confiance de mylord a blessé mon cœur ; je ne prévoyois pas son changement, il me pénètre, il me livre au regret, à l'amertume . . . mais n'en parlons plus.

Mistrifs H A R L E Y.

Quel démon le possède ! Pourquoi choisir miss Marchmont ?

Lady B E T T Y.

Je serois<sup>s</sup> mille fois plus affligée, si ses vœux s'adrescoient à une autre : le bien que je perds, sera du moins le partage de mon amie, son bonheur me consolera ; en la voyant jouir de ce bien, j'en sentirai moins la privation. Mais remplissons un devoir indispensable. J'ai promis à mylord Dorset de parler en sa faveur,

je ne tromperai point son attente. Tout-à-l'heure mis Marchmont. . . Ah ! ma chère, elle va prononcer un arrêt bien important. . . Si elle savoit qu'il intéresse si vivement mon cœur. . .

Mistress HARLEY.

Je commencerois par l'en avertir, moi. Mais votre sublime délicatesse vous écarte toujours de la route ordinaire. C'est dommage qu'avec un si bon cœur vous ayiez une si mauvaise tête. Proposez, Madame, Hortence acceptera. Vous pleurerez, vous gémirez ; mais vous aurez le plaisir de vous admirer.

Lady BETTY.

Non, j'aurai seulement celui de me dire, mon propre intérêt ne me rend point injuste, & j'immole à l'amitié tous les vains desirs de l'amour.

*Fin du second Acte.*



---



---

## ACTE TROISIÈME.

*Le Théâtre représente une partie du jardin.*

---



---

### SCÈNE PREMIÈRE.

Le colonel RIVERS, fir HARRY,  
Mifs RIVERS, SALLY.

*Les deux amans traversent le théâtre en s'entretenant tout bas. Sally les suit, à peu de distance ; le colonel les observe en se cachant à leurs regards : quand ils sont passés, il s'avance, & parle en allant & venant sur la scène.*

Le COLONEL, seul.

SE promener avec lui. . . Un si long entretien. . . Qu'ont-ils tant à se dire ? Choisir un endroit écarté. . . Mais, d'où naît mon inquiétude ? ma fille est engagée, elle le sait ; manqua-t-elle jamais à ses devoirs ? . . . Je hais le soupçon, souvent injuste, toujours bas. . . Rejettons toute idée. . . Penser mal de Théodore, de mon enfant ! . . . . J'ai peine à

repouffer.. Une secrète alarme trouble mon cœur. . . Le bonheur de ma fille dépend peut-être de cet instant. . . Elle est douce, soumise, je l'estime. . . Après tout, les femmes sont d'une espèce si singulière. . . Elles ont plus de bon sens qu'il ne nous plaît de leur en accorder. . . Mais leur vanité est au-dessus de notre compréhension. Jamais elles n'errent par un défaut de raison, la flatterie seule les égare; elles tombent les yeux ouverts dans le piège qu'elle leur tend. En vain on leur crie, *soyez en garde contre la séduction*, son attrait les éblouit, leur cache le danger; elles sont entraînées, perdues, avant d'avoir prévu la conséquence d'un premier pas. . . . Ils reviennent. . . . Comment m'instruire. . . Cet endroit peut me dérober à leur vue. . . Quoi! les écouterois-je? Quel vil moyen. . . surprendre un secret. . . Mais, c'est celui de ma fille. . . Je sens de la répugnance. . . Surmontons-la. Je suis père: c'est mon excuse.

## S C E N E I I.

Le COLONEL *se retire derrière une touffe d'arbres* ; miss RIVERS, sir HARRY, SALLY, *rentrent sur la scène.*

Miss R I V E R S.

Vos reproches sont injustes, le refus de mon père m'afflige ; mais ne me répétez jamais ces révoltantes propositions. Je me donnerois sans l'aveu de ce père respectable, je le fuirais, je porterois la douleur dans son sein ! Ah ! jamais. Que m'a-t-il fait ? il ignore ma prévention en votre faveur ; il dispose de ma main, n'en a-t-il pas le droit ? Ah, sir Harry ! je puis pleurer ; mais je ne saurois me plaindre.

Le COLONEL, *à part pendant toute la scène.*

Elle l'aime !

Sir H A R R Y.

Et pourquoi, Madame, me défendîtes-vous d'instruire ce père rigoureux, des sentimens dont vous m'honoriez ?

Le C O L O N E L.

Père rigoureux !

Mifs RIVERS.

J'espérois vous voir obtenir une préférence dont vous aviez raison de vous flatter ; je voulois m'épargner la confusion d'avouer un penchant où j'osois me livrer , sans savoir si mon père l'approuveroit. J'ai mal fait , je devois me reposer sur sa bonté , sur l'extrême générosité de son cœur. Mais dans cette occasion , j'ai craint la fermeté de son caractère , elle pouvoit l'emporter sur sa tendresse.

Le COLONEL.

Fort bien , ma fille.

SALLY.

*La fermeté de son caractère ! son obstination plutôt. Je veux mourir à l'instant , s'il existe un vieux diable , plus absolu , plus entêté , plus opiniâtre , plus inflexible , que le colonel Rivers.*

Le COLONEL.

Insupportable impudence !

Mifs RIVERS.

Sally , ma confiance ne vous autorise point à prendre d'insolentes libertés ; n'osez jamais nommer mon père sans respect , sans vénération. Je révélerois mon secret à l'instant , plutôt que de souffrir ces discours outrageans.

## Le C O L O N E L.

Très-bien dit, ma fille.

S A L L Y.

Je vous demande pardon, Madame, un excès de zèle m'a fait vous déplaire; mais permettez-moi de vous représenter que cette obsti. . . que cette fermeté de caractère, rend les dispositions du colonel très-immuables, vous conduit à devenir malheureuse, vous donne à Sidney, vous arrache à sir Harry. Sur mon honneur, Madame, il n'est pas une fille en Angleterre, j'entends une fille d'esprit, qui laissât échapper l'occasion de contenter ses desirs & ceux de son amant. De quoi vous effrayez vous? *Fuir la maison paternelle!* cela vous paroît terrible, n'est-ce pas? Suivez votre époux, ce sera remplir un devoir. Eh mon dieu, vous la reverrez cette maison paternelle & ennuyeuse. Le colonel sera trop heureux de vous y rappeler.

Le C O L O N E L.

Infinuante vipère!

Sir H A R R Y.

Pouvez-vous balancer un instant, ma chère Théodore, sur cette alternative? Ou fuir, combler mes vœux, vous rendre heureuse; ou rester, me donner la mort, vous livrer à

80 *LA FAUSSE DÉLICATESSE*;

des regrets tardifs , inutiles . . . O ! ma charmante amie , ne ferez-vous rien pour votre amant ? Songez-donc que je vous adore !

Le COLONEL.

Ah ! s'il se met à l'adorer , tout est perdu.

Sir HARRY.

Quel espoir vous reste ! nos larmes , nos prières ne fléchiront point le colonel ; l'aveu de vos sentimens ne le détermineroit point à nous unir . . .

Le COLONEL.

Non , parbleu !

Sir HARRY.

Hélas ! le moindre soupçon de notre intelligence hâteroit le bonheur de Sidney ; que dis-je , son bonheur ? vous ne le ferez point.

Le COLONEL.

Elle le fera , Monsieur.

Sir HARRY.

Quel sera le prix de votre obéissance ? Un époux dont vous ne posséderez point le cœur , depuis long-temps épris des charmes de miss Marchmont ; Sidney gémit de ne pouvoir s'unir à elle.

Le COLONEL.

Effronté menteur !

Miss

Mifs R I V E R S.

Cher Harry , qu'exigez-vous de moi !

Le C O L O N E L.

*Cher Harry* , aye , aye.

Sir H A R R Y.

Exiger , ma chère ? Ah ! j'implore vos bontés , je prie , je n'exige pas. Daignez m'assurer votre cœur , votre main. Ma sensible , mon adorable Théodore , soyez à moi.

Le C O L O N E L.

Le diable l'emporte ! *adorable !* maudite soit l'expression.

Sir H A R R Y.

J'approuve votre tendresse pour le colonel.

Le C O L O N E L.

Vous me faites bien de la grace.

Sir H A R R Y.

L'amour filial est une des vertus que je respecte en vous ; mais les droits d'un père sont bornés.

Le C O L O N E L.

Et ceux d'un amant sans limites.

Sir H A R R Y.

Votre intérêt , le mien m'engagent à vous supplier de réfléchir sur cette obéissance exigée.

Elle l'est injustement. Votre père vous a montré de la tendresse ; mais n'avez-vous rien fait pour la mériter ? Tant de soins de lui plaire , tant d'attentions , d'égards . . . Ah ! les preuves continuelles de votre reconnoissance , vous ont bien acquittée de toutes vos obligations.

Le COLONEL.

Façon commode de folder ses comptes , vraiment.

Miss RIVERS.

Non , mon père n'exige point *injustement* mon obéissance , il n'est pas *injuste* en m'imposant des loix. Vous ne sauriez attaquer ses droits sur mon cœur , sans me révolter , sans blesser mon ame d'un trait douloureux.

Le COLONEL.

Tendre créature !

Sir HARRY.

Eh bien , Madame , sacrifiez-nous donc tous deux à ce père qui immole sa fille unique au vain honneur de paroître exact de tenir une parole donnée sans vous consulter. Tout autre la retireroit sans hésiter ; mais non , ce père si *tendre* , si chéri , s'oblige à vous donner ; il ne s'inquiète pas même si vous êtes aimée , si vous serez heureuse.

MIS RIVERS.

Ah mon dieu ! mon dieu , que ferai-je ?

SALLY.

Vous fuirez , Madame , vous suivrez les conseils de sir Harry , vous l'épouserez ; il le faut , il le faut absolument.

Le COLONEL.

Hardie coquine !

Sir HARRY.

Prenez une généreuse résolution , ma chère Théodore , je vous le demande à genoux.

Le COLONEL.

A genoux ! l'adroit séducteur !

Sir HARRY.

Plus vous aimez votre père , plus vous devez vous rendre à ma prière : combien il gémiroit un jour , de vous voir malheureuse ! Epargnez-lui des regrets , des remords ; eh ! que savez-vous s'ils ne vous l'enleveroient pas , s'ils ne le précipiteroient pas dans le tombeau ? O ! ma maîtresse , ma femme , mon ange tutelaire ! je le jure à vos pieds , j'obtiens du colonel votre grace & la mienne ; avant deux mois , vous vous reverrez dans ses bras , comblée de ses caresses , de ses bénédictions ; vous le presserez dans les vôtres.

84 LA FAUSSE DÉLICATESSE,

Le COLONEL.

Ventrebleu , quelle insolente confiance !

Sir HARRY.

Parlez , ma chère , parlez donc. Prononcez sur le destin de l'homme qui vous adore.

Le COLONEL.

Encore cette enforcelante *adoration* !

Mifs RIVERS.

Je cède , mon cher Harry. Cette flatteuse espérance du pardon de mon père détruit ma seule objection contre votre projet ; je consens à vous suivre.

Le COLONEL.

Foible fille !

Sir HARRY.

Ah ! comment vous exprimer ma reconnaissance , ma joie , les doux transports de mon ame ! Chère Théodore , unique objet de toutes mes affections ! daignez me répéter , me promettre , me jurer que cette main . . .

Mifs RIVERS.

Quand je me confie en votre honneur , osez-vous douter du mien ? N'exigez point de sermens , mais souvenez-vous à quel prix vous m'obtenez de moi-même : vous apaiserez mon

père, vous me rendrez son affection. C'est sur cette promesse que je consens à fuir avec vous.

Sir H A R R Y.

Non, je ne tromperai point votre attente.

Le C O L O N E L.

Vous m'en laisserez le soin.

Mifs R I V E R S.

A cette condition voilà ma main.

S A L L Y.

Ah ! nous ferons enlevées : quelle joie ! fuir sur les ailes de l'amour , partir comme un trait rapide . . . Le colonel enragera , criera . . . Je serai bien heureuse de ne pas l'entendre.

Le C O L O N E L.

Tu m'entendras , chienne ! mais du fond du canal où j'éteindrai ta joie.

Sir H A R R Y.

Une voiture attelée de six chevaux , se trouvera près de la petite porte du jardin de lady Betty ; j'aurai soin de vous avertir , par un signe , du moment où vous devrez vous rendre à cette porte. Sally vous y attendra , je vous joindrai , & nous partirons à l'instant pour Londres.

Le COLONEL.

Où vous ne partirez pas, Monsieur.

Mifs RIVERS.

La seule idée de cette fuite remplit mon cœur de crainte. N'importe, je tiendrai ma promesse. Séparons-nous. Mon père se plaît dans ces bosquets, il pourroit nous surprendre.

Sir HARRY.

J'ai peine à vous quitter, même pour quelques instans. Adieu, ma chère Théodore; songez à mon amour, à vos promesses, à ma vive impatience.

Mifs RIVERS.

A présent que je suis déterminée, je voudrois pouvoir m'éloigner tout-à-l'heure.

Le COLONEL.

Oh, je n'en doute pas.

Sir HARRY.

Adieu, adieu donc, n'oubliez pas, . . .

Mifs RIVERS.

Soyez tranquille. Adieu.

## S C E N E I I I.

Le COLONEL, *seul.*

**I**L le fera, Madame, il le fera ; vous êtes si bonne ! Comment ai-je été assez simple, assez bête, pour me persuader que j'avois une fille ? . . . Depuis le jour de sa naissance, jusqu'à ce fatal instant, je me suis appliqué à former son cœur ; sa fortune, son bonheur, m'ont occupé ; & quand j'envisage une vieilleffe douce, loin de me rendre les soins que je lui prodiguai dans son enfance, elle me fuit, m'abandonne ! . . . Pourquoi diable s'avise-t-on d'être père ? la rampante éloquence d'un amant est seule puissante sur l'esprit de ce sexe . . . Infâme suborneur ! lui promettre audacieusement le pardon de son père ! *sa soumission*, dit-il, *son respect*, *ses efforts* . . . Ah ! sans doute, l'insolent daignera s'humilier, tomber à mes pieds ; & le public, insensible observateur, toujours prêt à juger, me traitera de barbare, de monstre ; croira que je dois ferrer contre mon sein le serpent vénimeux dont la piquûre prépare ma mort ; ses clameurs me feront une loi de récompenser, par le don de ma fortune,

le destructeur de mon repos. Oui, l'imbécille vulgaire trouvera ma résistance inhumaine, si je n'augmente pas le bonheur de l'homme qui m'a ravi le mien... Sans compter que ma *respectueuse* fille prendra le ciel & la terre à témoin de son *innocence*, de sa *tendresse*, de ma dureté ! Elle osera réclamer les droits du sang ; après avoir violé les devoirs les plus saints, elle me reprochera de manquer aux miens. Le nom sacré de père, attesté par elle... Mort & enfer ! peut-on souhaiter d'être père !.. Il me reste un moyen... je veux le tenter. S'il est sans effet?... Eh bien, je me dirai : Je n'ai point de fille, je ne suis point père, non, jamais je ne fus père. ( *Il sort.* )

## S C E N E I V.

*Le théâtre change en un salon, chez lady Betty.*

Mifs MARCHMONT, fir CECIL.

Mifs MARCHMONT.

**J**E pourrois me plaindre de vous, Monsieur : connoître un projet formé pour causer un *heureux changement dans ma fortune*, & refuser de me le communiquer ? cette réserve est-elle

obligeante ? S'accorde-t-elle avec l'amitié dont vous m'affurez ?

Sir C E C I L.

Ecoutez , Hortence , c'est parce que je vous aime . . . J'attache un grand prix à votre estime , & . . . tout cela ne me donne pas trop d'envie de m'expliquer.

Mifs M A R C H M O N T.

Vous plaifantez ?

Sir C E C I L.

Non , ma foi.

Mifs M A R C H M O N T.

Ce propos est obscur.

Sir C E C I L.

Tant mieux. Cependant . . . Mais si j'allois vous fâcher ?

Mifs M A R C H M O N T.

Me *fâcher* ! vous, Monsieur ? Perdez cette crainte. Sir Cecil ne peut exciter ni ma colère, ni ma tristesse ; je connois votre affection, Monsieur, & . . .

Sir C E C I L, *avec humeur.*

*Monsieur, Monsieur ;* toujours ce diable de *Monsieur* ! Supprimez cette mauffade politesse ; à quoi bon ce style ? Prenez le mien, soyez familière & vraie. Je vous traite cordialement,

90 *LA FAUSSE DÉLICATESSE,*  
moi. Maudit soit ce *Monfieur*, il est fi froid,  
il met à tant de distance.

Mifs MARCHMONT.

Je ferois embarrassée à prendre un ton familier avec fir Cecil. Accoutumée à le respecter comme un père . . .

Sir CECIL.

Pourquoi donc comme un père ? A vous dire la vérité . . . je ne me soucie pas trop d'être respecté.

Mifs MARCHMONT.

Tout m'autorise à vous montrer les sentimens d'une tendre fille. Vos bontés pour mon père, vos touchantes attentions pour moi, votre expérience, vos vertus, votre âge.

Sir CECIL.

Mon âge... Oui, vous dites bien... (*à part*)  
Je me doutois qu'elle ne l'oublieroit pas. (*haut*)  
Laiſſons cela, cauſons. Parlez-moi de vous.

Mifs MARCHMONT.

Parlons plutôt de ce projet. Vous avez excité ma curiosité. Il m'intéresse, dites-vous ?

Sir CECIL.

Oui, & non.

Mifs MARCHMONT.

Voyons.

Sir CECIL.

Avant de me forcer à vous découvrir ce mystère, dites-moi, ma chère Hortence, quelles sont vos idées sur le mariage ?

Mifs MARCHMONT.

Cette brusque question m'interdit. Que puis-je répondre ?

Sir CECIL.

Ce que vous pensez.

Mifs MARCHMONT.

En vérité, cette demande est si singulière...

Sir CECIL.

Moi, je la trouve simple, naturelle. Allons, parlez-moi sans détour ; avez-vous du goût ou de l'éloignement pour le mariage ?

Mifs MARCHMONT, *d'un air inquiet.*

Eh quoi, Monsieur, viendriez-vous me proposer un parti ?

Sir CECIL.

Peut-être bien. Vous êtes sage, prudente ; si un homme honnête, riche, à peu près de mon humeur, de mon âge...

Mifs MARCHMONT, *surprise.*

De votre âge, Monsieur !

Sir CECIL, *à part.*

Elle se récrie , cela va mal.

Mifs MARCHMONT.

Me conseillerez-vous de l'accepter, Monsieur?

Sir CECIL.

Vous le conseiller ? non. Mais je vous approuverois fort si vous l'épousiez.

Mifs MARCHMONT.

Vous ne parlez pas sérieusement ?

Sir CECIL.

Parbleu si. Je vous le dis dans toute la sincérité de mon cœur. Mais ma façon de penser ne vous ôte pas la liberté d'être d'un autre avis.

Mifs MARCHMONT.

Vous qui m'aimez , me souhaitez-vous un pareil fort ?

Sir CECIL, *à part.*

Question fort encourageante. (*haut*) Mais , ma chère mifs Marchmont , vous paroît-il impossible qu'un homme de mon âge vous aimât tendrement ?

Mifs MARCHMONT.

Et pensez-vous , Monsieur , que je puisse l'aimer ?

Sir CECIL.

Non , à présent , je ne le pense pas. Le pauvre diable fera bien d'abandonner ses projets ; sur mon honneur , je lui avois prédit son sort . . . J'en ai pitié , vrai ; mais , pourquoi s'obstinoit-il ? . . . Vous êtes sûre , bien sûre , que vous ne l'aimeriez pas ?

Mifs MARCHMONT.

Vous m'inquiétez , Monsieur ; l'intérêt que vous prenez à cet homme . . . . Vous étiez chargé . . .

Sir CECIL.

De fonder vos dispositions , voilà tout.

Mifs MARCHMONT.

C'est un de vos amis , il vous est cher , peut-être ? Vous desiriez sans doute . . . Que ce jour est triste pour moi , à quels chagrins il me livre !

Sir CECIL.

Comment du chagrin ? . . Je vous vois prête à pleurer . . . Cessez , cessez , je vous prie , de vous affliger. Est-ce votre faute , si j'ai la sotte complaisance de m'acquitter d'une ridicule commission ? . . . Vous chagriner ! Un vieux fou , parce qu'il a de la fortune , des mœurs , assez de bonté , s'est imaginé . . . a voulu savoir . . . Allons , sa proposition est faite , refusée , tout est dit.

Mifs MARCHMONT.

Recommandé par vous, il devoit espérer. . .

Sir CECIL.

Non, il ne devoit pas espérer. Tout est fini.  
N'en parlons plus.

Mifs MARCHMONT.

Pardonnez-moi, Monsieur, parlons-en. Je veux justifier ma conduite à vos yeux. Croyez-le, un obstacle invincible s'oppose. . . Je ne puis disposer. . . Il m'est impossible d'écouter. . . Non, je ne saurois recevoir les soins de personne.

Sir CECIL.

Non ?

Mifs MARCHMONT.

Que je suis malheureuse ! J'ai deux amis, leur tendresse est mon unique appui. Loin de leur prouver combien je suis reconnoissante de leurs bontés, faut-il que je les offense par une apparente obstination, par une répugnance invincible à profiter des avantages qu'ils veulent me procurer ? Lady Betty m'offre un époux, vous m'en proposez un autre, mon cœur me force à les refuser tous deux.

Sir CECIL.

Oh, pour mon protégé, je l'abandonne ; mais quel est celui de lady Betty ?

Miss MARCHMONT.

C'est mylord Dorset.

Sir CECIL.

Quoi, vous l'avez refusé ?

Miss MARCHMONT.

Oui.

Sir CECIL.

Eh quelle est votre objection contre lui ?

Miss MARCHMONT.

Je n'en ai point.

Sir CECIL.

Cela ne s'entend pas.

Miss MARCHMONT.

Je crains d'avoir fâché lady Betty ; je l'ai vue changer de couleur , se déconcerter ; elle n'a pas insisté ; mais sa surprise , l'air froid & composé dont elle m'a dit d'y penser encore . . . Ah ! je ne puis remplir son attente ! Hélas ! je trompe la vôtre ! Perdrai-je l'estime & l'amitié de lady Betty , de sir Cecil . . . ;

Sir CECIL.

Là , doucement , calmez-vous . . .

Miss MARCHMONT.

Impossible ! Vous ne savez pas , Monsieur , combien je desire de conserver votre affection ;

elle m'est précieuse ; permettez-moi de vous ouvrir mon cœur, de déposer mes peines dans le sein d'un sensible, d'un indulgent ami. Je ne cherche point à me singulariser ; une méprisante affectation ne dirige pas mes démarches : si je refuse votre ami, celui de lady Betty, . . . c'est, Monsieur . . . c'est . . .

Sir C E C I L.

Allons, courage, c'est . . .

Mifs M A R C H M O N T.

Pardonnez si j'hésite ; une secrète honte . . . Ma bouche a peine à prononcer . . . Vous voyez ma rougeur . . . O ! mon digne, mon respectable ami, lisez dans mon cœur ! Hélas ! ce cœur n'est plus à ma disposition.

Sir C E C I L, à part.

Ah ! la pauvre petite ! (*haut*) Vous aimez ?

Mifs M A R C H M O N T.

Oui, Monsieur.

Sir C E C I L.

Pourquoi ce trouble, cette confusion ? Votre tendresse est-elle connue, partagée ?

Mifs M A R C H M O N T.

Peut-être suis-je aimée ; mais par une étrange fatalité mon amour ne sauroit être heureux.

Malgré

Malgré cette désolante certitude , je me plais à le conserver ; mes sentimens me sont chers... Cet aveu convient mal , sans doute , à une fille de mon âge , il blesse la modestie ; mais voulant vous prouver ma confiance . . .

Sir C E C I L.

Cette noble franchise redouble mon estime , gardez-vous de vous la reprocher. Mais dites-moi , ma chère amie , pourquoi votre amour ne peut-il être heureux ?

Mis M A R C H M O N T.

L'objet qui le fit naître , va devenir l'époux d'une autre. Dans peu de jours , mes yeux seront témoins . . . Pardon . . . un sentiment jaloux ne m'arrache pas ces larmes , l'envie ne les fait pas couler , je n'ai pas la bassesse de haïr mon heureuse rivale ; je me mépriserois ; si le bonheur de mis Rivers , excitoit . . .

Sir C E C I L.

Mis Rivers ! Quoi , Sidney seroit l'objet . . .

Mis M A R C H M O N T.

Je l'aime , je le perds , je le regrette , & pourtant je n'ai jamais nourri l'espérance d'être à lui. A présent , Monsieur , condamnez-vous mes refus ? Puis-je accepter un cœur offert ? Je reconnoîtrois bien mal l'affection d'un homme

assez généreux pour me choisir dans ma triste situation, si j'osois lui donner ma main ; se marier, sûre de ne pouvoir aimer celui que l'on épouse, c'est, à mes yeux, la plus vile des trahisons.

Sir CECIL, *à part.*

Que sa candeur, que sa tristesse me touchent ! Je me sens à ma place. Ami, confident ; oui, cela me convient. (*haut*) Sidney est-il instruit de vos sentimens ?

Miss MARCHMONT.

Je ne le crois pas, Monsieur.

Sir CECIL.

Vous aime-t-il ? Oui, sûrement.

Miss MARCHMONT.

Avant que mylord Dorset l'eût proposé pour miss Rivers, il sembloit me chercher, s'empresser près de moi ; ses soins, mille qualités séduisantes, firent trop d'impression sur mon foible cœur. Si ma raison ne put me défendre contre un penchant flatteur, elle m'apprit au moins à cacher mes mouvemens secrets. La position de Sidney, la mienne, son peu de fortune, mon malheur, tout nous séparoit ; orpheline, dépendante, devant ma subsistance à la bonté de lady Betty, devois-je souhaiter

de m'unir à Sidney ? Cadet d'une grande maison, jouissant d'un bien médiocre, ayant besoin de l'augmenter pour s'avancer dans le monde, que devenoit il, si l'aveu de ma tendresse eût fixé toutes ses idées sur moi ? N'aurois-je pas été cruelle de la lui montrer ? Ne possédant rien, n'espérant rien, devois-je l'éloigner d'une fille plus heureuse ?

Sir C E C I L.

Vous êtes une bonne, une excellente fille ! Comment lady Betty vous propose-t-elle d'épouser mylord Dorset ? ignore-t-elle votre affection pour Sidney ?

Miss M A R C H M O N T.

Oui, Monsieur, elle l'ignore absolument. Elle a fort appuyé Sidney auprès du colonel ; mais si elle soupçonnoit que l'amour ne fût pas le premier motif de sa recherche, elle s'opposeroit à ce mariage. L'intérêt de Sidney, le bonheur de miss Rivers, la paix d'une maison où l'on a daigné me recevoir comme amie, tout m'engage à ne jamais dévoiler mon triste secret. Je me détesterois, si je faisois naître le trouble, la dissention dans cette famille, unie, paisible, vertueuse, où l'on m'accorde un asyle. Puisse mon cœur se briser, avant qu'il me reproche une si noire ingratitude !

Sir CECIL, à part, tirant son mouchoir  
& détournant la tête.

Que diantre ai-je donc aux yeux ?

Mifs MARCHMONT.

Vous le savez, fir Cecil, mon destin est de m'affliger. Ma naissance fut un malheur ; elle priva mon père d'une compagne chérie. A peine j'atteignois l'âge où l'on sent le prix des caresses d'un tendre parent, que la mort arracha de mes bras ce père respectable. Je le vis descendre au tombeau, baigné des larmes qu'il venoit de répandre sur sa fille indigente & désolée. Sa perte me réduisit à craindre pour moi-même les besoins, qu'en un tems plus heureux, je me plaisois à éloigner des autres. Vous disputâtes de générosité avec lady Betty, on vous persuada de céder ; son sexe vous détermina, vous m'abandonnâtes à ses soins.... Qu'ils ont été tendres ! qu'ils m'imposent de reconnoissance ! Hélas ! pour prix de ses attentions, si nobles, si touchantes, je la chagrine peut-être ; depuis une heure cette crainte m'agite.

Sir CECIL.

Eh ! qui l'élève en vous, cette crainte ? dites, ma chère fille ?

## Mifs MARCHMONT.

J'ai refusé brusquement de recevoir les soins de mylord Dorset. Il est ami de lady Betty, elle me le proposoit, il falloit au moins montrer plus d'égards.... Et puis rejeter si positivement un parti de cette importance.... Que va-t-on penser ? Toute la famille du colonel me blâmera ; on me croira stupide, étourdie, insensée.... Ah ! si l'on devinoit, si je devenois l'objet de la haine, de l'indignation, si on me bannissoit de cette maison.... Mais soumettons-nous aux décrets du ciel. Ah ! qu'il répande ses plus douces influences sur cette famille que j'aime, que je révère ! Qu'une éternelle félicité soit la récompense des vertus de ma chère lady Betty. Si, me croyant ingrate, elle cessoit de m'estimer, de me protéger ; si je me trouvois sans asyle, sans appui, mon cœur seroit encore les mêmes vœux pour elle ; oui, je la bénirois au sein de la pauvreté, dans l'accablement du malheur & de la misère.

Sir C E C I L.

C'en est assez... c'en est trop même... Je ne puis retenir.... ma douce, mon aimable fille!... J'ai dans les yeux.... Oui, une douleur subite..... Laissez-moi vous quitter.....  
*-Au sein de la pauvreté, vous ! ne vous dites*

jamais *malheureuse*. Je ne souffrirai pas.....  
 Consolez-vous , espérez , vous méritez.....  
 vous serez heureuse, je vous le promets. Sur  
 ma foi , sur mon honneur , vous le ferez....  
 Adieu , je vous aime , je vous estime , je  
 vous le prouverai , tranquillisez-vous & comp-  
 tez sur mon affection. ( *Il sort.* )

Mifs MARCHMONT, *seule.*

Que veut il dire ? Mais on vient , c'est lady  
 Betty , renfermons ma tristesse.

---

## S C E N E V.

Ledy BETTY , mifs MARCHMONT.

Lady B E T T Y.

**E**H bien, ma chère, avez-vous réfléchi sur  
 les propositions de mylord Dorset ? dois-je lui  
 annoncer votre refus ?

Mifs MARCHMONT.

Madame.... j'ai peut-être....

Lady B E T T Y, *à part.*

De l'embarras... elle hésite.... ( *haut* ) Eh  
 bien ?

Mifs MARCHMONT.

J'ai peut-être répondu avec trop de précipitation, sur un sujet si.... si....

Lady B E T T Y, *à part.*

'Ah ! juste ciel ! (*haut*) Achevez donc.

Mifs MARCHMONT.

Mylord Dorset est aimable, très-aimable même....

Lady B E T T Y, *à part.*

*Très-aimable ?* Tout est perdu.

Mifs MARCHMONT.

Ses généreuses intentions méritent ma reconnaissance ; je l'avoue, Mylady, &....

Lady B E T T Y.

Vous acceptez ses offres ?

Mifs MARCHMONT.

Je ne dis pas cela, Madame.

Lady B E T T Y.

Que dites-vous donc ?

Mifs MARCHMONT.

Je ne fais. Daignez me prescrire une con-

duite qui puisse vous plaire, Mylady, vous obliger.

Lady B E T T Y.

Vous *prescrire*, moi ! Suivez les inspirations de votre cœur.

Mifs M A R C H M O N T.

Qu'avez-vous promis à mylord, Madame ?

Lady B E T T Y.

Rien du tout, je vous l'affure. Il m'a prié d'employer mon foible crédit....

Mifs M A R C H M O N T.

*Foible crédit !* Quoi, Mylady, pensez-vous votre crédit *foible* auprès de moi ? N'êtes-vous pas en droit de tout exiger ?

Lady B E T T Y.

Et me croyez-vous capable d'abuser de votre amitié ?

Mifs M A R C H M O N T.

En exigeant les plus grands sacrifices, en abuseriez-vous, Madame ? Je vous dois mon repos, mon aïfance, ma vie même !

Lady B E T T Y.

Ma chère, tant que ces idées s'offriront à

votre esprit, je douterai d'une affection dont la certitude est nécessaire à mon bonheur. Mais terminons. Que dirai-je à mylord Dorset ?

Mifs MARCHMONT.

Ce qu'il vous plaira , Madame.

Lady B E T T Y , à part.

Elle consent donc ? ... ( *haut* ) En ce cas , mifs Marchmont, il convient que vous-même... vous parlerez à mylord.

Mifs MARCHMONT, à part.

Avec quel air de froideur elle me répond ! ( *haut* ) Non , Mylady , parlez-lui ; je n'ai de volontés que les vôtres.

Lady B E T T Y , à part.

Son indécision m'est insupportable ! ( *haut* ) En vérité , ma chère , vous confondez toutes mes idées. Quels sont vos desseins ? Que pensez-vous ! Expliquez-vous donc ?

Mifs MARCHMONT.

Dans le tems où mylord vous rendoit des soins , il m'intéressoit ; mais...

Lady B E T T Y , vivement.

Mais...

Mifs MARCHMONT.

Quand ses vœux s'adressent à moi... je sens...

Lady BETTY.

Vous sentez....

Mifs MARCHMONT.

Je n'ose vous dire.... Je crains....

Lady BETTY, *à part.*

Elle me fera mourir, je crois. (*haut*) Vous craignez....

Mifs MARCHMONT.

De vous offenser. Me convient-il de ne pas répondre à la tendresse d'un homme que l'on a jugé digne de la vôtre ? Et pourtant, Mylady, je ne puis accepter les soins de mylord.

Lady BETTY, *à part.*

Ah ! je respire ! Quelle douce joie vient ranimer mon cœur !

Mifs MARCHMONT, *à part.*

Elle détourne la tête ; elle est mécontente, irritée peut-être.

Lady BETTY, *d'un ton doux.*

Pourquoi donc hésitez-vous ? D'où vient me cacher votre résolution ?

Mifs MARCHMONT.

J'aurois voulu vaincre ma répugnance, mon éloignement, pour ce lien proposé par vous.

Lady BETTY, *la fixant d'un air surpris.*

De la *répugnance*, de l'*éloignement* ! Vos expressions sont bien étranges. La personne de mylord Dorset, son esprit, ses qualités..... Réellement, mifs Marchmont, vous me surprenez. Mille raisons peuvent détourner d'un mariage ; mais que mylord Dorset inspire de l'*éloignement*, de la *répugnance* !

Mifs MARCHMONT.

Sans trouver rien à reprendre en lui, sa personne ne me fait pas sentir ce goût de préférence, qui conduit à de plus tendres sentimens.

Lady BETTY.

Non ? C'est un malheur pour mylord Dorset ; assurément il sera difficile de vous plaire. Nous voyons bien différemment, à mes yeux personne n'égale mylord Dorset, personne ne peut lui être comparé.

Mifs MARCHMONT.

Si prévenue en sa faveur, comment refusâtes-vous de le rendre heureux ?

Lady B E T T Y.

C'est que je pensois alors..... Vous saurez un jour.... Vous ne m'avez pas entendue m'applaudir de ce refus.... Si, après une si longue réserve je ne craignois vos reproches, je vous dirois..., Mais je vais donc ôter tout espoir à mylord ? Vous le voulez, n'est-ce pas ?

Mifs M A R C H M O N T.

Si ce n'est pas vous désobliger, vous fâcher ?

Lady B E T T Y.

Au contraire, ma chère, puisque vous ne l'aimez pas, vous m'obligez en le refusant. Votre seul avantage a pu me déterminer à venir vous consulter encore ; ce n'est pas sans effort, peut-être ; croyez.... Enfin, vous êtes décidée, & je suis contente. Mylord Dorset est mon ami, je souhaite son bonheur, je le souhaite passionnément ; mais vous êtes bien éloignée de connoître.... Je vous dévoilerai ce mystère. O ! ma chère, vous n'imaginez pas combien, sans le savoir, vous étiez maîtresse de me servir, ou de m'affliger. (*elle sort.*)

## S C E N E VI.

Mifs MARCHMONT, *seule.*

*M*AITRESSÉ de la servir ou de l'affliger ?  
Que veut-elle me faire entendre ? Des discours  
commencés , interrompus . . . Un *mystère* . . .  
elle me le *dévoilera* . . . Ah ! lady Betty , vous  
êtes changée pour moi ! Si franche , si sincère ,  
ne pas s'expliquer . . . . Mais ces propos sont  
faciles à comprendre : je l'aurois *servie* en ac-  
ceptant un époux de sa main ; peut-être  
avoit-elle assuré mylord de mon consentement.  
Il devoit s'attendre au succès de ses vœux. Il  
daigne me choisir au sein de l'indigence , il  
veut m'enrichir , m'élever . . . Ingrate Hortence !  
ton propre intérêt doit exciter contre toi la  
juste indignation de tes amis . . . Lady Betty  
estime , chérit mylord Dorset , elle *souhaite son*  
*bonheur*. Les cœurs sensibles , généreux , sont  
unis par d'invisibles liens ; elle partagera le  
chagrin de mylord , son ressentiment peut-être . . .  
Ah ! Sidney , Sidney ! quel sacrifice vais-je  
te faire . . . Si du moins , il te rendoit heu-  
reux ! Mes yeux baignés de pleurs , te contem-  
pleront au pied des autels . . . . Je t'entendrai

jurer à miss Rivers. . . Hélas, tu m'oublieras, & j'aurai perdu pour toi, mon unique ami, ma tendre protectrice. . . . Il en est tems encore, immolons l'amour à l'amitié, au devoir, à la reconnoissance. . . . Honnête Cecil ! *vous serez heureuse*, m'a-t il dit d'un ton tendre, affectueux ! Eh ! comment le serois-je ? née pour souffrir, subissons courageusement un sort, que d'inutiles plaintes ne peuvent changer.

*Fin du troisième Acte.*



---

---

## ACTE QUATRIÈME.

*Le théâtre représente un salon chez  
lady Betty.*

---

---

### SCÈNE PREMIÈRE.

Lady BETTY, mistress HARLEY.

Lady BETTY.

**C**ELA vous étonne ?

Mistress HARLEY.

Plus que je ne puis vous le dire. Une orpheline , ne possédant rien , n'espérant rien , refuser un pair du royaume . . . voilà bien la démence la plus complète . . . Pauvre Dorset , refusé par deux femmes , qui se croient *sensées* , notez cela. Probablement il fera le tour de la famille , ses soins vont s'adresser à moi . . . Oh ! je vous donnerai l'exemple d'une bonne conduite , je vous le proteste.

Lady BETTY.

Serez-vous bien cruelle ?

Mistrifs HARLEY.

Comme un tigre. Je commencerai par jouer l'indifférence, je rougirai, baisserai les yeux, je m'étonnerai de la hardiesse de sa déclaration; puis, d'un air de colère, de dédain, je lui ordonnerai, s'il ose persister dans son odieuse poursuite, de ne pas avoir l'effronterie de se présenter à ma vue, sans...

Lady BETTY.

Sans... Eh bien?

Mistrifs HARLEY.

Sans un contrat à la main, une \* licence dans sa poche, un ministre à deux pas, prêt à nous unir.

Lady BETTY, *riant*.

Cela seroit bien prompt.

Mistrifs HARLEY.

Et moins ridicule, moins absurde que votre façon d'agir. Mais vous semblez distraite, qu'avez-vous?

Lady BETTY.

Je suis folle, je crois.

---

(\* ) Permission ecclésiastique, nécessaire pour se marier.

Mistress H A R L E Y.

Je n'en doute pas , moi ; mais sur quoi vous en appercevez-vous ?

Lady B E T T Y.

Sur l'effet que produisent en moi les discours de miss Marchmont. Concevez-vous sa répugnance pour ce mariage ? elle me blesse en vérité. Qu'elle n'aime pas mylord Dorset , j'en suis charmée ; mais qu'il lui déplaise ! cette idée me révolte.

Mistress H A R L E Y.

N'est-ce que cela ? Vous éprouvez un sentiment fort injuste , mais très-naturel : l'objet de notre attachement nous paroît formé pour charmer tous les yeux ; la jalousie nous porte à haïr celle qui le prise trop ; la vanité nous révolte contre celle qui ne le prise point assez.

Lady B E T T Y.

Inspirer de la *répugnance* , mylord Dorset !

Mistress H A R L E Y.

Que me donnerez-vous , si je vous fais part d'une petite anecdote intéressante ? Elle peut servir à l'histoire du cœur de mylord Dorset.

Lady B E T T Y.

Ah ! parlez vite , ma chère Emily.

Mistress H A R L E Y.

Eh bien , Arnold , son valet-de-chambre ,

vient de dire à Nelly, une de mes femmes, que jamais son maître ne cesseroit de vous aimer.

Lady B E T T Y.

Est-il vrai ?

Mistress H A R L E Y.

Très-vrai. Il a voulu parier cent guinées contre six, qu'il vous épouseroit, ou ne se marieroit pas. *Il adore lady Betty, disoit-il ; elle sera mylady Dorset, ou jamais femme ne portera ce titre ; il a même ajouté galamment ; A la place de mon maître, je penserois comme lui, rien n'égale lady Betty.*

Lady B E T T Y.

Honnête Arnold ! Ce garçon m'a toujours plu. Attaché, fidèle. . .

## S C E N E I I.

Miss MARCHMONT, lady B E T T Y,  
Mistress H A R L E Y.

Miss MARCHMONT.

**M**E permettez-vous d'interrompre votre entretien ?

Lady B E T T Y.

Vous y joindre, ce n'est pas l'interrompre,

ma chère ; nous parlions de vous. Mais que vois-je ? Une sombre tristesse obscurcit votre front ; les traces de vos pleurs . . . Confiez-moi vos peines ; si je ne puis les dissiper , je pourrai du moins les partager.

Mifs MARCHMONT.

Tant de bonté me pénètre. Je viens , Mylady , je viens vous prier de me pardonner une conduite que je me reproche amèrement. Ai-je pu m'oublier , risquer de perdre votre amitié , refuser un honneur au-dessus de mes espérances , un époux que vous me destiniez !

Mistris HARLEY , à part.

Que je meure , si les merveilleux sentimens de cette autre extravagante , ne vont tout gâter.

Lady BETTY , interdite.

Quoi ! comment , quel est votre dessein ?

Mifs MARCHMONT.

De réparer mes torts , de me conformer à vos desirs , de recevoir avec reconnoissance les offres de mylord Dorset , de les accepter , Madame.

Mistris HARLEY , à part.

Malédiction sur les belles ames !

Lady BETTY, *bas à mistress Harley.*

Concevez-vous mon embarras, ma peine?

Mistress HARLEY, *bas à lady Betty.*

Il faut parler ; hâtez-vous , le tems presse.

Lady BETTY.

Combien de fois , ma chère Hortence , me forcerez-vous à vous répéter , qu'en vous proposant mylord Dorset , je n'ai jamais songé à vous imposer la moindre contrainte. Maîtresse absolue de vos volontés , arbitre souveraine dans cette occasion , consultez-vous seule. Si votre cœur se déclare en faveur de mylord , épousez-le , j'y consens. Mais si vous ne l'aimez pas , si c'est pour m'obliger , que vous vous donnez à lui , je vous jure....

Miss MARCHMONT.

Vous êtes trop bonne , trop indulgente. Mais vos paroles ont fait sur mon cœur la plus vive impression. Vous *souhaitez le bonheur* de mylord , vous le *souhaitez passionnément!*.... Je le ferai , Madame , je le ferai. Vos souhaits généreux sont une loi sacrée pour un cœur reconnoissant. Si je ne puis devenir sensible , mes soins , mon exactitude à remplir mes devoirs , voileront à jamais mon indifférence aux yeux de mon époux.

Mistrifs HARLEY, à part à lady Betty.

Elle est folle, possédée, enragée.... Parlez-lui donc.

Lady BETTY, à part à mistrifs Harley.

Mais, si elle le veut, dois-je....

Mistrifs HARLEY, toujours à lady Betty.

Mais, si vous vous taisez, je vais parler, moi.

Lady BETTY, à part.

Pourrai-je.... Il le faut bien. (*haut*) Ma chère miss Marchmont, je me reproche bien sincèrement d'avoir pu vous cacher un instant le secret de mon cœur. Oui, je m'intéresse au bonheur de mylord Dorset, je devois le faire; une délicatesse mal entendue... Apprenez combien je sacrifiois, en vous laissant maîtresse...

Miss MARCHMONT.

Vous, Madame, vous ! faire le plus léger sacrifice ? N'en parlons plus, j'épouserai mylord.

Mistrifs HARLEY, à part.

S'il étoit possible de haïr la vertu, ces deux généreuses bégueules me la feroient détester.

Lady BETTY, à miss Marchmont.

Vous êtes dans l'erreur, laissez-moi vous instruire ; loin de m'obliger, vous allez, ma

tendre amie, m'affliger sensiblement. Cessez de contraindre votre cœur à cet effort, lisez dans le mien. Mylord Dorset est l'objet. . . .  
Mais il entre.

Mistrifs HARLEY.

Quel contretens !

### S C E N E I I I.

Mylord DORSET, lady BETTY,  
mifs MARCHMONT, mistrifs HARLEY.

Lord DORSET.

**M**ON nom prononcé semble autoriser mon indiscretion ; vous parliez de moi, lady Betty ; étoit-ce à mistrifs Harley, ou bien à mifs Marchmont ? Le motif de ma curiosité la rend pardonnable . . . Vous vous taisez, Mylady ; mifs Marchmont baisse les yeux ; mistrifs Harley semble éviter mes regards . . . Daignez m'expliquer . . .

Mistrifs HARLEY.

Nous embrouillons tout, nous n'expliquons rien.

Lord DORSET.

Ma présence cause-t-elle le silence & l'embarras de ces deux dames ? dites-moi . . .

Mistress H A R L E Y.

Que vous dire ? L'une a trop parlé , l'autre pas assez. Voilà tout.

Lady B E T T Y.

Eh ! ne l'écoutez pas. Oui, Mylord , nous parlions de vous. Comme vous m'avez assuré que vous étiez fort éloigné de contraindre les inclinations de miss Marchmont , je lui répétois de ne consulter que son cœur pour vous répondre. Il doit seul vous guider, ma chère Hortence , vous m'entendez ? Parlez à mylord , je vous laisse avec lui. (*elle veut sortir.*)

Miss M A R C H M O N T , *la retenant & lui parlant bas.*

Ah ! ne me quittez pas , Madame ; au nom du ciel, ne me quittez pas.

Lord D O R S E T , *à miss Marchmont.*

Daignez me tirer d'incertitude , Madame ; aurois-je le bonheur de vous voir admettre la recherche d'un homme , qui rend à vos vertus l'hommage le plus pur. Je ne présume rien de mes foibles avantages, vous en possédez de si grands ! Les bontés de lady Betty fondent seules mon espoir. Je ne me flatte point de mériter une préférence ardemment désirée ; & si je l'obtiens , Madame , tous les instans de ma vie

seront employés à vous en marquer ma reconnaissance.

Miss MARCHMONT.

Mylord. . . lady Betty fait combien l'honneur que vous me faites. . . . Elle peut vous dire. . . .

Lady BETTY.

Moi ! ma chère ?

Miss MARCHMONT.

Arbitre de mon fort, c'est à vous, Madame. . .

Miss HARLEY.

Si vous vouliez, Mylord, remettre cette explication. . . .

Lord DORSET.

Non ; je la desire à l'instant. Si miss Marchmont refuse de m'instruire de ses sentimens, je supplie lady Betty. . . .

Lady BETTY.

Moi, Mylord ! dispensez-m'en, je vous prie. Miss Marchmont, c'est à vous-même. . . .

Miss MARCHMONT.

Quoi, Mylady, voulez-vous me contraindre? . . .

Lord DORSET.

Vous contraindre, Madame ! cette expression m'en dit assez. Mes vœux sont rejetés. Lady Betty, pourquoi paroître troublée, interdite ?

me croyez-vous assez injuste pour vous accuser de mon malheur ? Vos efforts ont été vains ; je n'en ferai pas moins reconnoissant de vos soins. Et vous, ma chère mis<sup>s</sup> Marchmont, foyez sûre que ce refus n'altérera pas ma tendre amitié. Je souhaite qu'un amant plus heureux joigne aux qualités capables de vous plaire, un desir aussi vif de faire votre bonheur. Mistris Harley, je vous salue. (*il s'avance du côté de la porte.*)

Mistris HARLEY, à part.

Tout va bien.

Mis<sup>s</sup> MARCHMONT, *courant sur les pas de Mylord.*

Arrêtez, Mylord, revenez, je vous en conjure.

Mistris HARLEY, à mis<sup>s</sup> Marchmont.

Le rappeler ! y songez-vous ?

Lord DORSET, à mis<sup>s</sup> Marchmont.

Quels sont vos ordres, Madame ?

Lady BETTY, à part.

Je tremble.

Mis<sup>s</sup> MARCHMONT.

Puisque lady Betty ne veut pas m'épargner cet aveu . . . Vous m'avez mal entendue, Mylord. Pour reconnoître votre généreuse amitié, je

122 *LA FAUSSE DÉLICATESSE*,  
consens... oui, j'accepte tous les dons que  
vous daignez me faire.

Lady BETTY, *à part.*

Ah ! la cruelle !

Lord DORSET, *à miss Marchmont.*

Quoi ! Madame, vous consentez... Vous  
m'accordez cette main... Lady Betty, que  
ne vous dois-je point ! Oh ! mon aimable miss  
Marchmont, cette douce condescendance me  
rend heureux. Miss Harley, prenez part à  
ma joie.

Miss HARLEY.

Oh ! oui, car je suis d'une jolie humeur.

Lord DORSET.

En vérité, Mesdames, votre accueil ne me  
promettoit pas le bonheur que j'obtiens. Vous  
faisiez-vous un jeu de mon inquiétude ?

Miss HARLEY.

Lady Betty s'en est fort amusée, je crois.

Lady BETTY.

Il n'est pas dans mon caractère de jouir des  
peines d'un ami.

Lord DORSET.

Au contraire, sa félicité devient la vôtre.

Mifs MARCHMONT.

Oui, son naturel bienfaisant lui fait sentir le bonheur qu'elle procure.

Lady B E T T Y.

Je suis sensible à votre joie, Mylord ; mais... mais je ne me sens pas bien, j'ai besoin de prendre l'air, je ne fais quel appesantissement... Conduisez Hortence dans le salon... pardonnez si je ne puis... J'irai vous joindre... Allez.

Lord D O R S E T, *présentant la main*  
*à miss Marchmont.*

J'obéis. Voulez-vous bien, Madame? . . .

Mifs MARCHMONT.

Tout ce qu'il vous plaira, Mylord, (*à part*)  
Ah ! qu'ai-je fait ! (*ils sortent.*)

Mistress H A R L E Y.

Vous l'avez voulu. D'un seul mot vous pouviez . . .

Lady B E T T Y.

Ne me dites rien, ma chère ; mon cœur est oppressé. J'ai mérité ma peine ; il est vrai, est-ce une raison de la sentir moins ? Laissez-moi vous quitter, un instant de solitude m'est absolument nécessaire.

Mistress HARLEY, *seule.*

Si j'abandonne ces trois romanesques imbécilles à leur propre conduite, ils vont se rendre à jamais malheureux. Ma chère lady Betty, vous me permettez de vous prouver, qu'avec tout votre esprit, vos belles maximes, la noblesse de votre ame, vos rares vertus, vous êtes très-inepte en affaires : oh, je vous servirai malgré vous-même. Sur mon honneur, je veux l'obliger en dépit d'elle & de sa merveilleuse délicatesse.

### S C E N E I V.

*Le Théâtre représente la partie du jardin où miss Rivers a promis de se rendre, pour attendre sir Harry.*

Miss RIVERS, SALLY.

SALLY.

**R**ASSUREZ-VOUS, Madame; éloignez ces effrayantes idées, ne vous livrez point à ces tristes réflexions.

Miss RIVERS.

Ah ! Sally, vous ne pouvez concevoir la situation présente de mon ame, ma crainte,

mon trouble, mon agitation. Une fille durement traitée par un père tyrannique, doit frémir quand elle se dérobe au juste empire que la nature lui donne sur elle ; jugez des remords dont je me sens déchirée, moi, qui fuis la présence d'un tendre, d'un indulgent parent ; qui renonce à la protection d'un père affectionné, digne de mon respect, de mon amour... Je serois la plus insensible des créatures, si je ne me livrois point au regret, à la douleur... Ah ! grand dieu, s'il ne me pardonnoit jamais, si je l'avois vu pour la dernière fois !

S A L L Y.

Je vous le répète, Madame, il sera trop heureux de vous pardonner, de vous rappeler près de lui : n'êtes-vous pas sa fille, sa fille unique ?

Mis R I V E R S.

Eh ! c'est ce qui me rend plus coupable, ce qui m'afflige davantage ; hélas ! je le laisse sans consolation... Sally, je suis indécise... Je me repens de ma promesse... Attendrai-je sir Harry.... Cette imprudente démarche va ternir ma réputation ; elle affectera vivement, trop vivement, peut-être, le cœur de mon infortuné père...

S A L L Y, à part.

Ses larmes m'impatientent, elles vont affoi-

blir sa résolution ; rien ne me consoleroit de n'être point enlevée. . . Où fir Harry s'amuse-t-il ? ( *haut* ) Calmez-vous , Madame , fir Harry ne peut tarder.

Mifs R I V E R S.

Je voudrois le voir , lui parler . . . Mais on vient. . .

S A L L Y.

Oui , j'entends marcher , c'est lui sans doute.

Mifs R I V E R S.

La charmille nous le cache , allons à sa rencontre.

S A L L Y *jette un grand cri & s'enfuit.*

Ah !

Mifs R I V E R S.

Pourquoi ce cri ? . . . Mon père !

---

## S C E N E V.

Le colonel RIVERS , mifs RIVERS.

Le COLONEL.

OUI , Théodore , c'est votre père ; votre père abandonné , trompé , méprisé . O ! ma fille ! aurois-je pu le prévoir ? Le jour de votre

naissance fera donc compté parmi les plus tristes jours de ma vie ? Comment, ma chère enfant, comment votre père s'est il rendu indigne de votre tendresse ? Quoi ! vous ne pouvez plus supporter sa présence ? Eh ! qui lui ravit votre estime, votre affection ? Après tant de soins pris pour vous rendre heureuse ; quand la nature, la reconnoissance, une généreuse amitié devoient vous lier à moi, me donner des droits si sacrés sur votre cœur ; vous me laissez seul, ma fille, vous vous arrachez de ces bras où vous fûtes tant de fois si tendrement pressée.

Mis R I V E R S , *toute en pleurs.*

O ! mon père !

Le C O L O N E L.

Me suis-je attiré ce dur traitement ? n'ai-je pas étudié vos goûts , pour m'y conformer ? N'ai-je pas prévenu vos desirs , rempli tous vos souhaits ? Je me suis privé de mes propres amusemens , pour étendre vos plaisirs ; ai-je exigé de vous une obéissance servile , une soumission sans bornes ? Combien de partis se sont offerts ! ils me convenoient , vous les avez refusés ; me suis-je plaint , vous ai-je sacrifiée à mon caprice , à mes fantaisies ? Vous avez paru recevoir les soins de Sidney sans répu-

gnance, jamais votre bouche ne s'est ouverte contre lui ; témoin des engagemens que je prenois, vous taire, n'étoit-ce pas les approuver ? Pourquoi ne me parliez-vous point ? pourquoi ne me disiez-vous pas, *mon cœur s'est donné ?*

Mrs RIVERS.

La honte & la douleur ne me permettent pas de répondre.

Le COLONEL.

J'en appelle à votre raison, ma fille ; si l'amour paternel est sans force dans votre cœur, si mon repos vous est indifférent, l'esprit dont vous êtes douée, devoit au moins vous retenir, s'opposer à cette honteuse démarche. Je vous aime, Théodore, je vous aime avec cette tendresse inexprimable, dont le cœur d'un père est seul susceptible ; tendresse, que la nature & l'habitude rendent si vraie, si forte ! Je croyois vous la voir partager ; celle qui a reçu tant de preuves de mon amitié, ne sauroit être ingrate, me disois-je ; ma tranquillité, mon bonheur, sont des objets importans pour elle : je me trompois. D'adroites flatteries, un vain encens, un hommage intéressé, d'artificieuses soumissions, l'éloquence d'un amant, ses feintes adorations, effacent en un jour tous les soins solides & affectueux d'un père. La  
fille

filie chérie , dont j'attendois de la consolation dans ma vieilleſſe , qui devoit adoucir mes peines , éloigner l'amertume de mes derniers inſtans , me punit de ma ſécurité , trahit ma confiance , ſe donne à l'aſſaſſin qui enfonce un poignard dans mon ſein.

Mifs R I V E R S.

Écoutez-moi , Monſieur ; ah ! daignez m'écouter !

Le C O L O N E L.

Eh ! que pourriez-vous me dire ? Ceſſez de vous alarmer. Je ne viens point m'oppoſer à votre fuite , mettre un obſtacle à vos plus chers deſirs. Quand votre inclination vous porte à me quitter , pourquoi voudrois-je vous retenir ? Vos devoirs , la modéſtie , le ſoin de votre réputation , la crainte de m'affliger , le danger de perdre votre fortune , n'ont pu l'emporter ſur votre folle paſſion , & je vous arrêteroſis ! Non , partez , vous en êtes la maîtreſſe : ſuivez l'homme qui s'eſt aſſujetti votre cœur , qui l'emporte ſur l'auteur de vos jours ; jetez-vous hardiment dans ſes bras , allez rire avec lui des douleurs qui déchirent mon ſein. . . . N'affectez pas de la timidité , ne ſoyez point fauſſe , ce ſeroit joindre la baſſeſſe au crime. Allez , ma fille , allez , mépriſez les remords ,

130 *LA FAUSSE DÉLICATESSE,*  
étouffez le cri de la nature , fermez l'oreille à  
la voix de l'honneur , fuyez , & laissez couler  
les pleurs d'un père malheureux.

Mifs RIVERS.

Plutôt expirer à vos pieds ! ô Monsieur , ô  
mon père , mon père , trop offensé ! souffrez . . .  
Mes larmes retiennent ma voix . . . Ah ! jamais ,  
non , jamais , Monsieur . . .

Le COLONEL.

Fille foible , fille séduite ! connoissez le cœur  
que vous avez pu blesser si cruellement. Vous  
êtes venue ici pour me couvrir d'infamie , pour  
me faire rougir de vous avoir donné la vie.  
D'autres intentions m'y conduisent , j'y viens  
remplir le devoir d'un père. Peut-être je pousse  
trop loin à votre égard ce que ce titre m'im-  
pose dans mes propres idées. Théodore cou-  
pable a perdu ses droits à mes bontés. N'im-  
porte. Quand je vous croyois digne de moi ,  
je vous promis vingt mille livres sterlings , vous  
avez changé , je suis le même & ma parole me  
lie. Prenez ces tablettes , elles renferment cette  
somme en billets de banque . . . ( *Mifs Rivers*  
*se recule* ) Prenez-les , vous dis-je ; obéissez au  
dernier ordre que vous recevrez de moi. ( *elle*  
*lés prend* ) Tout est fini.

Mifs RIVERS.

Ah ! dieu ! Monsieur . . .

Le COLONEL.

Tout est fini , vous dis-je. Ne vous offrez jamais à mes regards , bannissez-moi de votre souvenir , comme vous m'avez banni de votre cœur. Quand le trait dont vous avez percé le mien , m'aura fait descendre au tombeau , alors parlez de moi , ma fille. Pour vous rendre plus chère à votre séducteur , vantez-vous de m'avoir donné la mort ; dites-lui : C'est avec le dessein de vous plaire , que j'ai versé le poison dans le sein du plus sensible , du plus tendre , du plus infortuné des pères . . . Adieu , Théodore : pour jamais , adieu.

( *Il sort à grands pas.* )

## SCÈNE VI.

SALLY , mifs RIVERS.

SALLY , *accourant.*

**A** la fin , il est parti. L'importun , l'ennuyeux père ! Je croyois que nous n'en serions jamais débarrassées.

Mifs RIVERS.

Je détruirois celui de mon père & le mien. Ne me parlez plus de cette honteuse fuite. Votre propre intérêt vous engage à me rendre une parole imprudemment donnée. Si je remplissois cette promesse téméraire, serois-je digne de votre affection ? une fille dénaturée, cruelle, inhumaine, mériterait-elle d'être votre compagne ?

Sir HARRY.

Vous me pénétrez de douleur ! Quoi ! Madame . . . Ma chère Théodore, songez à vous-même, à votre propre félicité.

Mifs RIVERS.

Eh ! de quelle félicité jouirois-je, quand je gémirois sous le poids de mon crime ; quand l'image de mon père en pleurs s'offrirait sans cesse à mon idée ; quand je me reprocherois mon ingratitude & ma trahison ?

Sir CECIL, *à part.*

Des sentimens nobles, vrais. J'aimerai toujours cette tendre fille. L'amour n'a point éteint dans son ame le respect qu'elle doit à son père.

SALLY, *bas à sir Harry.*

Bon ! Monsieur ; son père vient de lui tourner la tête, vous n'obtiendrez rien. Saisissez-

vous d'elle , portez-la dans la voiture ; elle ne fera pas à deux milles de distance , qu'elle approuvera la petite violence que vous lui aurez faite.

Sir H A R R Y.

Mon aimable Théodore , permettez-moi de vous représenter . . .

Mifs R I V E R S.

Je ne puis vous entendre.

Sir H A R R Y.

Voulez-vous me désespérer ?

Mifs R I V E R S.

Il m'en coûte plus que vous ne pensez. Séparons-nous. Laissez-moi.

Sir H A R R Y.

Vous laisser ? Ah ! cette séparation seroit plus triste que la mort.

Mifs R I V E R S.

Elle est indispensable. Adieu , quittez main , quittez-la donc.

Sir H A R R Y.

Sur mon ame , je ne le puis. Il m'est impossible de renoncer . . . Ne me forcez point à m'écarter du respect . . . de l'obéissance . . . Madame , je ne manquai jamais de soumission . . . Dans cet instant je sens . . . Craignez la violence

136 LA FAUSSE DÉLICATESSE,  
des mouvements que vous excitez... Vous avez  
promis... Venez... ( *Il veut la conduire vers  
la porte du jardin.* )

Mifs RIVERS.

O ! ciel... Non, non, je ne vous suivrai  
pas. Ecoutez-moi, cessez de m'entraîner.

SALLY, *bas à sir Harry.*

Tenez-la bien, ne cédez pas à ses prières.

Mifs RIVERS, *se débattant.*

Puissances célestes, aidez-moi.

Sir HARRY, *passant les bras autour d'elle  
pour l'emporter.*

Appaisez-vous ma chère. Cecil, viens, prête-  
moi ton secours.

Mifs RIVERS.

Ah ! Cecil, défendez-moi contre un furieux ;  
votre honneur est mon seul recours.

Sir CECIL.

Comptez sur moi, Madame. ( *Il s'avance* )  
Fi Harry, fi ! Rougissez de cet emportement.  
Laissez aller mifs Rivers.

Sir HARRY.

Que voulez-vous dire ?

Sir C E C I L.

Que vous cessiez de la retenir.

Sir H A R R Y.

Etes-vous fou ?

Sir C E C I L , *aidant miss Rivers à se débar-  
rasser de sir Harry.*

Non , je suis juste , honnête. Je défendrai la  
fille de mon ami. Soyez libre , Madame.

Sir H A R R Y.

Elle m'échappe. Ah ! dieu !

Miss R I V E R S.

Cher Cecil , je fuis. Retenez-le.

S A L L Y.

Elle vole comme un oiseau. Je cours lui  
demander mon congé. Je ne veux plus servir  
une maîtresse qui m'a privée du plaisir déli-  
cieux d'être enlevée.

---

---

*SCÈNE VIII.*

Sir HARRY, fir CECIL. *Quand miss Rivers est partie, Cecil cesse de tenir fir Harry.*

Sir HARRY.

**M**ORBLEU, Cecil, cette extravagance est impardonnable. Me promettre de m'aider, & l'arracher de mes bras! . . .

Sir CECIL.

Je vous ai promis mon secours, si elle vous suivoit volontairement : mais vous aider contre elle . . .

Sir HARRY.

Malédiction sur vous, laissez-moi passer.

Sir CECIL, *s'opposant à son passage.*

Non. Laissez-lui le tems de rentrer.

Sir HARRY.

Ventrebleu, je veux la suivre ; laissez moi.

Sir CECIL.

Ventrebleu, vous ne la suivrez pas. Au péril de ma vie . . . Restez, vous le devez.

Sir H A R R Y.

Mort & fureur ! pourquoi êtes-vous venu ici ?

Sir C E C I L.

Pour appuyer les droits d'un mari , pour prêter mon secours à un honnête homme , & non pas pour soutenir les viles entreprises d'un insolent ravisseur.

Sir H A R R Y.

S'opposer à mon bonheur ! Un ami !

Sir C E C I L.

A votre avis , un ami doit-il être un bas complaisant ? Entre vous autres gens du bel air , ce titre engage à se supporter dans ses vices. Moi , Monsieur , je ne suis l'ami que de vos vertus. Quand vous agirez comme un scé-  
lérat , vous me trouverez disposé à vous assom-  
mer , jamais à vous servir.

Sir H A R R Y , *d'un ton fier.*

Mais , sir Cecil . . .

Sir C E C I L , *sans s'émouvoir.*

Mais , sir Harry , quand j'ai la plus légère estime pour un homme , je m'efforce de le rendre honnête en dépit de lui-même.

Sir HARRY, *mettant l'épée à la main.*

Ces propos insultans. . . Défendez-vous.

Sir CECIL, *froidement.*

N'avancez pas, Harry. Je ne vous crains point. Vous le savez. Jamais je ne refusai de défendre une bonne cause. Si vous croyez faire un noble emploi de votre valeur, en vous battant pour soutenir une méchante action, vous vous trompez fort. Vous vous êtes conduit avec bassesse, vous avez un tort réel, & dans cette occasion, la victoire même ne feroit honneur, ni à votre esprit, ni à votre cœur.

Sir HARRY.

Cher Cecil, la vérité me persuade, elle me rappelle à mes devoirs. Vous êtes juste, généreux; j'étois bas, inhumain. User de violence avec cette douce, cette tendre fille! Oui, je serois un infâme, un scélérat, si je l'arrachois par force à ce père qu'elle respecte, que j'estime. . . O! ma chère mis Rivers! pardonne à ton amant, il se sentoit entraîné loin de lui-même. Je suis pénétré de douleur. . . Cecil, la perdrai-je? Ne m'aidez-vous point à regagner son cœur, à l'obtenir de ce père, cruel pour moi seul? Ou mourir, ou tenir sa charmante fille de sa main.

Sir C E C I L.

Ah ! ceci devient différent. Quand vous serez décent & raisonnable dans vos vœux , vous me verrez ardent à vous servir. Mais renoncez à vos folies , à vos emportemens.

Sir H A R R Y.

Ah ! j'en ai honte , je ne puis me les rappeler sans frémir.

Sir C E C I L.

J'aime à vous entendre parler ainsi ; venez , nous consulterons ensemble . . . )

Sir H A R R Y.

Oui , quittons ce lieu fatal : quel vil personnage j'ai fait ici ! j'en rougis.

Sir C E C I L.

Cette épée dans votre main , vous donne encore l'air assez ridicule.

Sir HARRY, *remettant son épée dans le fourreau.*

Il est vrai. Miss Rivers me pardonnera-t-elle une faute si grande ?

Sir C E C I L.

Oui , si elle mérite qu'on lui pardonne la sienne.

Sir HARRY.

A présent, Cecil, vous me traitez durement. Je conviens de mes erreurs, vous devez les oublier. Que ma sincérité, que mon repentir vous touche, vous engage à ne pas m'humilier.

Sir CECIL.

Vous avez besoin de mon secours, c'est une raison pour moi de ne plus me souvenir de vos sottises. Venez, j'ai des idées, je vous les communiquerai.

*Fin du quatrième Acte.*



---

---

## ACTE CINQUIÈME.

*Le Théâtre représente une salle, chez  
lady Betty.*

---

---

### SCÈNE PREMIÈRE.

SIDNEY, le colonel RIVERS.

SIDNEY.

JE connois tout le mérite de miss Rivers,  
Monsieur; mais...

Le COLONEL.

*Mais...* Que signifie ce *mais*, Monsieur?

SIDNEY.

Je vous supplie, Colonel, de m'écouter  
avec patience, le voulez-vous!

Le COLONEL.

Vous écouter avec patience? Je ne saurois  
promettre cela, Monsieur. Sais-je s'il me sera  
possible d'être patient? Poursuivez.

SIDNEY.

Miss Rivers joint à une illustre naissance,

à une grande fortune, mille qualités estimables ; elle a de l'esprit, de la beauté. . .

Le COLONEL.

Au fait, s'il vous plaît.

SIDNEY.

Les maisons les plus distinguées rechercheront l'honneur de son alliance. J'estime miss Rivers, je la révère ; mais. . .

Le COLONEL.

Encore un *mais* ! Finissez donc.

SIDNEY.

S'il m'est permis de le dire, Monsieur, je crois ne devoir abuser ni de sa complaisance, ni de votre générosité.

Le COLONEL.

Où tend ce discours ? Renoncez-vous à la main de ma fille ?

SIDNEY.

L'espoir de l'obtenir bernoit toute mon ambition, Monsieur ; & si je l'avois reçue, j'aurois fait ma principale étude de me montrer digne d'un bien inestimable. Quand je demandai miss Rivers, je n'imaginois pas son bonheur incompatible avec le mien. Instruit de ses sentimens, il me convient, Colonel, de vous rendre votre parole & d'abandonner mes espérances.

N'est-il

N'est-il pas plus honnête de renoncer à elle , que de vouloir la posséder contre son inclination ?

Le COLONEL.

*Contre son inclination ?* Mort & enfer ! qu'osez-vous dire , Monsieur ? Vous ai-je préféré aux plus nobles , aux plus riches partis d'Angleterre , pour vous entendre ? . . . Comment , ma fille consent d'être à vous ! . . . Venir insolument me dire . . . Ah ! morbleu , ce trait . . . Me dites-vous , Monsieur , que vous ne voulez point de ma fille ? Me le dites-vous ?

S I D N E Y.

Cher colonel , le motif de ma conduite ne doit pas vous irriter ; en y réfléchissant , vous approuverez ma délicatesse. Ne seroit-il pas inhumain , d'accepter la main d'une jeune personne , soumise aux volontés de ses parens , sans consulter son cœur , sans s'informer si elle partage la tendresse qu'elle inspire ? Epouser une femme , sûr de ne point faire son bonheur , c'est une barbarie. Un honnête homme ne peut se permettre de prendre une compagne , pour la rendre malheureuse. Je rougirois , je me mépriserois , si je me sentoie capable d'un procédé si révoltant.

## Le COLONEL.

*La rendre malheureuse ? Est-il fou , imbécille , enforcé !* Quoi , que voulez-vous dire ? Ma fille ne vient-elle pas de consentir à vous épouser ? l'ai-je contrainte à parler ? ne vous a-t-elle pas volontairement dit , répété : *Je serai à vous ; oui , Sidney , j'y serai.* Quelle diable de fantaisie vous guide ! quelle furie vous agite ? quelle preuve de tendresse attendez vous d'une fille modeste ? Voulez-vous qu'elle vous presse , vous prie , vous entraîne à l'autel ? Faut-il que Théodore tombe à vos pieds , vous conjure toute en pleurs de l'épouser ? vous demande en grâce de prendre , par complaisance , par pitié , la plus belle fille d'Angleterre , avec vingt mille livres sterlings , en attendant mieux ?

## SIDNEY.

Vous parlez avec tant de véhémence , Monsieur ; vous envisagez les objets sous un aspect si étrange , qu'il est difficile de conserver son sang-froid , de ne pas relever vos expressions. Daignez vous calmer , m'entendre sans passion. Miss Rivers renonce à l'époux que son cœur s'étoit choisi ; n'est-elle pas assez affligée , assez malheureuse ? devez-vous augmenter ses peines , aigrir sa douleur ? Dans l'instant où elle fait un si grand effort sur elle-même , où la perte de

son amant est si récente, si vivement sentie, convient-il. . . . Je suis un homme sensible, Monsieur, j'ai des principes; & s'il faut m'expliquer sans détour, je trouve presque aussi déshonorant d'épouser une fille dont on fait le cœur engagé, que d'en prendre une, avec la certitude de ne pas jouir seul de sa personne.

Le C O L O N E L.

Mauvais raisonnement, sans justesse. Pure subtilité. Vous vous parez en vain de cette fausse délicatesse; je connois la cause de votre refus. Oui, Monsieur, je lis dans votre ame, je suis instruit. . . Je fais. . . Sang & furies! ma fille, ma propre fille! refusée! Théodore refusée! . . . Je n'ignore pas à qui vous la sacrifiez; mais l'insolent objet de votre passion. . . Je bannirai ce serpent de ma maison; vous pouvez l'avertir de chercher un autre asyle.

S I D N E Y.

Colonel, si le lien que nous devons former, ne m'avoit accoutumé à vous respecter, à vous regarder comme un père, si la circonstance ne m'engageoit à ne pas trop m'arrêter à vos expressions, je pourrois peut-être vous répondre de la seule façon. . . En vérité, des propos si durs. . . Mais je veux me contraindre, Monsieur.

A l'égard de vos insinuations, quand vous vous expliquerez....

Le COLONEL.

Parbleu, l'explication est toute prête. Vous aimez miss Marchmont. On le fait, & si je n'avois pas été sottement infatué; si votre maintien trompeur, votre prétendue sagesse, votre air hypocrite, ne m'en avoient pas imposé, j'aurois pénétré ce secret découvert à d'autres yeux. Ma fille n'essuieroit pas un affront sanglant... Votre cousin saura tout. Vous me ferez raison de cet outrage; mylord Dorset vous y contraindra, Monsieur; vous en userez en galant homme, je l'espère.

S I D N E Y.

Mylord Dorset n'a pas besoin d'être instruit, Monsieur; je puis me conduire en *galant homme* sans son avis. Miss Marchmont est au-dessus de tout soupçon, Monsieur. Pour moi, avec le desir de ne jamais vous rencontrer sans dessein de vous traiter en ami, je puis vous assurer que de ma vie je n'éviterai l'occasion de soutenir mon sentiment, quand je le croirai juste. Je vous salue, Monsieur, & vous laisse à vos réflexions.

( Il sort. )

## S C E N E I I.

LE COLONEL, *seul.*

**L**E diable emporté le jeune impudent & son insoutenable gravité. Il *me laisse*, à mes réflexions... Je ne veux pas réfléchir, moi, je veux me venger... Quelle insolence, quelle témérité ! rejeter la main de ma fille !... Modérons-nous. La colère est une passion indigne de l'homme... Confusion, mort & damnation ! refuser Théodore ! Je l'arrache à ce pauvre Harry, & c'est pour un jeune infâme... Mais je veux me calmer... Me rendre ma parole, m'insulter !... J'en aurai raison... Sidney est un traître, un perfide, il déchire mon cœur... Je percerai le sien... Je me laisse trop emporter à l'agitation de mes sens ; ne pas se maîtriser, c'est imiter la brute... Eh ! ventrebleu, comment arrêter des mouvemens si rapides, si naturels ! La rage, la fureur... oui, tout l'enfer est dans mon sein... Que faire ? que dire ? où aller ?... Voyons mylord Dorset... S'il ne contraint pas son cousin à réparer ses torts, vous deux deviendront les objets de ma haine & de ma vengeance.

*S C E N E I I I.*

Sir CECIL, mistress HARLEY.

Sir CECIL.

**I**L fort bien fâché.

Mistress HARLEY.

Vous l'appaiserez.

Sir CECIL.

Je n'en doute point. Ça, notre projet est bien concerté. Mais réussira-t-il ?

Mistress HARLEY.

Ma prudence répond du succès.

Sir CECIL.

J'aimerois autant un autre garant.

Mistress HARLEY.

Impertinent !

Sir CECIL.

Là, là ; ne nous brouillons pas avant de terminer nos affaires. Il s'agit de rendre nos amis heureux ; ma chère mistress Harley, ce motif donne bien de l'importance à notre association.

Mistrifs H A R L E Y.

Mylord Dorset & lady Betty se conviennent trop pour ne pas s'unir.

Sir C E C I L.

Sidney est une noble créature. Miss Marchmont, une charmante fille. Ces deux aimables enfans s'adorer, se taire, se fuir par un mutuel sentiment de générosité ; dites donc, cela n'est-il pas attendrissant ?

Mistrifs H A R L E Y.

Comme ces femmes posées, sérieuses, réfléchies, sont susceptibles de passion ! Lady Betty, miss Marchmont, amoureuses ? Plus une femme pense, plus elle est folle, je crois.

Sir C E C I L.

Cependant, vous qui ne pensez jamais . . .

Mistrifs H A R L E Y.

Encore ?

Sir C E C I L.

Ma foi, vous ne devez pas vous fâcher. Je viens de vous donner une preuve très-décidée de mon estime pour l'étourderie & la légèreté.

Mistrifs H A R L E Y.

La preuve est réciproque, mon cher confédéré. Je vous ai fait part des sentimens de lady Betty. Elle ne me le pardonnera pas :

Sir CECIL.

Et miss Marchmont va me faire une moue. . .

Mistris HARLEY.

Actuellement le colonel lit votre lettre ,  
n'est-ce pas ?

Sir CECIL.

Oui. Elle le disposera bien. Deux mots finiront l'ouvrage. Sa pétulance n'altère ni sa droiture , ni la bonté de son cœur. Qu'avez-vous dit à mylord Dorset ?

Mistris HARLEY.

Que lady Betty l'attendoit , pour lui communiquer un secret important , dont la découverte mettroit un obstacle insurmontable à son mariage avec Hortence. Par mon ordre , un des gens de mylord est allé dire à lady Betty , que son maître la supplioit de lui accorder un moment d'entretien.

Sir CECIL.

Si cela n'amène pas une explication entre eux , comment ferons-nous ?

Mistris HARLEY.

Nous parlerons nous-mêmes tout haut , tout

franchement ; nous leur crierons : *Imbécilles , vous vous aimez , mariez-vous.*

Sir C E C I L.

Ce seroit le plus court.

Mistrifs H A R L E Y.

Allez trouver le colonel ; moi je vais guetter les mouvemens de lady Betty.

Sir C E C I L.

Tâchez d'entendre son entretien avec mylord :

Mistrifs H A R L E Y.

C'est bien mon dessein. Vous , songez à venir par le petit escalier , n'oubliez pas le colonel & . . . .

Sir C E C I L.

M'allez-vous répéter ma leçon ? Je n'oublierai rien. Comptez sur moi.

Mistrifs H A R L E Y.

Courez donc. Je vais observer lady Betty.

---



---

 S C E N E I V.

*Le Théâtre change, & représente l'appartement intérieur de lady Betty.*

Lady B E T T Y, *seule.*

**M**Y LORD veut me parler encore : auroit-il changé de dessein ? Ah ! je n'ose l'espérer ! Par quelle injustice mon cœur se livre-t-il au dépit ? Dois-je me plaindre de mylord ? Puis-je blâmer miss Marchmont . . . N'est-ce pas moi seule . . . Pourquoi n'ai-je pas été plus sincère avec mon amie ? Falloit-il rougir d'avouer un sentiment naturel & raisonnable . . . On vient . . . C'est mylord Dorset . . . Cachons lui le trouble & la violente agitation de mon ame.

---



---

## S C E N E V.

Lady B E T T Y, mylord D O R S E T,  
 Miss H A R L E Y, *au fond du théâtre.*

Lord D O R S E T.

**J**E viens vous trouver avec empressement, Madame, vous demander une explication que la circonstance rend si intéressante pour moi.

Lady B E T T Y.

Une explication . . . Quoi . . . Comment . . .  
Que voulez-vous dire , Mylord ?

Lord D O R S E T.

Eh ! quoi , Mylady , quand vos bontés m'appellent près de vous , quand vous avez un secret à me dévoiler , quand vous ne pouvez douter de mon impatience , refuseriez-vous de me laisser connoître . . .

Lady B E T T Y.

Connoître , quoi ? quel secret . . . Qui vous a dit que j'avois un secret à vous révéler ?

Lord D O R S E T.

Mistrifs Harley vient à l'instant de m'apprendre . . . .

Lady B E T T Y.

Mistrifs Harley ! ah ! ciel !

Mistrifs H A R L E Y , à part.

Ah ! me voilà bien dans son esprit.

Lord D O R S E T.

Pourquoi ce cri , Madame ? D'où naît votre

surprise, cette espèce d'effroi? Doutez-vous que je puisse renoncer à miss Marchmont? Prêt à lui rendre la parole, j'attends seulement que votre confiance me mette en droit de retirer la mienne.

Lady B E T T Y.

Quoi, miss Harley vous a dit... La perfide! me trahir, m'exposer à la confusion d'avouer... Pardonnez... Ma rougeur, mon embarras, ne confirment que trop... Mylord, ils vous apprennent assez...

Miss H A R L E Y, *à part.*

Toujours des réticences!

Lord D O R S E T.

Sur mon honneur, Madame, vos discours me confondent; que reprochez-vous à miss Harley? N'est-ce pas de votre consentement, qu'elle m'a promis des lumières...

Lady B E T T Y.

De mon consentement? Ah! grand dieu! non, Mylord, non. Je n'aurois jamais consenti à vous laisser pénétrer ce mystère. Je me suis repentie de vous l'avoir caché; oui, j'ai confié mes regrets à l'imprudente miss Harley;

mais déterminée à ne pas priver miss Marchmont du bonheur que vous lui prépariez. . . J'ai dû vous taire. . . Je ne saurois parler.

Mistrifs HARLEY.

Tant pis , vraiment.

Lord DORSET.

Me taire , Madame ? Devez-vous me rien taire dans cette circonstance ? *Un obstacle insurmontable s'oppose à mon mariage avec miss Marchmont ; & vous garderiez le silence ? Faudra-t-il recourir à l'amitié de mistrifs Harley ?* Ah ! lady Betty , est-ce là cette noble franchise que j'avois droit d'attendre de vous ?

Mistrifs HARLEY , à part.

Répondra-t-elle !

Lady BETTY.

Eh bien , Mylord. . . . Pouvez-vous me presser ainsi ? me forcer à vous laisser voir toute ma foiblesse ?

Lord DORSET.

Votre foiblesse , Mylady !

Lady BETTY.

Que cette expression ne vous blesse point ;

Mylord. Tout en vous justifioit les sentimens dont je n'ofai vous faire l'aveu. Si, moins prompt à vous offenser d'un premier refus, vous eussiez continué des soins flatteurs . . . Vous me laissâtes dans un tems où j'allois . . . Oui, mon cœur cédoit . . . J'ai payé bien cher ma timidité, ma réserve . . . Abandonnée . . . Avec quelle cruauté vous m'avez prié de vous servir auprès de miss Marchmont . . . Mais enfin puisque vous renoncez à elle, oublions le passé; qu'un pardon mutuel efface le souvenir de vos chagrins & des miens.

Mistris HARLEY, à part.

Très-bien, lady Betty.

Lord DORSET.

Charmé, surpris, touché . . . Ai-je bien entendu? mes sens me trompent-ils? Ah! grand dieu! quoi, Mylady . . . Votre cœur . . . Vous étiez sensible . . . Vous m'aimeriez . . . Malheureux que je suis!

Mistris HARLEY, à part.

Malheureux! Est-il fou!

Lord DORSET.

Ai-je pu penser à une autre, me lier, m'engager . . . Mais vous connoissez un obstacle à

mon mariage ; hâtez-vous , Madame , hâtez-vous de me rendre la plus douce espérance : ce secret promis . . .

Lady B E T T Y.

Quel secret ?

Lord D O R S E T.

Celui dont mistress Harley . . .

Lady B E T T Y.

Eh ! ne vous l'a-t-elle pas confié ?

Lord D O R S E T.

Elle m'a seulement dit que vous en aviez un à me révéler.

Lady B E T T Y.

L'imprudente ! où m'a-t-elle conduit ! Non , Mylord , non , je ne connois point d'obstacle à votre mariage , avec miss Marchmont , & suis bien éloignée d'y en apporter.

Lord D O R S E T.

Vous ne connoissez point d'obstacle . . . Je suis perdu , anéanti , confondu ! Ah ! Madame , avez-vous pu . . . Ce matin encore , un tel aveu m'eût comblé de joie , m'eût rendu le plus heureux des hommes. A présent , il

pénètre mon ame d'une douleur amère. Engagé... volontairement engagé... Mon dieu, mon dieu, est-il possible !

Mistrifs HARLEY, *Cecil paroît au fond du Théâtre, va lui parler.*

Il n'a pas le sens commun. Où diantre est donc Cecil... Ah ! bon, le voici.

LORD DORSET.

Calmons-nous. Pardon, Mylady ; le serrement de mon cœur... Ah ! quel malheur est le mien ! Madame, je vous adore, un éternel regret empoisonnera le reste de mes jours ; rien ne me consolera... N'importe. Je remplirai le funeste devoir que je me suis imprudemment imposé ; je n'insulterai point une fille de qualité, pauvre, sans appui ? je respecterai son infortune, je ne la ferai point rougir du consentement... Elle recevra ma foi, elle la recevra, Madame, dussé-je expirer au pied des autels où je vais lui donner la mienne.

Lady BETTY.

Que je suis honteuse, humiliée... Où me cacher ?

## S C E N E VI.

Sir CECIL, les mêmes.

Sir CECIL, à *Mistrifs Harley*.

C EUX-CI sont plus difficiles à réduire que les autres. Je suis bien content du colonel. Mais avançons. Allons, commencez.

Mistrifs HARLEY, à *Mylord*.

Continuez, Mylord. J'aime le pathétique. Savez-vous que vous déclamez passablement ?

Sir CECIL.

*Duffé-je expirer aux pieds des autels . . .* Mistrifs Harley, cela émeut au moins ? *Les autels, sa foi . . .* Vrai, j'ai peine à retenir mes larmes.

Lord DORSET.

Quoi ! vous nous écoutiez ? Sir Cecil, ce procédé . . .

Sir CECIL.

Est odieux, je le fais.

Lady BETTY.

Mistrifs Harley, quel secret devois-je découvrir à Mylord ?

162. LA FAUSSE DÉLICATESSE,

Mistress HARLEY.

Celui que vous avez révélé, ma chère.

Lady BETTY.

Je vous remercierai, Madame. . . .

Mistress HARLEY.

Je m'y attends, Mylady.

Sir CECIL.

Mylord, vous rêvez, vous frottez votre front; vous avez de l'humeur, ce me semble? Pourquoi la renfermer? Allons exhalez-vous, cela soulage.

Lord DORSET.

Monsieur, ces plaisanteries déplacées, froides. . . .

Mistress HARLEY.

Allez-vous quereller l'honnête Cecil?

Sir CECIL.

C'est un preux chevalier; mais j'avoue la beauté de sa dame, ainsi le combat est inutile.

Lord DORSET.

Je vous ai déjà dit, sir Cecil. . . .

Sir CECIL, *criant de toute sa force.*

Entrez Messieurs & Dames, entrez. C'est ici

qu'on voit des amans qui ont de l'esprit, & point de sens ; de l'honneur, & point de raison ; trop de délicatesse pour être heureux, assez de génie pour extravaguer. Ils ne savent ce qu'ils veulent, ce qu'ils disent, ce qu'ils font. Entrez, & venez admirer leur sagesse.

---

*SCÈNE VII & dernière.*

Le colonel RIVERS, SIDNEY, miss RIVERS,  
sir HARRY, miss MARCHMONT,  
les mêmes.

Le COLONEL, *d'un air riant.*

MYLORD, je vous félicite ; ma sœur, je vous embrasse ; votre bonheur me charme ; grace au ciel & à Cecil, tout ce qui m'environne est dans la joie.

Lord DORSET.

Eh ! qui donc est heureux ici ?

Miss H ARLEY.

Vous-même, imbécille.

Miss MARCHMONT.

O ! ma chère lady Betty, recevez mes excuses ; pardonnez à l'innocente cause de vos

inquiétudes. En croyant vous obliger, je vous affligeois donc ?

Lady B E T T Y.

Que dites-vous, ma chère ? Non, vous ne m'affligez point. Acceptez la main de mylord : eh ! bon dieu ! n'ai-je pas toujours souhaité votre bonheur ? Prenez cet époux. . .

S I D N E Y.

Je m'y oppose formellement.

Sir C E C I L.

Et moi, de tout mon pouvoir.

Lord D O R S E T.

Je m'y perds.

Sir C E C I L.

Vous vous retrouverez, patience. Venez ici, ma grave pupille ; Hortence, venez donc quand je vous le dis. Je vous ordonne d'aimer Sidney, de l'épouser. Lady Betty, vous vouliez *son bonheur*, le voilà fait. Songez au vôtre.

Mistress H A R L E Y.

Miss Rivers, venez ici. Permettez-vous, Colonel ?

Le C O L O N E L.

Disposez, Madame.

Mistress H A R L E Y.

Sir Harry, je vous donne Théodore.

Lady B E T T Y.

Quoi, mon frère. . .

Le C O L O N E L.

Oui, ma sœur, je consens à ces deux mariages. A présent, parlons du vôtre. Je vous connus toujours sensée, sage, raisonnable. . .

Mistress H A R L E Y.

Vraiment, l'habitude de vivre avec moi. . .

Le C O L O N E L.

Vous ne dites rien, Mylord ? Vous opposeriez-vous à l'union de votre parent avec miss Marchmont ?

Lord D O R S E T.

M'y opposer, ah ! grand dieu ! si lady Betty l'approuve, si miss Marchmont le permet, je veux lui servir de père dans cette heureuse occasion. Sidney, recevez de ma main cette charmante compagne, je ne pouvois la céder qu'à vous.

S I D N E Y.

Ce don m'enchanté.

Lord D O R S E T.

O jour heureux ! lady Betty, souffrirez-vous. . . puis-je espérer. . .

Lady B E T T Y.

Pour ne plus mériter vos reproches, ni celui de mon propre cœur, voilà ma main; Mylord, elle est à vous.

Lord D O R S E T.

Ah! tous mes vœux sont remplis; mes amis, mes tendres amis, est-il bien vrai, sommes-nous assez fortunés. . . Chère lady Betty. . .) fir Harry, mis Rivers, je partage votre joie.

Mis R I V E R S.

Nous ne méritons pas notre bonheur, mais la bonté de mon père. . .

Sir H A R R Y.

Est extrême pour tous deux; mais, je le jure en présence de nos respectables amis, jamais le colonel ne se repentira de m'avoir fait grace.

Le C O L O N E L.

Je le crois, fir Harry. Le repentir de ma fille, la conduite noble & franche de Cecil, l'honnêteté de Sidney. . . Enfin, j'ai retiré cette diable de parole qui vous fâchoit tant, fir Harry? Croyez-le, mon fils, après Sidney, vous êtes le seul homme que j'aurois choisi pour mis Rivers.

Lord DORSET.

Il reste un soin à prendre, il me regarde. En me permettant de présenter sa main à Sidney, miss Marchmont a bien voulu m'avouer pour son père ; je lui demande en grâce de me laisser étendre ce droit. Il convient. . .

Sir CECIL.

Non, parbleu ! il ne convient pas. Je vous devine. Point de monopole en générosité ; soyez bon ami, bon parent, je le veux. Vous plaît-il d'enrichir Sidney ? vous en êtes le maître. Mais vous ne donnerez rien à miss Marchmont, je ne le souffrirai pas. Je suis son tuteur, j'ai des comptes à lui rendre.

Miss MARCHMONT.

*Dés comptes à me rendre ! Eh ! je ne possède rien dans l'univers ?*

Sir CECIL.

Paix, vous ne savez pas vos affaires. Allons, Mylord, vos intentions, je m'y conformerai. Point de tricherie, j'égalé vos dons ; guinée pour guinée. Je ne vous céderois pas d'une seule. . .

Lord DORSET.

Un noble défi, Cecil, je l'accepte.

Sir CECIL.

Parlez donc.

Lord DORSET.

Je prie Sidney de recevoir douze mille livres  
sterlings.

Sir CECIL.

Mifs Marchmont en possède autant.

Lady BETTY.

Un si beau procédé m'enchanté.

Mistrifs HARLEY.

Je veux embrasser Cecil.

SIDNEY.

Je ne puis parler.

Mifs MARCHMONT.

Mes pleurs étouffent ma voix. Sir Cecil,  
comment vous exprimer. . .

Sir CECIL.

Friponne ! ne m'avez-vous pas dit que vous  
me regardiez comme un père ? Eh bien, quoi,  
j'agis en père, voilà tout.

Sir HARRY.

Cher Cecil, ta générosité me charme.

Mifs RIVERS.

Je suis émue, touchée. . .

## Le COLONEL.

Ma foi, Cecil, ton caractère m'abaisse à mes propres yeux.

Sir CECIL.

A qui diable en avez-vous donc, vous autres ? Pourquoi ces complimens, cette surprise, ces exclamations ? Tous les jours nos égaux en naissance, en richesse, perdent des milliers de guinées, se ruinent autour d'un tapis vert, le couvrent d'or, font la fortune de cent marouffles, de mille impudentes ; & personne ne s'avise de leur reprocher de la générosité.

Lord DORSET.

On admire la vôtre, on ne vous la reproche pas, mon cher Cecil. Obliger ses amis, ce n'est pas prodiguer les dons de la fortune, c'est en jouir.

Mistrifs HARLEY.

Eh bien, lady Betty, pardonnez-vous à l'impudente, à la perfide ?

Lady BETTY.

Non, mais je la remercie.

Sir C E C I L.

Ma foi, sans cette tête folle, vos affaires ne seroient pas encore terminées.

Mistrifs H A R L E Y.

Mon cher collègue, nous remportons un prix flatteur. La joie de nos amis est notre ouvrage.

Sir C E C I L.

Parbleu, nous avons travaillé pour nous. S'occuper du bonheur des autres, le souhaiter, le faire, c'est prendre la route la plus sûre pour arriver soi-même à la félicité.

*F I N.*

*THE JEALOUS WIFE,*  
O U  
*LA FEMME JALOUSE,*  
*COMÉDIE EN CINQ ACTES,*

Par *GEORGE COLMAN*, Ecuyer.

*Représentée au Théâtre Royal de Drury-Lane,*  
*en 1763.*

---

Traduite sur la troisième Édition.

---

---

---

## *A C T E U R S :*

Monfieur BELTON.

Le major BELTON, fon frère.

Charles BELTON, fon neveu.

Monfieur Thomas CLIFFORD.

Sir Henri BASSET.

Mylord JAMES.

Le capitaine ô-CUTTER, un marin Irlandois.

WILLIAM, valet de lady Freelove.

TOM, valet de fir Henri.

## *A C T R I C E S :*

Miftrifs BELTON, femme de monfieur Belton.

Lady FREELOVE.

Mifs Henriette CLIFFORD.

NELLY, femme-de-chambre de miftrifs Belton.

PEGGY.

BETTY, femme-de-chambre d'Henriette.

JOHN, valet de monfieur Belton.

PARISIEN, valet-de-chambre du même.





*Dessiné par Brion de la Tour.*



*THE JEALOUS WIFE,*  
O U  
**LA FEMME JALOUSE,**  
*COMÉDIE.*

---

---

**ACTE PREMIER.**

*Le Théâtre représente un salon , chez M. Belton.*

---

---

*SCENE PREMIERE.*

**M. BELTON, mistress BELTON.**

*Mistress BELTON, parlant sans se montrer.*

**N**E me soutenez pas cela, vous ne pouvez m'en imposer, la vérité m'est connue, je fais tout ; vous êtes un monstre, votre conduite est abominable, & je ne veux pas la supporter.

M. BELTON, *sans se montrer.*

Mais, ma chère. . . .

Mistrifs BELTON, *venant sur la scène  
une lettre à la main.*

Non, non, je ne la supporterai pas.

M. BELTON, *suisant sa femme.*

Ecoutez. . . .

Mistrifs BELTON.

Tous vos discours sont inutiles, ils ne me persuaderont jamais. C'est une de vos infames intrigues; j'en suis sûre, je le jurerois.

M. BELTON.

Je vous proteste, mon amour, que. . . .

Mistrifs BELTON.

*Votre amour!* . . . Osez-vous, êtes-vous assez hardi. . . Homme audacieux! . . . Dites-moi tout-à-l'heure, apprenez-moi dans l'instant, les circonstances de cette odieuse affaire.

M. BELTON.

Comment le puis-je, quand vous refusez de me laisser voir cette lettre?

Mistrifs BELTON.

Ecoutez, monsieur Belton, il m'est impossible de souffrir ce traitement : vous prenez plaisir à me tourmenter, vous abusez de ma

tendresse, de ma patience, de ma douceur ; la ville entière , le royaume ne suffit pas à vos amours . . . N'êtes-vous pas en commerce réglé avec cette horrible mistress Freeman ? n'ai-je pas découvert votre intrigue avec lady Wealthy ? n'êtes-vous pas amoureux comme un fou de cette sottie miss Nainfy ? . . La plus laide de mes femmes n'est pas même en sûreté contre vous : je vois de mon miroir les mines que vous lui faites.

M. BELTON.

Eh ! bon dieu , Madame ! le grand-feigneur n'a pas , à beaucoup près , tant de favorites , que vous me donnez de maîtresses : vous me ferez perdre l'esprit ! Sur quoi fondez-vous vos soupçons , vos reproches ? Ai-je des amis qui ne soient pas les vôtres ? ne les visitons-nous pas ensemble ? reçois-je quelqu'un en particulier ? Constamment près de vous , toujours sous vos yeux , mes démarches , mes discours , mes pensées même . . .

Mistress BELTON.

Ces propos ne m'en imposent point ; vous êtes faux , perfide ; mille fois je vous en ai convaincu . . .

M. BELTON.

Jamais.

Mistress BELTON.

N'ai-je pas , en ce moment , surpris cette lettre ? ne me prouve-t-elle pas votre inconstance ? Je le répète , expliquez-moi le fond de cette odieuse affaire ; je veux pénétrer vos indignes secrets ; découvrez-les , ou craignez . . .

M. BELTON.

Vous *expliquer* , vous découvrir , quoi ? Etes-vous raisonnable dans vos demandes ? Vous vous emparez de ma lettre , vous refusez de me la montrer , vous ne me dites point ce qu'elle contient , & vous exigez des *explications* !

Mistress BELTON.

Oui , oui , je m'en suis *emparée* , & je rends grâce au ciel de la tenir en ma possession. Depuis long-tems je soupçonnois votre infidélité , cette lettre me fait enfin connoître ma rivale , elle m'apprend sur qui doit tomber ma vengeance . . . O ! monstre de perfidie !

M. BELTON.

Je vous en prie , modérez-vous , soyez calme un instant , ma chère amie ; donnez-moi la lettre , & je vous prouverai mon innocence.

Mistress BELTON.

*Votre innocence ? détestable fausseté , votre  
innocence . . .*

*innocence* . . . Ne vous flattez pas de m'abuser ; j'ai des preuves de votre trahison , de votre ingratitude.

M. B E L T O N.

Enfer & furies ! . . . La passion vous emporte loin de vous-même . . . Voulez-vous m'écouter ?

Mistrifs B E L T O N.

Non.

M. B E L T O N.

Une parole ?

Mistrifs B E L T O N.

Non ; vous êtes le plus bas , le plus artificieux des hommes !

M. B E L T O N.

Un seul mot ?

Mistrifs B E L T O N.

Non , non , & cent fois non. Je ne veux pas vous écouter.

M. B E L T O N.

Eh bien , Madame , puisque vous ne voulez ni parler raison , ni l'entendre , je fors & ne vous reverrai point que votre humeur ne soit plus paisible. Je suis votre serviteur.

Mistrifs B E L T O N.

Allez , époux insensible & cruel , allez chercher votre maîtresse , courez lui vanter votre

barbarie ; dites-lui que vous avez abandonné votre pauvre femme à sa douleur... Ah ! je ne puis soutenir cette dureté , je succombe à mon infortune... Je me meurs.

( elle se jette sur un siège. )

M. BELTON, à part.

Ah ! nous y voilà. Dès que je veux sortir, elle tombe en foiblesse. Jamais femme ne joignit à une humeur si violente une constitution si délicate. Elle souffre.... Comment faire ; comment trouver un moyen de l'appaiser ?  
( haut ) Au nom de notre tendresse, ma chère, tranquillisez-vous, reprenez vos sens ; vous savez combien je vous aime ?

Mistress BELTON, pleurant.

Non, vous me détestez ; votre haine, votre cruauté me priveront infailliblement de la vie.

M. BELTON.

Eh ! ne vous tourmentez pas ainsi, ma chère amie ; je vous aime en vérité, je vous aime tendrement. Daignez me croire, c'est une méprise qui vous fait penser...

Mistress BELTON.

Hélas ! peut-on être plus malheureuse ?

M. BELTON.

Cessez de vous affliger, de répandre des

larmes. Je ne suis point coupable , je vous le jure ; allons , ne vous obstinez plus à me refuser cette lettre ; montrez-la moi.

Mistrifs BELTON.

La voilà. L'écriture vous en est connue sans doute ?

M. BELTON.

Elle est belle , nette , l'orthographe exacte ; en vérité , ma chère , cela n'annonce pas la lettre d'une jolie femme.

Mistrifs BELTON.

Raillez , raillez , Monsieur ; ce ton vous sied à merveille.

M. BELTON.

Pardonnez-moi , ma chère ; je ne pense point du tout à railler. Mais voyons donc ce que dit cette lettre si terrible.

Mistrifs BELTON.

Oui , voyez , Monsieur , voyez.

M. BELTON , lisant moitié haut , moitié bas :

*Ma fille enlevée... Vous devez être instruit...  
Dés honorant... Scandaleux... Satisfaction...  
Vengeance... Un père offensé...*

THOMAS CLIFFORD.

Mistrifs BELTON.

Eh bien , Monsieur , vous voilà découvert ; qu'en avez-vous fait , où l'avez-vous cachée ?

M ij

M. BELTON, *sans l'écouter.*

Seroit-il possible... A-t-il osé... Ah ! ce procédé me blesse, il pénètre mon cœur.

Mistris BELTON.

Vous êtes pris, confondu ?

M. BELTON, *sans l'écouter.*

Oh ! ce malheureux, ce méchant Charles !... Séduire une jeune personne, l'enlever à ses parens ! Il faut en convenir, la jeunesse de ce siècle est abominable ; elle foule aux pieds toutes les loix de l'honneur.

Mistris BELTON.

Charles !... Que dit-il ?... Montrez-moi... Charles !... Impossible... C'est une ruse, une infernale ruse.

M. BELTON, *toujours sans écouter sa femme.*

Il a perdu, déshonoré cette imprudente fille.

Mistris BELTON.

Invention, artifice ; vous avez l'esprit présent, l'imagination fertile, quand il s'agit d'intrigues,

M. BELTON, *sans l'écouter.*

Commettre une action si basse ! Ah ! je souhaiterois qu'il n'eût jamais été confié à mes soins.

Mistris BELTON.

Fort bien, Monsieur, continuez ; je vois votre dessein . . . L'excès de votre assurance m'irrite encore plus que votre fausseté. Vous espérez vous tirer d'embaras par ce prétexte ingénieux, par cette tristesse affectée : étonnante confiance ! mais vous ne pouvez m'abuser : préparée à suivre vos détours, en garde contre vos finesses . . .

M. BELTON.

Quoi, vous persistez dans vos ridicules soupçons ? De grace, ma chère, n'aigrissez pas ma peine . . . . Charles ! ce neveu trop aimé, qu'un frère mourant remit entre mes bras, l'objet de mes attentions, de ma tendresse, s'être rendu coupable d'une action si noire ! Vous le voyez, mon ame est inquiète, agitée . . . Témoin de ma douleur, pouvez-vous être assez foible, ou assez inhumaine . . .

Mistris BELTON.

De mieux en mieux ; ne vous rebutez pas. Conservez cette fermeté, cette audace . . . . Vous ne parviendrez point à me persuader ; non, Monsieur, non : tous vos efforts sont vains, je ne vous crois point ; je ne saurois vous croire. Rendez-moi cette lettre . . .

M. BELTON.

Mais . . .

Mistris BELTON, *arrachant la lettre.*

Rendez-la moi, vous dis-je. Oh ! vous n'en êtes pas où vous pensez. Je suis résolue, déterminée à démêler cette intrigue, à mettre au jour toutes vos trahisons, toutes vos perfidies ; vous vous repentirez de cette affaire, Monsieur ; vous vous en repentirez, je vous le jure.

*(elle sort.)*

## S C E N E I I.

M. BELTON, *seul.*

CETTE humeur est insupportable, je perds patience. Extravagante femme ! ses absurdes soupçons interprètent tout contre moi. Trop sûre de mon attachement, de ma foiblesse, elle se plaît à me rendre malheureux ; ma douceur, ma complaisance, ma tendresse, sont devenus les instrumens de mon supplice . . . Mais ce jeune inconfidéré, dans quel trouble il jette sa famille & celle de son imprudente maîtresse . . . Ah ! Charles, Charles ! aurois-je pu le penser ? Le vice s'est donc introduit dans ton cœur ?

---

**S C E N E I I I.**

Charles BELTON, le major BELTON,  
M. BELTON.

CHARLES.

**B**ON-JOUR, Monsieur.

Le MAJOR.

Bon-jour, mon frère. Eh bien, qu'est-ce ?  
Toujours à votre ancien régime, n'est-ce pas ?  
De la chambre prochaine je viens de vous entendre . . . Ma foi, vous avez une femme charmante. L'entretien ne languit point avec elle ; point de froideur, au moins : vos matinées me paroissent délicieuses. Mais, comment donc ! son *aimable vivacité* vous auroit-elle déplu ?  
Vous avez l'air tout chagrin.

M. BELTON.

Je suis triste, en vérité, mon frère, je le suis, grace à ce jeune gentilhomme. Prenez-y garde, Charles, on vous obligera de rendre un compte exact. L'honneur d'une fille n'est pas une bagatelle,

M iv

Le MAJOR.

Comment, de la morale ! Il veut nous rendre tout l'ennui qu'on vient de lui donner.

M. BELTON.

Aux yeux d'un jeune fou, d'un jeune libertin, ces fautes semblent légères ; entraîné par ses desirs, il risque tout pour les satisfaire . . . Mais ne tremblez-vous pas des suites, Charles ?

CHARLES.

Vous m'étonnez, Monsieur ; je vous ai déplu, je le vois. Mais j'ignore la raison . . .

M. BELTON.

Répondez-moi, Monsieur ; où est Henriette Clifford ?

CHARLES.

Henriette Clifford ! Quoi, Monsieur ? Expliquez-vous, je vous en prie.

M. BELTON.

N'avez-vous pas abusé de sa tendresse pour la séduire, pour l'enlever à ses parens ?

CHARLES.

La séduire, elle ? mon aimable Henriette ! abuser de sa tendresse, lui faire la plus légère offense, moi ! Ah ! j'aimerois mieux mourir,

M. B E L T O N.

'Ah ! Charles, je vous croyois des mœurs, un cœur honnête. . . Cessez de dissimuler. A l'instant une lettre de son père m'apprend qu'Henriette. . .

C H A R L E S, *très-vivement.*

Une lettre de son père ! comment. . . pourquoi. . . Ah ! Monsieur, montrez-la moi. . . Des nouvelles de mon Henriette, Major !. . . La lettre, Monsieur ; pour l'amour du ciel, la lettre.

M. B E L T O N.

Si cette chaleur tend à prouver votre innocence. . .

C H A R L E S.

Pardon, Monsieur. . . Je prouverai tout. Il me sera facile. . . Mais la lettre. . . montrez-la moi, de grace, donnez-la moi.

M. B E L T O N.

Vous *la montrer*, vous *la donner* ? A peine ai-je pu la voir moi-même. Elle est entre les mains de mistress Belton.

C H A R L E S, *courant comme un fou.*

Dans les mains de mistress Belton ? . . . Je vous rejoins à l'instant. ( *il sort.* )

## S C E N E I V.

M. BELTON, le MAJOR.

Le MAJOR.

A QUI diable en a-t-il ? Quel sujet l'enflâme à ce point ? Sur mon honneur , tous les habitans de cette maison sont composés de matières combustibles. Apprenez-moi....

M. BELTON.

Vous saurez tout , mon frère. J'aime son émotion , son ardeur ; elles me font espérer qu'il n'est point coupable. Sa vivacité va peut-être convaincre ma femme de l'extravagance de ses soupçons. Plût au ciel qu'il fût un moyen de l'en guérir , de l'en guérir à jamais.

Le MAJOR.

Mais , apprenez-moi donc , mon *galant* frère , quel crime vous avez commis ce matin ? Auriez-vous osé regarder une des femmes de Madame ? Le malin esprit auroit-il fait passer sous vos fenêtres une jeune beauté , au moment où vous preniez l'air ?

M. BELTON.

Comment pouvez-vous badiner de mes

peines, Major ? Ne vous l'ai-je pas dit, une lettre a causé....

Le M A J O R.

Une lettre ! oh, oh ! Une lettre suspecte, apparemment ? L'empreinte du cachet, offroit sans doute aux regards un lacs d'amour, ou deux cœurs traversés d'une flèche, avec cette ingénieuse & toujours nouvelle devise, *une seule nous blesse*. Hem....

M. B E L T O N.

Plaisanterie déplacée, mon frère ; vous connoissez ma façon de vivre. La lettre étoit pour Charles. Mais le persuader à mistrifs Belton... Ah ! son importune jalousie sera mon éternel tourment !

Le M A J O R.

Bon, bon, ces petits démêlés domestiques font les délices des époux. La jalousie est une preuve certaine d'un violent amour, &....

M. B E L T O N.

Ah ! ce maudit amour ! lui seul nous rend tous deux si malheureux. La folle passion de ma femme me tient renfermé chez moi comme un prisonnier d'état, m'ôte la liberté de voir mes amis, m'interdit l'usage du papier, des plumes, des crayons même ! & ma tendresse

m'a rendu si sot, que je ne me trouve pas la force de la contredire.

Le MAJOR.

Vous a rendu si sot . . . Ma foi, vous dites bien, mon frère; mistress Belton est jolie, elle a du mérite; elle auroit été une bonne, une excellente femme, si vous aviez su la gouverner.

M. BELTON.

La gouverner? eh, comment?

Le MAJOR.

Je le vois, vous avez grand besoin de mes leçons. Parbleu, je la gouvernerois moi, je vous en réponds.

M. BELTON.

Oh, sans doute! vous êtes un habile homme, en vérité! Espérer gouverner une femme, vous? Eh, sur quoi fondez-vous cette prétention? Libertin, peu délicat, sans goût dans vos amusemens, sans choix dans vos plaisirs; bornant votre galanterie à payer les faveurs d'une hôtesse, à séduire de jeunes & ignorantes villageoises, à tromper d'innocentes grisettes; vous gouverneriez une femme, vous? Est-ce en garnison, ou bien au milieu des camps, que vous avez appris à connoître ce sexe, à diriger ses

sentimens , à l'emporter sur ses caprices , à maîtriser ses passions ?

Le M A J O R.

Pourquoi non ? Les femmes se ressemblent toutes. Filles, mariées, nobles, roturières, depuis la duchesse jusqu'à la plus grossière paysanne , je les ai toujours trouvées les mêmes.

M. B E L T O N.

Raisonnement faux, ridicule ! vous blâmez ma conduite , sans en comprendre les motifs. Comment jugeriez-vous des sensations d'un mari , vous qui ne futes jamais susceptible de celles dont une ame tendre est affectée ? Chez vous , l'amour est seulement un desir grossier. Le point-d'honneur , le courage , la témérité , voilà les objets de votre étude & de votre vanité. Mort à tout autre sentiment , sans connoissance du monde , de ses mœurs , de ses usages , votre façon d'envisager les femmes se réduit à les regarder comme une proie , à courir sur leurs traces , à les prendre , si vous pouvez , à les quitter quand la chasse est finie , voilà le cercle de vos idées , & je les crois aussi communes aux militaires , que l'uniforme de leurs régimens.

Le M A J O R.

Le prenez-vous sur ce ton-là ? Eh bien , le

diable vous emporte, mon frère. A l'avenir, n'espérez aucun quartier de ma part. Je le répète, je connois le sexe mieux que vous ; il aime à dominer, mais jamais joli tyran ne prendra d'empire sur moi ; non, morbleu ! ni femme, ni maîtresse, n'aura l'honneur de me subjuguier, de me maîtriser.

M. BELTON.

Vous n'en sauriez répondre.

Le MAJOR.

Parbleu, fi. Je suis sûr de moi.... Si j'étois à votre place.... Fi, mon frère, fi, votre conduite est pitoyable.

M. BELTON.

Vous n'êtes pas en état de la juger, vous dis-je. Le mariage entraîne souvent... Mistress Belton est extrême, je le fais ; mais voir sans cesse une malheureuse femme s'agiter, se tourmenter à cet excès.... Une femme aimée, chérie ! cela n'est pas supportable.... Vous riez, mon frère ; vous ne concevez pas ma peine ; vous ne pouvez penser comme un tendre mari.

Le MAJOR.

Non ; mais si tous les tendres maris pensoient comme moi.... Vous êtes dans l'erreur

à mon fujet , je puis vous juger , je puis vous guider ; je vous connois , je connois mistress Belton ; elle est impétueuse , prend feu , s'enflâme , la poudre s'allume , le canon part & vous tombez. Pourtant vous ne manquez pas de chaleur dans l'occasion , mais votre ardeur s'éteint ; la *compassion* , l'*amour conjugal* vous refroidissent , vous perdez vos forces à l'instant où vous devriez presser l'attaque & profiter de vos avantages. Foiblesse , folie. Allez à elle avec courage , tenez ferme , & la victoire est à vous.

M. B E L T O N.

Eh mon dieu , mon frère , si vous voyiez sa douleur , ses larmes , ses évanouissemens ; voilà ce qui déchire le cœur d'un homme sensible : Son emportement , sa violence , ne me font pas , à beaucoup près , la même impression.

Le M A J O R.

Et c'est pour cela qu'elle pleure & s'évanouit si souvent. Eh ! soyez homme , mon frère , sachez résister. Est-elle furieuse , montrez-vous enragé ; si elle pleure , criez ; si elle gronde , tempêtez. Veut-elle vous tromper , opposez l'art à la ruse ; tournez ses propres armes contre elle , vous la réduirez enfin.

M. BELTON.

Mais que pourrois-je faire ?

Le MAJOR.

Pendant un mois seulement , faites tout ce qu'il vous plaira , sans vous embarrasser d'elle , sans vous en inquiéter ; je vous répons de sa docilité pour le reste de votre vie.

M. BELTON.

Cela se dit aisément ; mais vous ne considérez pas les difficultés.

Le MAJOR.

Vous les surmonterez toutes. Usez hardiment de vos droits ; osez donner des ordres à vos valets , faites-les exécuter ; lisez vos lettres , ne les communiquez point. Liez des parties sans consulter Madame , ne les rompez jamais à sa prière ; voyez vos amis , sortez quand vous le voudrez , rentrez quand il vous plaira. Ne rendez aucun compte de vos démarches ; bannissez la *complaisance* , la *compassion* , l'*amour* , & toutes ces sottises qui vous gênent , & vous ferez tranquille & heureux.

M. BELTON.

En vérité , Major , vous avez raison , je crois . . . Plus j'y pense . . . Oui , vous avez raison. Je veux suivre vos conseils . . . Assurément ,

ment, je le veux. . . Mais mon ame est blessée du chagrin que je vais lui donner : en me voyant prendre ce parti , elle va tomber en foiblesse ; ses tristes vapeurs vont la saisir.

Le M A J O R.

Des vapeurs ? Ah ! je la guérirai des vapeurs ! personne ne s'y entend mieux que moi. Les symptômes de celles de ma sœur ne sont pas effrayans. Que vous êtes enfant ! Dites-moi , s'est-elle jamais évanouie pendant votre absence ? l'a-t-on trouvée sans connoissance dans son cabinet ? Plus vous ferez d'attention à ses vapeurs , plus elle en aura ; n'y prenez pas garde , elles disparaîtront.

M. B E L T O N.

Cela est vrai , très-vrai. Sur mon honneur ; Major , vous avez raison. Je suivrai vos avis. Où dînez-vous aujourd'hui ? Pour commencer , je vais demander mon carrosse & vous accompagner.

Le M A J O R.

Bravo ! ne vous démentez point , tout ira bien.

M. B E L T O N.

Vous allez voir. (*il appelle*) William ?

W I L L I A M , *en entrant.*

Que veut Monsieur ?

*Tome VIII.*

N

M. BELTON.

Allez faire mettre mes chevaux , je dîne dehors.

WILLIAM.

Vos chevaux , Monsieur ?

M. BELTON , *d'un ton ferme.*

Oui , mes chevaux , Monsieur ?

WILLIAM.

Tout-à-l'heure , Monsieur. (*il va & revient*)  
Ce sont ses chevaux que Monsieur demande ?  
Et Madame fait apparemment. . .

M. BELTON , *d'un ton absolu.*

Point de raisonnemens. Faites ce que j'ordonne.

WILLIAM.

J'entends bien. Monsieur ordonne ; cependant si Madame. . .

M. BELTON.

Allez vite.

WILLIAM.

J'y vais , Monsieur ; j'y vais à l'instant. (*il sort*)

M. BELTON.

Eh bien , où dînerons-nous ?

Le MAJOR.

A Saint-Alban , ailleurs , où vous voudrez.  
Vous commencez à merveille , soutenez cela :

M. BELTON.

Je le soutiendrai ; je veux faire ma volonté ,  
j'y suis déterminé.

Le MAJOR.

Courage , plus de foiblesse.

M. BELTON.

Ne craignez rien , mon cœur est d'acier ,  
de diamant.

Le MAJOR.

Fort bien.

M. BELTON.

Je suis invulnérable.

Le MAJOR.

Bravo , bravissimo ! Conserverez-vous cette  
fermeté ?

M. BELTON.

Je la conserverai , je vous le promets.

Le MAJOR.

Je n'en crois rien , vous ne sauriez.

M. BELTON.

Parbleu , vous verrez. Je suis las de jouer  
le personnage d'un sot. Attendez-moi ; je vais  
me glisser dans mon cabinet , prendre tout  
doucement mon épée & mon chapeau . . .

Le MAJOR.

*Tout doucement ?* quelle honte ! Prenez-les

hardiment, demandez-les bien haut, sortez courageusement, à la vue de Madame & de tous vos gens.

M. BELTON.

Oh ! non, non. En cela vous avez tort, mon frère. Laissons exhaler sa colère pendant mon absence. Après un mépris si marqué pour son autorité, j'exercerai la mienne à mon retour bien plus facilement.

Le MAJOR.

Soit. Faites à votre fantaisie.

M. BELTON.

Oui, laissez-moi ménager cette affaire.

Le MAJOR.

Peste, vous la ménagerez bien ! vous êtes un si habile homme ! (*Belton sort.*)

Le MAJOR, *seul.*

Il est dangereux, dit-on, de se mêler des querelles de deux époux ; je ne suis pas déjà trop bien avec *mistris* Belton, avant huit jours je m'attends à me voir fermer la porte.

## S C E N E V.

Charles BELTON, le major BELTON.

Le MAJOR.

**E**H bien, Charles, quelle nouvelle ?

C H A R L E S.

Je suis abymé, confondu, désespéré ! Elle est disparue, mon oncle ; Henriette, ma chère Henriette est perdue, perdue pour jamais.

Le MAJOR.

Quoi ! disparue avec un amant ? Je n'en suis pas surpris : vous ne voulez pas me croire, vous autres ; je vous dis qu'elles se ressemblent toutes.

C H A R L E S.

Ah ! ne le pensez pas. Elle a fui pour éviter d'épouser cet odieux sir Henry.

Le MAJOR.

En ce cas, c'est une courageuse fille... Ma foi, Charles, je te félicite ; elle est à toi. Refuser un riche imbécille pour mari, c'est résister à une furieuse tentation !

C H A R L E S.

Ce *sir Henry* est un homme grossier, ridicule, indigne d'Henriette ; elle n'y peut jamais penser.

L E M A J O R.

Pense-t-on à personne quand on vous connoît ? Rejetter un baronnet, avec cinq mille livres sterlings de rente, pour le charmant monsieur Belton ! A la vérité, le rustre qui les possède, n'auroit pas une idée dans la tête sans la chasse, les chiens, les chevaux, les courses & les paris ; mais la fortune tient lieu d'esprit, de talens & même de vertu. Comment avez vous appris la fuite d'Henriette ?

C H A R L E S.

Par une lettre que son père m'écrit dans sa fureur ; il m'accuse d'avoir enlevé sa fille. Ne suis-je pas bien malheureux, mon oncle ? Si, par une extravagante conduite, je n'avois pas offensé mon Henriette, elle seroit venue se jeter entre mes bras.

L E M A J O R.

Asyle fort agréable pour une jeune personne, & très-décent sur-tout.

C H A R L E S.

Comment ai-je pu m'oublier à ce point !...  
Jamais Henriette ne me pardonnera, n'est-ce

pas, Major ? Vous futes témoin de ma folie , de sa colère , de ses reproches ; combien de regrets de m'avoir donné son cœur ! elle rougissoit de son choix . . . J'ai perdu sa tendresse , son estime . . . . Ah ! cette idée me tue . . . .  
Croyez-vous mon oncle , croyez-vous qu'Henriette me méprise ?

Le MAJOR.

Ma foi , mon ami , je n'en fais rien ; mais tu fus bien imprudent , bien ridicule , bien insupportable. En vain je m'efforçai de t'arrêter par mes signes , de t'imposer silence ; tu voulus te perdre auprès de son père : amoureux comme un satyre , ivre comme un lord , la tête échauffée , le cœur ouvert , tu découvris au vieux Clifford tes sentimens , ceux de sa fille ; tu fis serment de chasser ton rival de la province , de l'insulter , de le battre , de l'exterminer ! En vain je te tirai par la manche , en vain je t'écrasai le pied ; rien ne put retenir ton impétuosité.

CHARLES , *révant.*

Seule , sans secours , sans défense , dans quel embarras , dans quel péril elle peut se trouver ! où la chercher ? comment espérer de la joindre !

Le MAJOR.

A-t-elle à Londres des parens , ou des amis ?

C H A R L E S.

Des parens... Attendez.... Oui, une de ses parentes... Ah! quel bonheur si elle est à Londres! c'est assurément chez lady Freelove, sa cousine... J'y vole à l'instant.

L e M A J O R.

Et la connoissez-vous, cette cousine d'Henriette?

C H A R L E S.

Fort peu : mais dans une occasion si pressante, je puis négliger les formalités.

L e M A J O R.

Un moment. Je connois Mylady, moi.

C H A R L E S.

Vous la connoissez? rien de plus heureux. Daignez m'accompagner, vous me présenterez; hâtons-nous, qui vous arrête? Venez, venez donc.

L e M A J O R.

Patience, écoutez.

C H A R L E S.

Mais, Monsieur, nous perdons du tems, & mon Henriette...

L e M A J O R.

Oh! votre Henriette... Je ne suis pas ambu-

reux, moi ; j'ai le sens commun ; je connois cette lady Freelove, & si votre maîtresse est chez elle, c'est tant-pis. Elle seroit mieux ailleurs.

C H A R L E S.

Comment, que voulez-vous dire ?

Le M A J O R.

Mylady est une femme du grand monde, elle voit la *bonne compagnie* ; mais je ne lui confierois ni ma maîtresse, ni ma femme.

C H A R L E S.

Quoi, Monsieur, vous pensez...

Le M A J O R.

Eh ! oui, Monsieur, je pense... Ecoutez, Charles, vous êtes jeune, sans expérience, vous ne connoissez pas le monde ; croyez-moi, mon ami, peu de femmes s'égarerent par un penchant véritable pour notre sexe ; mais beaucoup se perdent par les soins officieux d'une autre femme ; & lady Freelove est en état de bien former une novice, je vous en avertis. D'ailleurs elle a des desseins sur sa nièce ; ne vous rappelez-vous pas les propositions qu'elle fit à Clifford, de la part de mylord James ?

C H A R L E S.

Elles furent rejetées avec beaucoup de mé-

pris ; le bon campagnard ne hait rien autant qu'un lord , il s'en expliqua en termes fort clairs.

Le MAJOR.

Soit. Mais cette antipathie pour les titres , ne se transmet pas avec le sang ; peut-être sa fille n'a-t-elle pas la même aversion. A tout hasard , si elle est au pouvoir de lady Freelove , veillez-la de près , cette femme est aussi malicieuse & plus adroite qu'un singe ; prenez-y garde , je vous le dis en ami , Charles , prenez-y garde.

CHARLES.

Parbleu , Monsieur , le moyen de m'épargner de l'inquiétude est tout simple. Je vais chez lady Freelove ; si je trouve mon Henriette , je m'en saisis , je l'arrache au danger , je l'enlève de cette odieuse maison , dussé-je y mettre le feu . . . .

Le MAJOR.

Doucement , jeune homme , doucement. Vous êtes trop vif. Attendez , écoutez , consultons entre nous . . .

## S C E N E V I.

M. BELTON, le MAJOR, CHARLES.

M. BELTON.

ALLONS, la voiture est prête, partons.  
Charles vient-il avec nous ?

CHARLES.

Aller avec vous ? Eh ! mon dieu, qu'y ferois-je ? je suis si troublé, tant de craintes m'agitent à la fois... Mon impatience, la confusion de mes idées... Que résoudre, que faire, à quel parti m'arrêter ?

( Il se jette sur un siège. )

## S C E N E V I I.

Mistrifs BELTON, les mêmes.

Mistrifs BELTON, *parlant sans se montrer.*

DEMANDER son carosse ! Dîner dehors ! cela me paroît nouveau. Où est votre maître ?

M. BELTON.

Ah ! voilà le diable, mon frère ; entendez-vous ma femme ?

Mistris BELTON.

Qu'est-ce que cela signifie, monsieur Belton ? Vous ne dînez pas chez vous aujourd'hui, m'a-t-on dit ?

M. BELTON, *d'un ton assez assuré.*

Ne vous inquiétez pas, ma chère ; j'ai une petite affaire à régler avec le major, & nous dînerons ensemble à Saint-Alban.

Mistris BELTON.

Ne pouvez-vous régler vos affaires ici ? Mais ce sont des affaires de galanterie, sans doute, & ma présence vous gêneroit. (*au Major*) Je reconnois votre ouvrage, Monsieur.

Le MAJOR.

Eh ! mon dieu, ma sœur, que vous importe s'il dîne chez lui ou dehors ?

Mistris BELTON.

Cela m'importe beaucoup, Monsieur, & je ne prétends pas. . .

Le MAJOR.

Croyez-moi, ma sœur, laissez-le aller, vous le trouverez de meilleure compagnie à son retour. Etre toujours ensemble, rien de plus fatigant, de plus ennuyeux ? on prend de l'humeur, on se boude, on se querelle. . . Si vous consentiez à vous séparer de tems en tems, vous vous reverriez avec bien plus de plaisir.

Mistrifs BELTON.

Mêlez-vous de vos affaires , Monsieur ; je n'ai pas besoin de vos conseils. Permettez-moi de vous le dire , il vous convient très-peu de vouloir me priver . . .

M. BELTON.

Ne vous fâchez pas contre le Major , ma chère ; ce n'est pas sa faute si je desire de prendre l'air. Je reviendrai de bonne heure , je vous le promets.

Mistrifs BELTON.

Vous *reviendrez de bonne heure* ? Eh ! pourquoi sortir ? où est la nécessité de sortir ? Mais , je devine . . . Ordinairement quand vous avez dessein de me tromper , vous choisissez mieux vos prétextes . . . Oser me dire que vous allez à Saint-Alban ! c'est agir ouvertement , ne garder aucunes mesures.

M. BELTON.

Vous êtes étonnante ! Je vous jure que je vais . . .

Mistrifs BELTON.

Chercher la dame de la lettre.

M. BELTON.

Eh bien ! je ne sortirai pas ; ferez-vous convaincue , satisfaites ? Je ne vous quitterai pas , ma chère.

Le MAJOR, *bas à Belton.*

Vous ne sortirez pas ? quelle honte ! Allons, montrez-vous un homme ; ne cédez pas à son caprice.

M. BELTON, *bas au Major.*

Elle a été si tourmentée ce matin par sa jalousie... En vérité, je dois avoir cette petite complaisance pour elle.

Le MAJOR, *toujours bas.*

Fi, mon frère, fi ; sortez tout-à-l'heure, où vous êtes assujetti pour jamais.

M. BELTON, *au Major.*

Vous voyez bien que cela n'est pas possible. (*à sa femme*) Je dînerai avec vous, mon amour.

Mistress BELTON.

J'allois vous en prier, mon cher ; aller à Saint-Alban, quelle folie !

M. BELTON.

Une autre fois, Major, comptez sur moi.

Le MAJOR, *bas à son frère.*

Un cœur d'acier, de diamant, un cœur invulnérable.

Mistress BELTON, *s'en allant.*

Venez-vous ; monsieur Belton ?

M. BELTON.

Me voilà, je vous suis, ma chère. Adieu, Major.

## S C E N E V I I I.

Le MAJOR, CHARLES.

Le MAJOR, *riant.*

LA belle résolution ! voilà ce qui s'appelle un mari philosophe : grand exemple pour vous, Charles ! Mais que diable faites-vous là, vous dormez, je crois ? Riez donc un peu de la soumission de votre oncle.

C H A R L E S.

Ah ! Monsieur, je n'ai pas à présent la moindre disposition à rire.

Le MAJOR.

Moi, mon ami, je ris de tout mon cœur ; Belton & vous, égayez beaucoup mes réflexions. Si tu veux dîner avec moi, viens à quatre heures à Saint-Alban, j'y serai ; nous boirons à la santé d'Henriette, & nous penserons à tes affaires.

C H A R L E S.

Je ne vous promets pas de m'y rendre, mon oncle ; je vais courir au hasard, aller par toute la ville chercher mon Henriette... Mon cœur me dit... Oui, je suivrai les mou-

venens , j'irai d'abord chez lady Freelove ; si je n'y trouve pas miss Clifford , le ciel fait où je dirigerai ma course.

Le MAJOR.

Ecoutez , Charles , si vous la trouvez , vous en serez peut-être embarrassé , amenez-la chez moi ; j'ai un appartement écarté , joli.

CHARLES.

Eh ! je vous en prie , Monsieur , ne badinez pas.

Le MAJOR.

Eh bien , très-sérieusement , mon ami , ma maison est à votre service.

CHARLES.

Je vous rends grace , je pars.

Le MAJOR.

Oui , conduis-la chez moi. Demain au point du jour , vous , votre maîtresse , sa femme-de-chambre & l'aumônier du régiment , vous prendrez la poste & la route d'Ecosse. A votre retour , vous demanderez compte à monsieur Clifford de la fortune de sa fille devenue votre femme. Rien n'est plus facile , plus commode , plus honnête ; voilà comme on fait l'amour à présent , & comment on s'allie aux meilleures familles du royaume.

*Fin du premier Acte.*

ACTE

---

 ACTE SECOND.

*Le Théâtre représente une chambre,  
dans une hôtellerie.*

---

## SCENE PREMIERE.

Sir HENRY, TOM.

Sir HENRY.

TROIS cens guinées pour la jument, & six guinées à celui qui la fait avoir, n'est-il pas vrai, Tom ?

T O M.

Oui, Monseigneur. (\*)

Sir HENRY.

Etes-vous sûr qu'il n'y ait aucun mélange, aucune tache dans son sang ?

T O M.

C'est bien la meilleure bête, Monseigneur !

---

(\*) L'anglois dit *Votre honneur*, c'est plus que *Monseigneur*, c'est moins que *Monseigneur*.

elle ne touche pas la terre, elle vole... Comme je dis à Monseigneur, voici sa généalogie.

Sir HENRY.

Est-elle bien attestée ?

T O M.

Attestée, signée par mylord Spur, par mylord Startals, & par le maquignon le plus riche du royaume.

Sir HENRY, *lit.*

Voyons. « Jenny, surnommée la Légère, fut  
 » engendrée de la superbe Grand-galop, par  
 » le cheval bai-brun de sir Aaron Driver,  
 » appelé Noire-crinère ; lequel Noire-crinère  
 » eut pour mère Blanche-étoile, engendrée de  
 » la jument barbe de mylord Edge, par son  
 » frère Tom Jones ; sa grand'mère fut la du-  
 » chesse Irlandoise, sœur de la fameuse Pro-  
 » serpine ; son grand-père, le célèbre Trajan,  
 » du chevalier Sportly ; sa bisayeule, Peggy  
 » Newmarket ; sa trisayeule, Block-Moll ; son  
 » ayeul, le renommé Régulus de sir Ralph  
 » Whips ; & son trisayeul, le vigoureux prince  
 » Anamaboo.

» Signé SPUR, STARTALS, &c.

T O M.

Et plus bas la marque du maquignon. Vous

le voyez , Monseigneur , ses ancêtres étoient des chevaux sans prix. Un poulain de cette jument & de votre cupidon , vaincra le monde entier.

Sir H E N R Y .

Eh bien , nous y penferons. Mais , morbleu ; Tom , j'ai peur d'avoir fourbu mon pauvre petit hongre , avec cette maudite chasse , aussi inutile que fatigante.

T O M .

Il est diablement essouffé , Monseigneur ; au bout de tout cela , je crains bien que madame Henriette ne nous ait donné le change ; sûrement elle aura pris un chemin de traverse , au lieu de venir tout droit à Londres.

Sir H E N R Y .

Non , non , nous sommes sur la trace , nous avons chassé le nez au vent : mais écoutez , Tom , visitez toutes les écuries de la ville , tâchez de me trouver un petit cheval de route , pour moi , & un cheval de fuite , fort , puissant , capable de porter un valet & mon portemanteau.

T O M .

Les chevaux de sir Roger sont à vendre ; j'irai les voir. Il faut à Monseigneur un cheval un peu plus fort que Snip ?

Sir H E N R Y.

Y pensez-vous ? Snip porteroit deux fois mon poids . . . Pauvre Snip ! s'il peut se tirer d'affaire , je ne le donnerois pas pour cent guinées. Allez à l'écurie , faites-lui prendre du vin , examinez ses pieds , ses jambes , ses yeux . . . Mais , où est donc monsieur Clifford ?

T O M.

Je l'ai laissé déjeûnant avec un bon pâté , & s'informant de madame Henriette aux gens de la maison. Je vais lui dire que vous le demandez.

Sir H E N R Y.

Allez. Mais écoutez , Tom , je vous recommande mon cher Snip , ayez-en bien soin.

T O M.

Pardi , Monseigneur , je lui ferai comme à vous-même.

Sir H E N R Y.

Allez vite. Je descendrai tout-à-l'heure à l'écurie.

## S C E N E I I.

Sir H E N R Y , *seul.*

V O Y O N S encore cette généalogie... (*il lit*)  
*Engendrée de la superbe Grand-galop , par Noire-*  
*crinière ; lequel eut pour mère Blanche-étoile...*  
Morbleu ! faut-il que ce maudit accident soit  
arrivé dans la semaine de Newmarket : je per-  
drai sûrement ma gageure avec mylord Choak-  
jade. Je l'aurois gagnée en courant moi-même ;  
n'avoir pas seulement l'espoir de me dédomma-  
ger , en pariant contre moi . . . Je suis un mal-  
heureux chien ! j'ai fourbu mon cheval , je per-  
drai cent guinées , & je ne retrouverai point  
ma maîtresse . . . Cette mis Henriette est bien  
le plus rétif , le plus ombrageux petit animal...  
Mais si je puis une fois lui saisir la bride , sur  
ma parole , je la lui tiendrai haute ; elle aura  
beau se câbrer , détacher des ruades , je serai  
ferme sur les étriers . . . Sa fortune , jointe à  
la mienne , va me mettre en état d'avoir le  
plus beau harras & le plus noble chenil de  
toute la province . . . Mais voici sa vieille rosse  
de père , plus essouffé , plus pouffif . . .

## SCENE III.

M. CLIFFORD, fir HENRY.

M. CLIFFORD.

**E**H bien, fir Henry, avez-vous appris de ses nouvelles?

Sir HENRY.

Oui, Tom s'engage à vous la faire avoir pour trois cens guinées.

M. CLIFFORD.

Pour trois cens guinées ! que voulez-vous dire ? Où est-elle ? quel chemin a-t-elle pris ?

Sir HENRY.

Elle a d'abord été à Epsom ; d'Epsom, à Lincoln ; de Lincoln, à Nottingham, & de Nottingham, à Yorck, où elle est actuellement.

M. CLIFFORD.

Impossible ! A-t-elle eu le tems de faire la moitié de cette route ? de qui diable me parlez-vous ?

Sir HENRY.

Parbleu, de la jument que vous vouliez acheter l'autre jour.

M. CLIFFORD.

L'enfer vous confonde, vous & la jument !  
j'ai bien autre chose en tête.

Sir HENRY.

Vous en raffoliez, vous la souhaitiez passion-  
nément, & ma foi, vous aviez raison ; c'est la  
plus belle bête ! sa figure est sans défaut, son  
sang pur, sans la moindre tache....

M. CLIFFORD.

Malédiction sur son sang, sur le vôtre !....  
Henriette, ma provoquante Henriette !... Où  
est-elle ? où peut-elle être ?... Quoi ! vous n'en  
avez rien appris, rien du tout ?

Sir HENRY.

Ma foi, non. La rusée petite bête nous a fine-  
ment dévoyés. Je viens d'ordonner à Tom de  
s'en informer là-bas aux valets d'écurie.

M. CLIFFORD.

S'informer de ma fille à des valets d'écurie !  
Etes-vous enragé, possédé ? ne pouvez-vous la  
chercher vous-même ? parcourir la ville, les  
fauxbourgs, les campagnes ? Ce jeune auda-  
cieux, cet impertinent Belton fait bien où elle  
est, je vous en réponds.... Est-il un sort plus  
maudit que le mien ! avoir une fille, l'aimer  
à la folie... Je me suis tourmenté, j'ai travaillé,

songé, rêvé, pour assurer le bonheur de la mienne ; je m'en suis occupé toute ma vie, & l'ingrate coquine aime mieux aller au diable, à sa fantaisie, que d'être heureuse en suivant ma volonté !... Mais elle t'aura, je l'ai mis dans ma tête, elle t'aura en dépit d'elle ; je ferai sa félicité, oui, je la ferai, quand je devrais briser son cœur... Méchante petite bohémienne ! me quitter, s'enfuir, abandonner, affliger son pauvre père ! un père dont elle est adorée !... Je ne veux jamais la revoir, je ne veux jamais en entendre parler... Sir Henry, comment ferons-nous pour avoir de ses nouvelles, pour la retrouver... Morbleu, répondez donc, ne pouvez-vous me parler, me consoler, me dire... Enfer & furies ! quelle stupide indifférence ! Ne vous souciez-vous plus de ma fille ?

Sir HENRY.

Le diable vous emporte, monsieur Clifford ; vous me feriez enrager avec vos discours. N'avez-vous pas bonne grace de m'accuser d'indifférence ? Cette damnée chasse que nous venons de suivre, me coûtera cent guinées ; pour sauver la vie à ma famille entière, je ne me ferois pas éloigné de Newmarket cette semaine, & vous venez me reprocher... Tenez, je parie six contre un, que votre Henriette...

M. CLIFFORD.

Et moi, je parie que non. N'osez pas attaquer mon Henriette, elle vaut cent fois mieux que vous ; vous ne la méritez pas, vous n'approchez pas d'elle... La plus aimable, la plus douce, la plus belle, la plus charmante fille !... La petite masque me fera mourir, elle brisera mon cœur ; coquine, me quitter ! O ! dieu, dieu !... Je t'en prie, sir Henry, mon cher, mon honnête ami ; cherche, courre, ne te lasse point, découvre où elle s'est envolée.

Sir HENRY, *à part.*

Oui, je tuerai tous mes chevaux, attendez-vous-y ? (*haut*) Si vous mettiez un avertissement dans les papiers publics ; il faudra désigner sa couleur, ses marques, son âge, sa hauteur ; j'ai retrouvé la plus jolie jument du monde, par ce moyen.

M. CLIFFORD.

Damnation ! désigner ma fille, la mettre dans les papiers, promettre une récompense à qui la ramenera, la traiter comme un chien égaré, ou dérobé !... Il a retrouvé sa jument, dit-il ? Cet homme a le diable dans la tête, il ne pense qu'à des courses, à des chevaux, à des levriers... Mort & enfer ! je voudrais que vous fussiez au fond de la nouvelle-Angleterre.

Sir HENRY.

Et moi, je voudrois que votre fille fût en fourrière ; on sauroit où la prendre au moins, & cela nous épargneroit bien de l'inquiétude & bien de la peine.

M. CLIFFORD.

Où porter mes pas ? de quel côté tourner ? à qui m'adresser ? Aller chez ce jeune infâme ? peine inutile ; son intérêt l'engage à me la cacher ; me la découvrira-t-il ? . . . Si elle ne me donne pas de ses nouvelles aujourd'hui, je l'abandonne pour jamais . . . Un accident fâcheux peut lui être arrivé ; elle est sans secours, sans protection . . . O ! méchante, méchante Henriette ! Mais je m'afflige comme un sot, comme un imbécille ; pendant que l'impudente est avec son cher étourdi . . . Elle me fera perdre l'esprit ; je voudrois être mort, je voudrois qu'elle fût morte . . . Je veux brûler la cervelle à ce scélérat Belton, à ma fille, à moi-même.

---

**S C E N E I V.****Sir HENRY, M. CLIFFORD, TOM.****Sir HENRY.**

**E**H vite , Tom , des nouvelles du pauvre Snip ; comment se porte-t-il ?

**T O M.**

Un peu mieux , Monseigneur ; depuis qu'il a pris du vin , il respire assez facilement ; mais , Lady , votre chienne d'arrêt , a les pattes terriblement écorchées.

**Sir C L I F F O R D.**

Mille diables enlèvent Snip & Lady ; coquin , as-tu des nouvelles d'Henriette ?

**T O M.**

A propos , je viens tout exprès conter à mon maître , & à vous , Monsieur , que John , le garçon d'écurie , dit comme ça , qu'une dame , juste & à point tout comme madame Henriette , étoit arrivée ici , l'autre jour , dans une chaise ; & puis qu'une autre belle dame est venue la chercher dans un carosse tout doré.

M. CLIFFORD.

Et cette belle dame , étoit-elle seule dans sa chaise ?

T O M.

John dit comme ça , qu'il y avoit une femme-de-chambre avec elle.

M. CLIFFORD.

Et dans quel quartier les a-t-on menées ?

T O M.

Sur votre respect , Monsieur , John dit , comme ça , que le cocher eut ordre d'aller à la place de Grovesnor.

Sir HENRY , *sautant.*

La bête est à nous , courons beau-père , faisons-la débûcher.

M. CLIFFORD.

Je l'avois dit , elle est avec son jeune impudent. Ce Belton aura , sans doute , engagé sa tante à la venir prendre ici ; elle est chez mistrifs Belton , ou chez lady Free love ; l'une & l'autre demeurent à la place de Grovesnor. Sir Henry , courez , allez parler à lady Free love ; je vais rendre visite à l'autre begueule . . . Nous la retrouverons , nous la retrouverons. Oh ! je lui apprendrai à voyager sans ma permission . . .

Elle t'époufera ce soir ; oui , ce soir , ou . . .  
Viens , mon ami ; viens , hâtons-nous.

Sir H E N R Y.

Taïaut , taïaut , taïaut ; appuyons , sonnons  
fort ; taïaut , taïaut ! ( ils sortent. )

## S C E N E V.

*Le Théâtre change , & représente l'appartement  
de mistress Belton.*

Mistress B E L T O N , seule , se promenant d'un  
air agité.

P L U S j'y pense , plus je suis convaincue que  
cette lettre étoit pour lui. Je vois clair. Ils se  
font tous ligués contre moi. Mon mari m'est infi-  
dèle , son frère l'encourage à m'offenser ; Charles  
avoue la lettre , il se prête à leurs complots . . .  
Me croient-ils insensée , stupide ? Oh ! je leur  
apprendrai . . . Monsieur Belton va venir me  
trouver , son caractère est franc , son cœur s'ou-  
vre aisément ; s'il croit mes soupçons dissipés ,  
ma colère évanouie , il se trahira lui-même par  
ses discours. Il faut paroître gaie , tranquille ;  
ne montrer ni crainte , ni défiance , & tirer  
adroitement son secret . . . Il vient . . . Sa vue

excite en moi . . . Ah ! qu'il est difficile de dissimuler, de réprimer les mouvemens d'une juste indignation ! que ne puis-je donner un libre cours . . . Mais contraignons-nous , cachons la vive émotion de mon cœur.

---

## S C E N E VI.

M. BELTON, Mistris BELTON.

Mistris BELTON, *d'un ton doux.*

AH ! vous voilà , mon cher ? il n'est point d'instant dans le jour où je ne sois sensible au plaisir de vous voir. Il me tarδοit d'être seule avec vous , pour vous parler de cette ridicule affaire de ce matin.

M. BELTON, *d'un air froid & sérieux.*

En vérité , ma chère , je dois vous dire . . .

Mistris BELTON, *affectant de rire.*

Ne prenez donc pas un air si grave. Allons , tout est éclairci , tout est fini ; Charles vous a justifié ; je suis défabusée , tranquille , contente.

M. BELTON, *avec joie.*

Est-il vrai , ma chère ? ah ! que vous me rendez heureux ! Conservez cette paisible disposition ,

rejettez à l'avenir d'injustes , de cruels soupçons , & rien ne troublera notre félicité.

Mistrifs B E L T O N.

Réellement je commence à le croire ; je ferai mes efforts pour les bannir , ces tristes soupçons. Je ne m'en defends pas , je suis quelquefois bien sotte. Ce matin , par exemple... Je ne puis m'empêcher d'en rire , m'alarmer si vivement ! donner à cette lettre une interprétation si fausse... Mais j'ai reconnu mon erreur... J'étois bien ridicule , n'est-ce pas ?

M. B E L T O N.

N'en parlons plus , ma tendre amie ; oublions cette folie. Votre gaieté , cette humeur charmante où je vous vois , suffit pour tout réparer.

Mistrifs B E L T O N.

Je suis souvent trop emportée , je ne puis calmer la violence... Je vous aime , monsieur Belton , je vous aime si passionnément... Il m'est bien difficile Mais... vous avez raison , n'en parlons plus ; n'en parlons jamais. Où est Charles ?

M. B E L T O N.

Hélas ! le pauvre Charles va , vient , court , s'agite , cherche par-tout cette jeune personne dont il est amoureux.

Mistris BELTON, *d'un air indifférent.*

Où pensez-vous qu'elle puisse être ?

M. BELTON.

Sûrement, chez quelques-uns de ses parens.

Mistris BELTON.

Elle a des parens à Londres ? Eh, savez-vous où ils logent, ses parens ?

M. BELTON.

Lady Freelove, sa cousine, loge dans notre voisinage.

Mistris BELTON, *le fixant d'un air attentif.*

Lady Freelove ? ah, ah, fort bien. Charles est-il allé chez elle ? En apprendra-t-il des nouvelles chez cette dame ?

M. BELTON.

Je n'en fais rien ; mais je l'espère, le desirer de tout mon cœur.

Mistris BELTON, *avec émotion.*

Vous l'espérez, vous le desirez de tout votre cœur, monsieur Belton !

M. BELTON.

Oui, je le desirer ; eh ! pourquoi ne le desirerois-je pas ?

Mistris

Mistrifs B E L T O N , *se remettant.*

Ce desir est très-naturel ; je le souhaite aussi ; je vous l'assure. Ma joie égaleroit la vôtre , si je voyois Charles se marier avantageusement. Vous n'en doutez pas , mon bon ami ?

M. B E L T O N .

Non , ma chère , assurément ; il ne peut mieux s'allier. Miss Clifford est une jeune personne , remplie d'agrémens , de mérite . . .

Mistrifs B E L T O N , *d'un air inquiet.*

Vous la connoissez donc beaucoup ?

M. B E L T O N .

Mon dieu , oui. L'été dernier , je la vis souvent à la campagne , chez son père & chez le major ; leurs terres se touchent.

Mistrifs B E L T O N , *d'une voix altérée.*

Très-souvent , vous l'avez vue très-souvent ?

M. B E L T O N .

Presque tous les jours ; Charles avoit soin d'arranger les parties , & les rendoit très-fréquentes.

Mistrifs B E L T O N , *toute troublée.*

En vérité ! . . . Mais . . . Je voulois dire . . .  
Mais je . . . Je disois . . . Oui , je disois . . .

M. BELTON.

Vous disiez , ma chère ?

Mistrifs BELTON , *s'efforçant de se remettre.*

Je disois... Je voulois demander... Est-elle belle ?

M. BELTON.

Prodigieusement belle.

Mistrifs BELTON , *avec dépit.*

Prodigieusement belle ? Et passe-t-elle pour avoir de l'esprit ?

M. BELTON.

C'est la plus spirituelle , la plus modeste , la plus charmante fille que j'aie vue ou entendue. Si vous la connoissiez , vous l'aimeriez à la folie.

Mistrifs BELTON.

A la folie ! croyez-vous ?

M. BELTON.

Je n'en doute pas. En vérité , ma chère , on est heureux près d'elle. Le pauvre Charles en fut d'abord épris , &amp; chaque jour augmenta sa passion pour elle. Je n'en suis point surpris , elle possède des qualités si distinguées , des vertus si douces , si sociables ; elle a tant de graces , de talens ; elle est si complaisante , si enjouée ,

si bonne , si généreuse ! tout le monde l'admire ; la chérit , l'adore.

Mistris BELTON , *avec beaucoup d'altération & de dépit.*

Eh ! bon dieu , vous voilà dans de grands ravissemens !

M. BELTON.

Des ravissemens ? point du tout. Je vous peins seulement les agrémens de sa figure , les charmes de son caractère : j'ai cru vous donner de la joie , en vous apprenant combien le choix de Charles doit naturellement le rendre heureux , parfaitement heureux.

Mistris BELTON , *se contraignant.*

Oh ! Charles. . . Oui , comme vous dites , Charles sera parfaitement heureux.

M. BELTON.

N'êtes-vous pas flattée de le penser ?

Mistris BELTON , *s'efforçant de prendre un ton doux.*

Oh ! très-flattée. . . Ce pauvre Charles ! combien je m'intéresse à ce qui le touche ! Cette suite doit lui causer beaucoup d'inquiétude. . . Je pense , monsieur Belton. . . Oui , vraiment , il seroit très-bien à vous de l'aider dans cette affaire.

M. BELTON.

Le croyez vous , mon ange ? cette bonté pour Charles m'enchanté. Oui , vous avez raison , nous devons l'aider , lui prêter nos secours . . . Voyons . . . Comment nous y prendre ? par quel moyen . . . Il me vient une heureuse idée ; il nous sera facile de servir mon neveu.

Mistrifs BELTON.

Comment ? Je suis disposée à tout faire pour vous obliger , mon cher.

M. BELTON.

Rien n'est plus tendre. Oh ! ma très-chère amie , si vous conserviez ce calme , cette humeur douce ; si vous n'altériez jamais ce naturel aimable , nous serions les plus heureux époux !..

Mistrifs BELTON.

Mais parlez-donc , quelle est cette idée ?

M. BELTON.

Elle est très-simple , & vous l'approuverez , j'en suis sûr. Si Charles a le bonheur de retrouver sa maîtresse . . .

Mistrifs BELTON , *ironiquement.*

Oh ! il la retrouvera.

M. BELTON.

Alors , ma chère , avec votre permission , il pourra . . .

Mistrifs BELTON.

Il pourra, quoi ?

M. BELTON.

La conduire ici ?

Mistrifs BELTON, *d'un ton très-animé.*

Comment ! ici ?

M. BELTON.

Oui, la mettre sous votre protection ; en arrivant, son père la trouvera dans un asyle décent ; il verra la droiture & l'honnêteté des intentions de Charles ; mon neveu sera tranquille, & . . .

Mistrifs BELTON, *saisie d'étonnement.*

Je suis pétrifiée. Cette sécurité, cette hardiesse, surpassent mon attente ; j'en crois à peine mes sens. Quoi ! me proposer . . . Vit-on jamais une telle assurance ? . . . La prendre sous ma protection, moi ! Vous oseriez, dans ma maison, sous mes yeux . . .

M. BELTON, *interdit.*

Mais je croyois . . . J'imaginois . . .

Mistrifs BELTON.

Espérer . . . Vouloir me faire jouer cet indigne personnage ! chez moi, dans ma propre

maison ; amener . . . N'est-il point d'autres endroits . . . Est-ce à votre femme à servir vos infâmes desseins ?

M. BELTON.

Eh ! bon dieu , que voulez-vous dire ? quelle étrange idée ! je demeure surpris . . .

Mistress BELTON , *très-en colère.*

Oui , surpris , confus & même confondu. Votre impudente confiance vous trahit , vous découvre . . . Me supposez-vous imbécille ? privée de la faculté de voir , d'entendre , de penser , de sentir. La lettre de ce matin , Monsieur . . .

M. BELTON.

La lettre , Madame . . .

Mistress BELTON , *furieuse.*

S'adressoit à vous , à vous-même , Monsieur. Tout est expliqué , tout est éclairci ; je n'ai plus le moindre doute , & je vous rends grace des lumières que vous venez de me donner. J'en aurai faire usage , monsieur Belton ; tout l'univers saura comment je suis traitée , quelle est la récompense de ma tendresse , de ma fidélité , de ma vertu ; perfide , j'exposerai votre bassesse à tous les yeux , & je n'épargnerai rien pour me venger du plus faux , du plus traître , du plus vil de tous les hommes. (*elle sort.*)

## S C E N E V I I.

M. BELTON, *seul.*

UNE furie la possède ! Comment une jalousie si mal fondée peut-elle renaître ? Que veut-elle dire ? qui vient d'exciter sa colère ? Des lumières ! Je lui ai donné des lumières , moi ! Je n'y comprends rien.

*Nelly traverse le théâtre.*

Où allez-vous , Nelly ?

NELLY, *parlant sans s'arrêter.*

Je vais avertir le portier. Madame ne veut voir personne aujourd'hui.

M. BELTON, *seul.*

Malheureuse femme ! elle va s'occuper de ses soupçons, les nourrir, s'efforcer de réaliser ses tristes chimères . . . Où courez-vous, John ?

*JOHN, traversant la scène sans s'arrêter.*

Faire mettre les chevaux ; Madame veut sortir tout-à-l'heure , Monsieur.

M. BELTON, *seul.*

Quel est son dessein ? je la plains. Ses peines

font l'ouvrage de sa fantaisie ; mais elle les sent , elle souffre. Mon malheur est trop vrai , le sien redouble. Tourmenté par son humeur , affligé de ses chagrins... Mon cœur est déchiré. Cette compagne chérie , dont la société devoit me rendre si heureux , trouble mon repos , empoisonne tous les instans de ma vie , me fait haïr mon existence. . . . Ah ! cet état n'est plus supportable. A tout prix ; il faut trouver le moyen d'en sortir. ( *il sort.* )

### S C E N E V I I I .

*Le Théâtre change , & représente l'appartement de Lady Freelove.*

Lady FREELOVE , WILLIAM.

Lady FREELOVE , *tenant un billet , & lisant tout haut.*

*SI* vous le permettez , je prendrai la liberté de paroître chez vous , dans l'effroyable négligé d'un écuyer très-fatigué , sortant du manège. Attendent-on la réponse ?

WILLIAM.

Oui , Mylady ; un des gens de mylord James est en bas.

Lady F R E E L O V E.

Qu'on fasse mes complimens à Mylord, je serai fort aise de le voir. Où est mis Clifford ?

W I L L I A M.

Dans son appartement.

Lady F R E E L O V E.

Que fait-elle ?

W I L L I A M.

Elle écrit, je crois.

Lady F R E E L O V E, *à part.*

La ridicule créature ! elle écrit sûrement à cet étourdi, à ce Belton. (*haut*) Allez, William, allez lui dire que je voudrois lui parler.

(*William sort.*)

Lady F R E E L O V E, *seule.*

Il est très-difficile de conduire une petite provinciale, simple, sans expérience, sans connoissance du monde & de ses usages. Comme toutes les jeunes personnes de son âge, Henriette s'est follement entêtée, a pris une passion romanesque ; c'est son premier amour. . . *Premier amour !* charmante expression, dont le sens est, tout uniment, que le premier homme dont l'hommage nous apprend le pouvoir de nos attraits, nous donne, à nos propres yeux,

un air de conséquence, flatte notre orgueil & développe dans notre cœur les mouvemens de la vanité. La pauvre Henriette n'en fait pas tant, elle suppose son amour éternel, sa confiance à toute épreuve; à l'entendre, elle sacrifieroit tout, pour se conserver à son amant; elle reviendra de cette erreur, je l'espère; décidément, Belton ne l'épousera point. Une alliance avec mylord James, peut ajouter à l'éclat, à la dignité de notre maison; ce projet est raisonnable, il me plaît; si Mylord me seconde, je lui donnerai des moyens... Mais voici Henriette.

### S C E N E IX.

Lady FREELOVE, miss HENRIETTE  
CLIFFORD.

Lady FREELOVE.

**E**H bien, toujours triste, boudeuse, maussade? Eh! je vous prie, ma jolie petite fugitive, efforcez-vous d'être moins sombre; cette continuelle mélancolie me donne des vapeurs.

Miss HENRIETTE.

Daignez me pardonner, Madame; m'est-il

possible d'être gaie, dans la situation où je suis ? Je connois la tendresse de mon père, la violence de son humeur ; ma démarche indiscrette, peut lui faire perdre la raison. Pourquoi l'ai-je quitté ? Ah ! je m'en repens ; oui, je voudrois être près de lui, dussé-je subir le sort dont son obstination me menaçoit.

Lady F R E E L O V E, *d'un ton ironique.*

Oh ! vous avez été une méchante, une hardie petite fille, il faut l'avouer. Mais ne vous inquiétez plus de votre papa ; ma lettre a dû lui apprendre que sa brebis égarée est près de moi, à l'abri de tout danger, disposée à lui obéir, s'il veut la débarrasser de cet odieux fir Henry. Tranquillisez-vous donc, ma jolie parente ; à propos de quoi vous affliger ainsi ? Ah ! bon dieu, que cette éducation de province est pitoyable ! Comment vous élève-t-on ? Quelle timidité, quelle enfance ! Dans le cas où vous étiez, l'habitante de Londres, la plus simple, la plus innocente, auroit sauté par la fenêtre, se seroit jettée dans les bras d'un amant, &, sans songer à son père, auroit quitté le royaume en vingt-quatre heures.

H E N R I E T T E.

Hélas ! je crains d'en avoir déjà trop fait. Je

236 LA FEMME JALOUSE,  
frémis, en songeant aux suites que peut avoir  
mon imprudence.

Lady F R E E L O V E.

Ce propos est d'une pruderie. . . Rien de  
plus gauche que cette façon de penser.

H E N R I E T T E.

Mais, Madame, ma tendresse pour mon  
père, mon respect, ma reconnoissance, le  
devoir....

Lady F R E E L O V E.

Ah ! seigneur, vous m'allez donner le spleen !  
où prenez-vous ces vieux mots hors d'usage ?  
Vous êtes une fille rare, Henriette : si réser-  
vée, si craintive, si respectueuse, si raisonna-  
ble, & pourtant amoureuse. . . Pourquoi rou-  
gir ? L'amour est un sentiment naturel ; je ne  
vous blâme point d'aimer, mais je m'étonne de  
votre goût, de votre choix : si, ma chère, un  
simple gentilhomme, sans dignités, sans titres ;  
quand vous êtes maîtresse d'épouser un homme  
de la première distinction.

H E N R I E T T E.

Je vous dirai librement ma pensée, Ma-  
dame ; je crois qu'un homme *de la première*  
*distinction* me rendroit fort malheureuse. L'éga-  
lité dans les époux convient mieux. . .

Lady F R E E L O V E.

Voilà bien l'idée la plus plate, le préjugé le plus gothique, *l'égalité!* avant le déluge on pouvoit penser ainsi ; mais à présent...

H E N R I E T T E.

Je ne desire point d'être mariée, Madame.

Lady F R E E L O V E.

Tout de bon, ma petite ! Eh bien, vos yeux tiennent un autre langage... Sérieusement, vous avez de très-beaux yeux, Henriette. Demandez à ce pauvre lord James, comment il les trouve ?

H E N R I E T T E.

Lord James, Madame !

Lady F R E E L O V E.

Oui, lord James, ma chère, vous vous êtes bien apperçue de l'impression qu'ils faisoient sur son cœur. Mais vous êtes méchante ; ne pas daigner l'honorer d'un regard obligeant, d'un souris gracieux ! rien n'est plus mal à vous : il faut encourager cet amant, vous le devez, Henriette, vous le devez, entendez-vous ?

H E N R I E T T E.

En vérité, Madame, je n'en ferai rien, De

tous les hommes du monde , mylord James est celui qui me déplaît le plus.

Lady FREELOVE.

Eh ! d'où vient donc , Miss ? Mylord est jeune , poli , bien fait , spirituel ; toutes les femmes lui accordent leur suffrage , elles le trouvent charmant.

HENRIETTE.

Le nommez - vous *poli* , Madame ? En ce cas , ce qu'on appelle politesse dans le grand monde , subsiste donc sans décence , sans honnêteté ? Par sa figure , mylord James plairoit , peut-être , si ce foible avantage n'excitoit en lui la plus insupportable vanité. A l'égard de l'esprit , il en a précisément assez , pour composer un fat accompli ; qualité très-commune à tous ceux que le caprice & la mode ont rendu célèbres.

Lady FREELOVE.

Comment ? de la morale , & même de la sature . . . Mais cela est délicieux ? ce ton ne vous va point , ma petite ; ennuyeux à tout âge , il est ridicule au vôtre. Je vous vois très-prévenue ; cependant vous devez reconnoître le mérite de mylord James , avouer la supériorité de son air , de ses discours . . .

H E N R I E T T E.

Oui, si la plus insolente familiarité rend un homme supérieur. A juger de ses intentions par sa conduite, on diroit, en le voyant près de moi, que s'il me demande une faveur, ce n'est pas celle d'obtenir ma main.

Lady F R E E L O V E.

Remarque provinciale, pure enfance. Une jolie femme doit s'attendre à ces innocentes libertés, & peut les pardonner comme l'effet naturel des desirs que sa beauté fait naître.

H E N R I E T T E.

Si une jolie femme peut les pardonner, Madame, une femme honnête ne doit jamais les permettre.

Lady F R E E L O V E.

De grands principes vraiment, de merveilleuses maximes ; un peu surannées à la capitale. Oh ! vous changerez, ma chère, on vous instruira, vous penserez . . .

W I L L I A M *entre, & dit.*

Mylord James.

*( il sort.*

Lady F R E E L O V E.

J'ai grande envie de lui répéter notre entretien ; le voulez-vous, Henriette ?

## S C E N E X.

Lady FREELOVE, mylord JAMES,  
 miss CLIFFORD.

Lady FREELOVE.

BON-JOUR, Mylord.

Lord JAMES, *en habit à monter à cheval.*

Je me jette à vos pieds, Mylady ; pardon , mille fois pardon. Oser paroître à vos yeux dans cet équipage . . . Mais je fors du manège . . . Miss Clifford, je suis le plus humble de vos esclaves. Vous me voyez enchanté, comblé de vous trouver ensemble, Mesdames ; d'honneur, en honneur, miss Henriette, vous êtes charmante ! Je commence à concevoir de grandes espérances . . . Nous la formerons, Mylady, nous la formerons . . . Sincèrement, je ne puis trop louer vos soins pour votre belle pupille . . . Douée de toutes les graces, de tous les avantages de la nature, elle avoit besoin de votre art pour les déployer, pour les mettre dans leur jour. Sous une maîtresse si savante, ses progrès seront rapides ; elle va devenir

devenir l'ornement de nos cercles, l'ame, les délices de la bonne compagnie.

H E N R I E T T E.



Un si magnifique éloge vous paroît mériter ma reconnoissance, Mylord ; mais voudriez-vous bien m'éclaircir un point qui m'arrête ? *La bonne compagnie s'éloigne-t-elle fort de la nature, qu'on soit obligé de travailler pour se rendre digne d'en faire partie ?*

L O R D J A M E S.

Précisément, Madame. La bonne compagnie, les gens du bon ton, ces êtres charmans, dont Mylady & moi vous offrons l'image, n'ont rien de commun avec le vulgaire. Parmi nous, rien n'est plus ignoble que mille choses dont on fait cas aux champs & même à la ville. Par exemple, avoir une santé robuste, si ! se servir de ses jambes, marcher sans se fatiguer, ah ! l'horreur ! regarder avec ses yeux, voir sans lorgnette, parler comme tout le monde, rien n'est plus misérable. Ces odieuses perfections de la nature sont utiles au peuple, aux bourgeois ; elles sont des marques distinctives pour ces petites espèces, nous les leur abandonnons. Il faut pourtant l'avouer, cette grossière nature travaille quelquefois miraculeusement bien. En vous formant, elle a

fait un ouvrage très-délicat , très-aimable , très-susceptible d'être aisément fini. Prenez nos airs , notre ton , vous ferez divine ; mais moi , Madame , moi , tel que vous me voyez , je ne dois parbleu rien à la nature ; mais je vous dis , rien du tout.

H E N R I E T T E .

En effet ,  , il me semble que vous lui avez peu  gation.

Lord J A M E S .

Ah ! vous convenez donc que mes agréments m'appartiennent , sont mon propre ouvrage ? Voilà bien le compliment le plus spirituel , la louange la plus fine . . . Je le répète , Mylady , nous formerons cette charmante enfant ; sur mon honneur , nous en ferons un ange.

Lady F R E E L O V E .

Affurément , Mylord , vous ferez de cette fille aimable , une femme accomplie.

Lord J A M E S .

Mais , oui , pourvu qu'elle se prête à mes vues , à mes soins.

H E N R I E T T E .

Jamais , Mylord , jamais. Je manque de dispositions. Mon goût diffère du vôtre. Rien ne peut me persuader de m'écarter de la nature.

## Lady FREELOVE.

En ce moment, Henriette, vous en êtes à mille lieues. Dites-moi, je vous prie, quelle femme dédaignerait d'avoir un rang, de briller à la cour? . . . Le croiriez-vous, Mylord? Depuis huit jours elle est à Londres, eh bien, je n'ai pu l'engager encore à m'accompagner à une assemblée, au concert, à l'opéra. . .

Lord JAMES.

Mais, si, si donc, Madame; comment prendrez-vous nos mœurs, nos usages, si vous vous enterrez, si vous refusez obstinément de vous mêler parmi des êtres raisonnables, faits pour vous guider, vous instruire. . . Parbleu, soyez docile, vivez dans nos cercles, ils vous dégoûteront bien vite des fots & lourds habitans de nos tristes provinces. . . A propos, de ces monstres, j'ai appris ce matin des nouvelles de votre famille, miss Clifford.

HENRIETTE, *avec émotion.*

De ma famille, Mylord? de mon père, peut-être?

Lord JAMES.

Oui, Madame, il est actuellement à Londres, on vous cherche; sir Henry, votre agréable berger; vous fait demander à tous les maquignons, à tous les marchands de chiens; en honneur;

vosre signalement court chez les plus fameux écuyers. Un de mes postillons l'a reçu au manège, où un certain Tom, autrefois à mon service, à présent à celui de sir Henry, est venu, par son ordre, dans l'espoir de vous y trouver, sans doute. Rien n'est plus vrai. Moi-même, j'ai parlé à Tom.

Lady F R E E L O V E.

Vosre père est-il fou, de vouloir vous unir à ce grossier sir Henry?

H E N R I E T T E.

Avez-vous dit à cet homme où j'étois?

Lord J A M E S.

Non vraiment, Madame; je veux laisser monsieur Clifford & sir Henry se promener un peu par la ville, & donner l'essor à leur profonde capacité.

H E N R I E T T E.

Et savez-vous où mon père est logé?

Lord J A M E S.

A Holborn, Madame, dans la première auberge qui s'est trouvée sur son chemin.

H E N R I E T T E.

Ah! lady Freelove, écrivez-lui, je vous en conjure. Demandez à le voir, à lui parler, donnez-lui vosre heure, qu'il vienne; mais,

pour l'amour du ciel, qu'il n'amène pas avec lui cet odieux sir Henry ; je le déteste. Hélas ! je crains la première vivacité de mon père ; si vous n'avez la bonté d'appaîser sa colère, jamais je n'oserai paroître à ses yeux.

Lord JAMES, *à part.*

Elle déteste sir Henry ! mes affaires vont bien :

Lady FREELOVE.

Tranquillisez-vous, Henriette, je vais envoyer à l'instant . . .

WILLIAM, *entre & dit tout bas à Mylady,*

Sir Henry Basset veut parler à Mylady, pour l'entretenir d'une affaire importante.

Lady FREELOVE, *bas à William.*

Renvoyez-le, je n'y suis pas, allez vite. On ne l'a pas laissé entrer ?

WILLIAM.

Pardonnez-moi, Madame.

Lady FREELOVE, *toujours bas.*

Cela est affreux ! comment s'en débarrasser ? Faites-le passer dans mon cabinet, qu'il attende, j'irai quand je pourrai. (*William sort.*)

Lord JAMES.

Ce n'est pas une visite, j'espère ; fait comme me voilà, je me sauverois très-vîte.

Lady FREELOVE.

Oh ! c'est une visite la plus désagréable, la moins prévue . . . . Vous n'en partagerez pas l'ennui. C'est cette vieille prude lady Formal, & l'insupportable mistress Pratte. ( *à part* ) Je ne veux pas effrayer Henriette ; la crainte de voir ce fir Henry, la feroit évanouir.

Lord JAMES.

Eh ! bon dieu, vous voyez ces deux ridicules créatures ?

Lady FREELOVE.

En vérité, je ne fais qu'en faire. A propos de quoi ces deux mauffades bégueules s'avisent-elles de venir me déranger. Je vais les recevoir dans mon cabinet, m'en débarrasser s'il est possible. Henriette, tenez compagnie à Mylord, je vous rejoins à l'instant ; j'écrirai à votre père dès que ces femmes m'auront laissée . . . Mylord, excusez. ( *elle sort.* )

## S C E N E X I.

Lord JAMES, HENRIETTE.

Lord JAMES, *pendant qu'Henriette  
se promène en rêvant.*

AH! ne vous gênez-pas, entre amis doit-on se contraindre? (*à part*) Seul avec elle! l'heureux moment, si j'osois... Pourquoi non? Ce vieux fou de Clifford n'a-t-il pas eu l'impudence de me la refuser? Si je le contraignois à me la donner?... Les vieux principes de ses fots campagnards... Oui, la moindre faveur dérobée... Elle est si simple, si innocente; d'un rien elle composera la plus terrible histoire; le mariage pourra seul... Parbleu, tentons l'aventure... On m'accusera de hardiesse, de témérité... Tant mieux: un téméraire, un insolent! eh! c'est un dieu pour les femmes! (*haut*) Je suis charmé, miss Clifford, de l'arrivée de ces deux importunes. Lady Freelove est adorable, de me procurer ce délicieux tête-à-tête.

HENRIETTE.

Ne lui en fachez pas gré, Mylord, car

Q iv

assurément vous me trouverez *mauvaise compagnie*.

LORD JAMES.

Je me flatte du contraire. Profitons de cette favorable occasion, pour établir entre nous une douce familiarité.

HENRIETTE.

Je ne vous entends pas, Mylord.

LORD JAMES.

Non ? Si je m'explique plus clairement, vous vous fâchez peut-être ? (*il la regarde fixement*) Que je sois déshonoré, si vous n'êtes la plus belle des femmes !

HENRIETTE.

Si Mylord n'a pas autre chose à me dire, il me permettra de le quitter.

LORD JAMES, *l'arrêtant comme elle veut sortir.*

De me quitter ! puisse-je être anéanti, si j'y consens. L'instant, vos attraits, ma passion, mon ardeur, tout conspire...

HENRIETTE, *effrayée.*

O ciel ! comment osez-vous... Malheureux... Cessez cette indigne violence, ou craignez...

Lord J A M E S, *la tenant toujours.*

Impossible, Madame; en toute autre occasion je pourrois vous obéir; mais pardonnez si...

H E N R I E T T E.

Impudent! l'excès de ta témérité... A l'aide! au secours! au secours!

Lord J A M E S.

Vos cris sont inutiles, on ne peut vous entendre...

H E N R I E T T E, *en pleurs.*

Au nom du ciel, Mylord... Je vous conjure... Je vous supplie... Infâme!

Lord J A M E S.

J'entends du bruit... Le diable emporte... Les instans sont précieux... (*voulant embrasser Henriette*) Charmante fille, souffrez...

H E N R I E T T E.

Puissances célestes, défendez-moi, A l'aide! au secours! au secours!

S C E N E X I I.

Charles BELTON, sir Henry BASSET,  
 lady FREELOVE, lord JAMES,  
 HENRIETTE.

CHARLES, *accourant.*

QU'ENTENDS-JE ! la voix de ma chère Henriette... Ah ! que vois-je ? (*mettant l'épée à la main*) Défends-toi, scélérat.

Lord JAMES.

Insolent, oses-tu...

Sir HENRY.

Ah ! ah, Mylady, vous ne mentez pas mal ! Henriette n'étoit pas ici, disiez-vous ?

Lady FREELOVE.

Bon dieu ! des épées tirées chez moi... Qu'on les sépare.... Manquer de respect à une femme telle que moi ?... (*Henriette s'enfuit.*)

Lord JAMES, *à Charles.*

Nous nous retrouverons, Monsieur, je vous connois,

C H A R L E S.

Et je vous connois aussi , Mylord ; nous nous reverrons quand vous voudrez , & le plus tôt sera le mieux.

S I R H E N R Y.

Si je comprends rien à tout ceci . . . .

L a d y F R E E L O V E , à Charles.

Que signifient vos menaces & votre impertinence , Monsieur ? de quel droit entrez-vous ici ? Dans quelle maison vous croyez-vous ?

C H A R L E S , brusquement.

Faites cette question à mylord James , Madame , sa conduite peut dissiper vos doutes.

L a d y F R E E L O V E.

L'insolence de ce propos . . . . Qui vous amène ici ? qui êtes-vous ?

C H A R L E S.

Un homme toujours prêt à défendre l'innocence opprimée , un homme qui vengera l'injure faite à la jeune dame que je viens de sauver des vils attentats de Mylord , de votre ami , Madame.

Lady FREELOVE.

L'amant d'Henriette, sans doute ?

CHARLES.

Oui, son amant, Mylady ; mais bien moins  
entreprenant que Mylord.

SIR HENRY, *criant de toute sa force.*

Le diable vous emporte tous ! pendant que  
vous vous complimentez, l'oiseau s'est envolé.  
Où est Henriette ? On la trouve, on la reperd ;  
à présent, cherche.

Lady FREELOVE.

Vous allez la revoir, sir Henry. William ?

WILLIAM, *entre & dit.*

Que veut Mylady ?

Lady FREELOVE.

Dites à miss Clifford. . .

WILLIAM.

Elle est sortie, Madame.

Lady F R E E L O V E.

Sortie ! où est-elle allée ?

W I L L I A M.

Je n'en fais rien , Madame. Elle est descendue par l'escalier dérobé , a traversé la cour , toute en pleurs , paroissant bien triste , bien effrayée ; elle a pris une chaise à la porte , &...

C H A R L E S.

Mon aimable Henriette a quitté cette odieuse maison ! J'en rends grace au ciel. Vous ne vous plaindrez plus de ma pétulance , Mylady ; j'espère ne vous revoir de ma vie : pour vous , Mylord , vous aurez de mes nouvelles. A présent , je cours sur les pas d'Henriette. (*il sort.*)

Sir H E N R Y.

Morbleu , ventrebleu , n'ai-je pas bien du guignon ? sans ce diable de contretems , je prenois le lièvre au gîte.

Lady F R E E L O V E.

Ne vous inquiétez pas , suivez-moi tous deux. Nous allons retrouver Henriette ; elle ne connoît personne à Londres , c'est chez son

254 *LA FEMME JALOUSE,*  
père, qu'il faut à présent la chercher; venez,  
sir Henry, venez, Mylord.

Lord JAMES, *à part.*

J'ai bien mal réussi.

Sir HENRY, *à part.*

Le diable emporte tous les lords. De quoi  
celui-ci s'est-il avisé d'effaroucher le gibier !

*Fin du second Acte.*



---

---

## ACTE TROISIÈME.

*La scène continue chez lady Freelove.*

---

---

### SCÈNE PREMIÈRE.

Lord JAMES, lady FREELOVE.

Lord JAMES.

**D**OUCEMENT, Mylady, doucement ; modérez cette colère ; je ne suis pas si coupable : quand on a des vues honnêtes, des intentions légitimes. . . .

Lady FREELOVE.

En vérité, Mylord, en vérité, ce procédé ne peut s'excuser. Montrer si peu d'égards, si peu de respect pour moi ; oser dans ma maison, sous mes yeux. . . . Je ne vous aurois jamais soupçonné d'un semblable emportement. A quoi m'exposez-vous ? Combien de mauvais propos, de plates histoires va-t-on débiter dans le monde ? . . .

Lord JAMES.

Parbleu, que vous importe ? Tenez-vous à

l'opinion des fots ? Cela seroit d'une enfance...  
Allons , Mylady , cessez d'avoir de l'humeur.  
Je vous demande sincèrement pardon : mais  
je croyois bien faire. Je veux être déshonoré ,  
si je n'ai pensé cette méthode la plus sûre.

Lady F R E E L O V E .

Fi , Mylord , ne rougissez-vous pas ? Recourir  
à cet odieux moyen... Plus j'y réfléchis , plus  
je me sens indignée contre vous.

Lord J A M E S .

Eh ! depuis quand avez-vous donc la fan-  
taisie d'être inexorable ? De grace , oubliez  
cette petite indiscretion , à l'avenir je ne m'é-  
carterai pas un instant de vos avis , je vous  
le promets.

Lady F R E E L O V E .

J'en fais serment , si vous ne les suivez pas  
avec exactitude , je cesse de m'intéresser pour  
vous. Comment ! dans le tems où j'emploie  
mon adresse à cacher Henriette aux regards  
de sir Henry . . .

Lord J A M E S .

Le diable emporte sir Henry , & le jeune  
impudent qui est venu fondre sur moi si mal-  
à-propos, Ils sont cause de la fuite d'Henriette.

Lady

Lady F R E E L O V E.

Accusez plutôt votre propre indiscretion ; pourquoi lui apprendre l'arrivée de son père, l'instruire de sa demeure ? Sans connoissance à Londres , si vous n'aviez pas été un étourdi , elle n'auroit encore d'asyle que dans ma maison.

Lord J A M E S.

Ma foi , cette petite fille est aussi trop farouche , trop ridicule . . . Mettre tout le monde en alarmes , crier comme un aigle , faire un bruit , un vacarme . . . Demandez-moi pourquoi ? une façon de penser roturière , des idées fausses , de sots préjugés , une vertu romanesque ; où diable a-t-elle pris tout cela ? Est-il possible que cette jolie prude soit de votre sang ? J'ai peine à me le persuader ; sur mon honneur , elle ne vous ressemble en rien.

Lady F R E E L O V E.

Finissez vos réflexions. Le temps est précieux. Vous voulez vous assurer la main d'Henriette ? Comment vous y prendrez-vous ?

Lord J A M E S.

Que je sois abîmé si je le fais. J'avois pris des mesures , elles ont été déconcertées , vous ne les approuvez pas ; je suis à bout , moi ; mon imagination ne s'étend pas plus loin.

Lady F R E E L O V E.

Vous êtes un extravagant. Voulez-vous me laisser agir ?

Lord J A M E S.

De tout mon cœur. Disposez, je serai soumis.

Lady F R E E L O V E.

Il est un seul moyen de réparer votre honneur & le mien. Il faut aller chez mon parent. Vous avez de l'esprit, de l'éloquence, employez-les à diminuer votre faute aux yeux de monsieur Clifford. Renouvelez-lui vos propositions, redoublez vos instances, offrez de vous soumettre à toutes les conditions qu'il voudra vous imposer ; enfin, obtenez son consentement pour épouser sa fille.

Lord J A M E S.

Je le veux bien. Mais si le vieil imbécille persévère dans son obstination, s'il me préfère ce rustre, cet abominable Henry, vous me permettrez, s'il vous plaît, d'employer l'art ? Car malgré ses défauts, cette aimable innocente m'inspire des desirs ardens. A tout prix, je veux m'assurer sa possession.

Lady F R E E L O V E.

Soit. Vos vues sont légitimes ; Henriette n'est plus sous ma protection, je ne réponds

point des évènements. Mais vous avez deux rivaux très-dangereux. L'un est chéri de ma nièce, l'autre de son père ; comment les écarter ?

Lord J A M E S.

A l'égard du jeune spadassin , je veux le servir à son gré. Demain , il recevra de ma part un billet , & je compte , avant midi , le laisser sur le pré , hors d'état de me nuire. Pour cette brute de père & son stupide baronnet , il me fera facile de m'en débarrasser.

W I L L I A M *entre & dit.*

Le capitaine ô-Cutter , Madame.

Lady F R E E L O V E.

O l'assommante créature ! décidément , je n'y suis point.

Lord J A M E S.

Le capitaine ô-Cutter ? N'est-ce pas cet irlandois , qu'à votre recommandation j'ai placé dans la marine ?

Lady F R E E L O V E.

Lui-même.

Lord J A M E S.

Ah ! parbleu , Mylady , ne le faites pas renvoyer. Je l'aime à la folie ! c'est un ours , un vrai monstre marin. . . Il me vient une idée ,

cet homme peut m'être utile. William, laissez-le entrer. (William sort.)

Lady FREELOVE.

Voir cette bête ! c'est pour en mourir. Quel est votre dessein ?

Lord JAMES.

Je le crois merveilleux. . . . Mais voici le capitaine.

## SCENE II.

Lady FREELOVE, lord JAMES,  
le capitaine O-CUTTER.

Lady FREELOVE, à part.

QUELLE figure ! est-il rien de si odieux ! (haut) Eh ! bonjour, Capitaine, je suis enchantée de vous voir.

Le CAPITAINE.

Bien de l'honneur, Mylady, beaucoup d'honneur. J'avois mis à la voile pour venir vous rendre grace. . . . Mais que vois-je ? Parbleu le vent m'est favorable, il a conduit ici mon noble protecteur. . . . Mylord se porte bien, j'espère ?

Lord JAMES.

Fort bien, Capitaine. Mais, avez-vous été blessé? vous portez sur l'œil la plus énorme mouche.

Le CAPITAINE.

Oh! ce n'est rien, Mylord; de petits émoluens de mon nouvel emploi, voilà tout.

Lady FREELOVE.

Comment & où cet accident vous est-il arrivé?

Le CAPITAINE.

Hors de mon élément, dans un combat sur terre; j'appercus, il y a deux jours, trois grands coquins, forts & vigoureux, je fais un signal, mes gens m'entendent, nous donnons la chasse à ces trois drôles, en vain ils fuient toutes les voiles au vent; atteints, accrochés, ils font feu de leur grosse artillerie, se défendent comme des corsaires; je suis blessé, mais la victoire est à moi, & notre prise est actuellement en sûreté sous les écoutilles. Savez-vous bien, Mylord, que ce chien de métier d'enrôler des matelots, est plus dangereux que lucratif?

Lord JAMES.

Je n'en doute pas, Capitaine; mais dans peu j'espère vous procurer un plus noble em-

ploi , vous élever au commandement d'un vaisseau ; en attendant , je vous demande une faveur.

Le CAPITAINE.

Une faveur , Mylord ! je vous l'accorde.

Lord JAMES.

Avant de savoir . . .

Le CAPITAINE.

Avant , après , qu'importe ? Pour vous obliger , Mylord , je ferois le tour du monde.

Lord JAMES.

Ce que j'exige ne vous mènera pas si loin. Il s'agit seulement de vous transporter à Holborn , dans une auberge , & de vous emparer de deux marauds qui ont osé m'offenser.

Lady FREELove , *bas à Mylord.*

Y pensez-vous ? comment ! quel est votre dessein ?

Lord JAMES , *à Mylady.*

Ne vous inquiétez pas , c'est une plaisanterie , je vous dirai tout.

Le CAPITAINE.

Rien n'est plus facile. Ces gens sans doute n'ont point de domicile , point de droit de bourgeoisie , ni charges , ni emplois ?

Lord JAMES.

Non. Ce sont des vagabonds.

Le CAPITAINE.

Au moins, Mylord, vous m'en répondez ? car ces maudits habitans de Londres ont un si grand amour pour leur liberté, leurs franchises, leurs droits, que c'est le diable d'avoir affaire à eux.

Lord JAMES.

Ne craignez rien. Venez demain matin chez moi, nous irons ensemble à Holborn, je vous ferai connoître mes deux mauvais sujets, vous les prendrez sans frais & sans risques.

Lady FREELOVE, *bas à Mylord.*

Mais ceci me paroît... Je ne vous devine point.

Lord JAMES, *à Mylady.*

Fiez-vous à moi. Voudrois-je... Soyez tranquille. Ce n'est pas tout, Capitaine. J'attends de vous un autre service. Un gentilhomme m'a insulté.

Le CAPITAINE.

Coupez-lui la gorge.

Lord JAMES.

C'est mon dessein : voulez-vous lui porter un billet de ma part.

R iv

## Le CAPITAINE.

Avec joie, Mylord. Non-seulement je porterai le billet, mais je serai votre second; vous tuerez votre homme, moi le mien, & tout sera fini.

Lord JAMES.

Bien dit, Capitaine. Commençons par le billet, après nous penserons à mes drôles d'Holborn.

Le CAPITAINE.

Comptez sur moi, Mylord; demain de grand matin j'irai prendre vos ordres. Mylady, je vous salue.

Lady FREELOVE.

Bonjour, Capitaine; mes complimens à ma bonne amie mistress ô-Cutter. Combien a-t-elle d'enfans?

Le CAPITAINE.

Bientôt quinze, Mylady.

Lady FREELOVE.

Miséricorde!

Le CAPITAINE.

Cela vous étonne, Mylady? Oh! vous ne connoissez pas le capitaine ô-Cutter. Il emploie la moitié de sa vie à détruire les ennemis de sa

nation, le reste à lui fournir de braves défenseurs ; votre serviteur, Mylord. A demain, Mylord. *(il sort.)*

---

### S C E N E I I I.

Lord JAMES, lady FREELOVE.

Lady FREELOVE.

**J**E n'y conçois rien, Mylord : assurément, vous ne prétendez pas faire partir mon parent & sir Henry pour les grandes-Indes ?

Lord JAMES.

Eh ! mon dieu, non ; je veux seulement leur donner un peu de connoissance de la merveilleuse composition d'un vaisseau , en les mettant à portée d'en examiner la beauté pendant un jour ou deux.

Lady FREELOVE.

Cette entreprise est hardie . . . Puis-je consentir . . . Quel avantage en tirerez-vous ?

Lord JAMES.

Celui de les empêcher d'emmener brusquement Henriette , de s'opposer à mes projets ; cette petite absence où je les condamne, me

laissera le tems . . . c'est un coup de maître ;  
vous dis-je.

WILLIAM.

Mistris Belton est en bas dans son carosse ;  
elle demande si elle peut voir Mylady ?

Lady FREELOVE.

Les importuns m'assiègent. Je ne puis souffrir cette femme ; que me veut-elle ?

Lord JAMES.

N'est-ce pas cette jalouse, si ridicule ?

Lady FREELOVE.

Elle-même. Vous m'y faites songer . . . Je  
veux la voir. J'imagine . . . Oui, sa manie peut  
nous servir . . . je vais la recevoir, lui parler . . .  
Allez, William, allez ; qu'on la laisse entrer.

(*William sort.*)

Lord JAMES.

Je ne vois pas comment . . .

Lady FREELOVE.

Cette visite a sûrement Henriette pour objet.  
Elle vient peut-être me faire des excuses du  
procédé de son neveu, me parler en sa fa-  
veur ; laissez-moi ménager cet esprit ombra-  
geux ; il est facile d'éveiller ses soupçons, un  
rien alarme sa jalousie ; après notre entretien,

elle ne sera pas tentée, je vous le jure, de s'allier avec votre maîtresse. Je l'entends. . . ; sauvez-vous par l'escalier dérobé. . . mais elle vient, saluez-la très-profondément, & partez.

Lord J A M E S.

J'obéis. (*Il salue mistress Belton, & sort.*)

S C E N E I V.

Lady F R E E L O V E, mistress B E L T O N;

Lady F R E E L O V E.

**M**ADAME. . . .

Mistress B E L T O N.

Pardon, Mylady ; ayant à peine l'honneur d'être connue de vous, ma visite vous surprend, & vous importune, peut-être ?

Lady F R E E L O V E.

Ah ! bon dieu, ne le pensez pas, Madame ; on est toujours flatté de voir mistress Belton. William, donnez un fauteuil à Madame.

Mistress B E L T O N.

Madame. . . (*elles s'assoyent, William sort.*)

Lady FREELOVE.

Qui me procure l'honneur de votre visite  
Madame?

Mistress BELTON.

Un sujet assez désagréable, Madame, une  
affaire de famille. Une lettre de monsieur Clif-  
ford, rendue ce matin à mon mari, nous a  
causé la plus grande surprise.

Lady FREELOVE.

Une lettre! & de monsieur Clifford, Madame?

Mistress BELTON.

Oui, Madame, occasionnée par la fuite de  
sa fille. Comme elle a l'honneur de vous ap-  
partenir, Mylady, j'ai pris la liberté de m'a-  
dresser à vous. . . .

Lady FREELOVE.

Il est vrai, Madame, miss Clifford est ma  
parente. Mais après sa démarche, après ce  
qu'elle a fait aujourd'hui, en vérité, j'ai honte  
d'avouer. . . .

Mistress BELTON.

Quoi! sa conduite seroit-elle assez blâmable. . .

Lady FREELOVE.

Je vous en fais juge : malgré son indiscre-  
tion, l'indécence de cette fuite, j'espérois en-  
core étouffer, par ma prudence, une affaire si

déshonorante pour ma famille. La jeune étourdie ne m'en a pas laissé les moyens, Madame ; depuis deux heures elle s'est furtivement dérobée de chez moi.

Mistress BELTON, *troublée.*

Ah ciel ! & vous ignorez la retraite qu'elle s'est choisie ?

Lady FREELove.

Absolument.

Mistress BELTON.

Et vous n' imaginez pas même . . .

Lady FREELove.

Mais, non. Mes idées sur cela sont très-vagues . . . En vérité, cette fille est étrange ; si peu circonspecte, à son âge ! avoir tant de goût pour les aventures ! se montrer si décidée, si intrigante . . . je ne la connoissois pas. Je suis fâchée de le dire, mais je crois dangereux, très-dangereux de la tenir près de soi.

Mistress BELTON.

Est-il possible ?

Lady FREELove.

Si vous saviez, Madame . . . Si je vous confiois . . . Mais je dois me taire, ménager l'honneur de ma famille, & le repos d'une autre, peut-être.

Mistris BELTON.

Vous m'étonnez, Madame ! auriez-vous découvert entre elle & monsieur Belton . . .

Lady FREELOVE.

De quel Belton parlez-vous, Madame ?

Mistris BELTON.

Duquel ? . . . Mon dieu . . . de monsieur Belton, Madame.

Lady FREELOVE.

Est-ce de votre mari ?

Mistris BELTON, *la regardant d'un air inquiet.*

Mon mari ? . . . non . . . assurément, Madame. Il la connoît, il la connoît beaucoup . . . pourtant je ne puis accuser mon mari . . . Est-il vraisemblable . . . Je parle de son neveu, Mylady ; la conduite de votre parente à l'égard de Charles, a-t-elle droit de vous alarmer ?

Lady FREELOVE.

Pendant son séjour ici, sa conduite étoit si mystérieuse ; je n'ai pu la pénétrer. Des messages continuels, des lettres, des réponses ; de quelle part ? je l'ignore. Sans doute, vous savez que monsieur Belton est venu chez moi ?

Mistris BELTON, *effrayée.*

Quoi ! mon mari, Madame . . .

Lady F R E E L O V E , *affectant de l'embarras.*

Votre mari . . . Madame . . . non assurément . . . pouvez-vous soupçonner . . . Je n'ai rien dit, je crois . . . Je parle de son neveu ; n'est-ce pas Charles que vous le nommez ?

Mistris B E L T O N , *voulant paroître assurée.*

Oui . . . oui . . . son neveu . . . Charles . . . En effet, Madame, il me l'avoit dit, je le fais ; il se propoisoit de vous rendre ses respects.

Lady F R E E L O V E .

Ses respects, Madame ? Une intention si polie ne l'attiroit point ici, je vous le jure ; sa visite étoit un dessein formé de m'insulter. Mylord James, qui sortoit quand vous êtes entrée, avoit des vues sur Henriette ; une si brillante alliance devoit la flatter ; mais témoin de l'audace de monsieur Belton, de ses airs insolens, présent à des propos . . . si, jamais Mylord ne pourra songer à elle.

Mistris B E L T O N .

Je suis honteuse, Madame, qu'un de mes parens ait pu s'oublier chez vous, vous manquer à ce point ; mais la passion emporte un amant . . .

Lady F R E E L O V E .

Un amant, Madame ? hum . . . J'ai peine à

me persuader . . . Vous le croyez aimé d'Henriette ?

Mistress BELTON.

Mais . . .

Lady FREELOVE.

La jeune personne a sûrement de la tendresse, même un attachement très-vif ; mais je suis fort trompée, si Charles en est l'objet. Je le croirois plutôt son ami, son confident . . . Bon dieu, Madame, vous pâlissez . . . qu'avez-vous ? vous trouveriez-vous mal ?

Mistress BELTON, *d'un ton foible.*

Rien, Madame, rien. Je suis seulement blessée d'apprendre que Charles . . . être son confident, jouer un personnage si bas . . . oser vous manquer de respect . . . mais, je ne suis pas bien . . . une migraine affreuse . . . Pardon, Madame, si je vous ai dérangée.

Lady FREELOVE.

Votre état m'inquiète, je vous vois très-affectée . . . il ne m'est rien échappé, je crois . . . Je me reprocherois . . . tranquillisez-vous, Madame, ne portez pas vos idées trop loin ; je ne saurois penser . . . Les hommes, il est vrai, s'accordent d'étranges libertés. Malgré cela, je suis persuadée, convaincue . . . Ah ! mon dieu, si par mon imprudence, je vous avois causé le moindre chagrin, j'en serois inconsolable.

Mistress

Mistress BELTON.

Du chagrin, Madame ? Je n'en ai point, je suis sans craintes, sans soupçons.... Vous n'avez rien découvert où je puisse être intéressée, n'est-ce pas ?

Lady FREELove.

Eh non ! non vraiment ; quand je serois parfaitement instruite , conviendrait-il.... aurois-je l'inhumanité, la barbarie de déchirer le cœur d'une tendre & malheureuse épouse ?... Je ne fais rien.... rien du tout. Calmez-vous. Pourriez-vous n'être pas aimée, uniquement aimée ?... Malgré cette certitude, usez de votre prudence, soyez attentive, & sur-tout gardez-vous bien d'accorder un asyle.... Vous m'entendez ?...

Mistress BELTON.

Je vous suis bien obligée, Mylady, je suivrai vos conseils.... Je sens vos égards, vos ménagemens, vous craignez de m'apprendre... Je vous entends... Hélas ! vous êtes persuadée...

Lady FREELove.

De rien, vous dis-je ; mais quelle folie ! qu'est-ce que c'est.... idée ridicule ! je ne me pardonnerois pas.... Moi, porter le trouble

dans votre maison!... Vous m'intéressez, Madame, j'ai vécu plusieurs années avec un mari, je devine vos peines, je les partage. Un cœur sensible, une ame délicate... que vous êtes à plaindre ! mais calmez-vous. Je ne fais pas la moindre chose, je vous le jure.

Mistress BELTON.

'Ah, Madame ! mais je vous laisse, c'est assez vous importuner.'

Lady FREELOVE.

Je vous retiendrais, si je ne vous voyois très-abattue.. Ne vous alarmez pas. Ne causez point votre malheur par de vaines chimères.

Mistress BELTON, *laissant couler quelques larmes.*

Moi, nourrir des chimères ? Je serois trop heureuse.... mais je suis tranquille, paisible, votre bonté... ma reconnoissance.... Je voudrois vous exprimer... j'ai le cœur si serré.... Adieu, Madame, adieu. (*à part*) Ah ! le traître ! ah ! le monstre ! est-il une plus noire perfidie !  
(*elle sort.*)

## S C E N E V.

Lord JAMES, *rentre.*

Lady FREELOVE, *éclatant de rire.*

AH ! la sotte créature ! elle étouffe. La colère, la jalousie, la rage la dévorent. Le joli tapage qu'elle va faire ! le ciel ait pitié de son pauvre mari.... Quoi, Mylord, vous n'êtes point sorti ?

Lord JAMES.

La curiosité m'a retenu, j'ai tout entendu. Ah ! l'extravagante femme !

Lady FREELOVE.

Il ne m'a pas été difficile de la faire tomber dans le piège.

Lord JAMES.

Vous êtes divine, incomparable ! j'admire votre esprit, votre finesse ; cette bombe jetée dans l'ouvrage de l'ennemi....

Lady FREELOVE.

Fera le plus grand effet.... Mais pardon, Mylord, j'ai vingt visites à rendre, je vous laisse. Demain vous m'instruirez du succès de votre expédition secrète ; elle n'est pas trop

de mon goût ; il s'agit d'un de mes parens , je vous recommande au moins des égards....

Lord JAMES.

J'en aurai , soyez-en sûre. Mon ami le capitaine ô-Cutter est un homme d'ordre , tout se passera décemment.

Lady FREELOVE.

Adieu donc , à demain ; je vais m'habiller.

## S C E N E VI.

*Le Théâtre change , & représente l'appartement de M. Belton.*

HENRIETTE CLIFFORD, JOHN.

HENRIETTE.

ELLE n'y est pas ? Je voudrais bien pourtant.... Est-il sûr que mistress Belton ne soit pas chez elle ?

JOHN.

Oui, Madame, elle est sortie ; un instant plutôt, vous l'eussiez trouvée.

HENRIETTE.

Il m'est important de la voir. Ne me permettez-vous pas de l'attendre ?

JOHN.

Il n'est pas apparent qu'elle vous reçoive, Madame ; avant de sortir, elle avoit fait donner ordre de ne laisser entrer personne.

HENRIETTE.

Mais, si vous lui dites qu'une affaire pressante....

JOHN.

Je n'oserois lui désobéir, Madame.

HENRIETTE.

Ce contre-tems est bien malheureux. Comment faire ? Puis-je parler à monsieur Belton ?

JOHN.

Oui, Madame : souhaitez-vous que je l'avertisse ?

HENRIETTE.

Je vous en prie.

JOHN.

Le nom de Madame ?

HENRIETTE.

Il n'est pas nécessaire. Dites lui seulement qu'une dame de sa connoissance a besoin de l'entretenir un instant.

JOHN.

J'y vais.

( Il sort. )

S iij

HENRIETTE, *seule.*

Où me vois-je réduite ? Que va-t-on penser de cette démarche ? n'est-ce pas une nouvelle imprudence ? Du moins si je pouvois m'adresser à mistress Belton , lui parler d'abord : mais où aller , où trouver un asyle ? Retourner chez lady Freelove , ah ! j'aimerois mieux mourir. Sans l'arrivée de Charles , sans son généreux secours... Une obligation si grande ranime toute ma tendresse... Mais chercher une retraite dans la maison où lui-même habite , implorer la protection de ses parens... Ma délicatesse est blessée... O mon père ! dans combien de périls votre cruelle persévérance jette votre infortunée fille !

---



---

### S C E N E V I I.

M. BELTON, HENRIETTE, CLIFFORD.

M. BELTON.

OÙ est cette dame ?.. O ciel ! miss Clifford !  
 (*à part*) Ah ! pouvoit-il dans la circonstance où je me trouve , pouvoit-il m'arriver rien de plus fâcheux ? (*haut*) Vous ici , Madame , vous ! est-il possible ?

## H E N R I E T T E.

Votre surprise est naturelle , Monsieur ; mais quand vous connoîtrez les motifs de ma conduite , peut-être vous paroîtra-t-elle moins blâmable.

M. B E L T O N.

Vous n'avez pas besoin d'en faire l'apologie , Madame , dispensez-vous. . . ( *à part* ) Si le diable ramène ma femme , je suis perdu !

H E N R I E T T E.

Vous connoissez l'attachement de votre neveu , Monsieur , vous savez qu'il m'aime. . .

M. B E L T O N.

Oui , Madame : vous n'avez point à vous plaindre de lui , je l'espère au moins. Si je croyois que Charles vous eût offensée , je ne voudrois le voir de ma vie.

H E N R I E T T E.

Ah ! Monsieur , je suis bien loin de l'accuser ; mais. . . .)

M. B E L T O N , *se retournant d'un air inquiet.*

Mais , mais quoi , Madame ? Achevez , parlez vite , je vous en conjure. ( *à part* ) Voilà bien le plus maudit événement. . . grand dieu , si elle rentroit !

HENRIETTE.

Vous paroissez inquiet , Monsieur , qu'avez-vous ?

M. BELTON.

Rien. Rien du tout. Continuez , je vous prie.

HENRIETTE.

Que puis-je vous dire , Monsieur ? par une suite de circonstances extraordinaires , je me trouve , en ce moment , dans la plus triste situation. Sans protecteur , sans asyle , si vous me refusez votre secours . . .

M. BELTON.

Vous le refuser , Madame ? Ah ! j'emploierai tous mes soins à vous servir. Instruit de votre fuite par une lettre de monsieur Clifford , le reste m'est inconnu. Hâtez-vous de m'en informer.

HENRIETTE.

Hélas ! forcée d'abandonner la maison de mon père , pour éviter d'être à un homme abhorré , je croyois trouver en lady Freelove , une parente , une amie , une médiatrice . . . mais . . . comment vous exprimer . . . aujourd'hui même , dans sa maison , un malheureux , un infâme . . . je rougis . . . sans votre neveu , Monsieur , sans son secours . . . j'éprouvois le sort

le plus... je frémis d'y penser. J'ai fui ce lieu détesté... j'ai laissé votre généreux parent engagé dans un combat avec ce méprisable lord, dont l'audace... je tremble...

M. BELTON.

Rassurez-vous, Madame, Charles a paru ici depuis qu'il vous a vue chez lady Free love; il vous cherche... mais revenons à vous, qu'exigez-vous de moi?

HENRIETTE.

Daignez engager mistress Belton à m'accorder l'asyle que je viens lui demander. Pendant mon séjour auprès d'elle, voyez mon père, parlez-lui, faites ma paix. Il m'aime tendrement. Obtenez de lui qu'il renonce à me rendre la victime de sa prévention, pour cet odieux sir Henri. S'il y consent, j'irai volontairement me remettre en son pouvoir, implorer à ses pieds le pardon de ma faute, le consoler des peines que je lui ai causées, peines dont la seule idée me pénètre de regret & de douleur.

M. BELTON, à part.

Ma situation est-elle assez embarrassante? Puis-je refuser à cette aimable fille... Mais, ma femme! ma femme!..., (*haut*) Engager

mistris Belton à vous donner un asyle, cela est tout simple, Madame.... Je tiendrois à grand honneur.... Une réflexion m'arrête. Charles loge ici, on fait qu'il vous adore; libre de vous voir tout le jour... Je parle pour le monde; il est si malin, si injuste.... votre réputation....

HENRIETTE.

J'ai craint de l'exposer, Monsieur; je me disois à l'instant... Mais les desseins de votre neveu sont honorables, & la présence de mistris Belton....

M. BELTON, à part.

Ah! si elle savoit.... Je souffre une peine insupportable. N'oser, ne pouvoir assurer.... faut-il que j'éloigne de chez moi.... (*haut*) Ne seroit ce point irriter votre père, Madame, vous rendre irréconciliables... Voyez si votre intérêt ne s'oppose point....

HENRIETTE.

Quoi, vous hésitez, Monsieur? vous semblez craindre.... Ah! malheureuse! que deviendrai-je? Pourquoi, pourquoi quittois je la maison de mon père!

## SCENE VIII.

Mistress BELTON, M. BELTON,  
HENRIETTE.

Mistress BELTON, *au fond du Théâtre.*

QUE vois-je ! une femme avec mon mari...  
N'en doutons point, c'est mon indigne rivale !  
S'il est possible, contraignons-nous, & tâchons  
de les entendre.

M. BELTON.

Ne vous affligez pas, Madame ; au nom du  
ciel, ne vous affligez pas. Me croyez-vous ca-  
pable de vous abandonner ? Comptez sur mes  
soins, sur mes secours ; je vais vous procurer  
une retraite ignorée, aussi sûre, plus décente,  
plus convenable à votre situation.

Mistress BELTON, *à part.*

L'infâme !

HENRIETTE.

Quoi, j'ai vainement espéré... :

M. BELTON.

Chère miss, croyez-le, je fais tout pour le  
mieux.

Mistris BELTON.

*Chère miss ! le traître !*M. BELTON, *à part.*

N'entends-je point... Mon dieu, je crains toujours. (*haut*) Hâtons-nous, Madame, le tems presse. Je vais vous ouvrir mon ame, justifier un refus qui blesse votre cœur & déchire le mien. J'ai honte de l'avouer... Mais... Mais je ne suis pas le maître dans ma propre maison. Ma femme est d'une humeur... d'une humeur singulière : elle est soupçonneuse, jalouse, & porte ce caprice à un si terrible excès....

Mistris BELTON, *à part.*

Bon dieu ! donnez-moi de la patience.

HENRIETTE.

Ma conduite, Monsieur, me mettroit à l'abri....

M. BELTON.

Vous ne connoissez pas mistris Belton : en vain vous vous observeriez ; vos regards, vos discours, votre silence même.... Eh ! mon dieu, tout élève ses soupçons !

HENRIETTE.

En l'assurant que votre neveu....

M. BELTON.

Inutile assurance. La lettre de monsieur Clifford a porté la rage dans son cœur. J'ai dit qu'elle s'adressoit à Charles, je l'ai juré, il lui a tenu le même langage, nous n'avons pu la persuader. Ecoutez mon projet ; je vais vous conduire dans une demeure écartée, ignorée de ma femme, de mon neveu, du monde entier ; si par malheur, mistress Belton la découvroit, peut-être seroit-il plus facile alors de lui persuader . . .

Mistress BELTON, *à part.*

J'étouffe !

HENRIETTE.

Ah ! Monsieur, vous m'effrayez ; je suis perdue, perdue à jamais.

M. BELTON.

Ne dites pas cela, ma chère miss Clifford ; gardez-vous de le penser. Je vous estime, je vous aime, votre sort m'intéresse vivement. Loïn de vous abandonner dans votre solitude, je m'échapperai pour vous visiter, vous consoler, vous instruire des démarches . . .

Mistress BELTON, *paraissant.*

Ah ! c'en est trop ! la visiter, la consoler . . .  
Joli projet, Monsieur !

M. BELTON.

Ma femme ! je suis mort.

Mistress BELTON.

Et vous, Madame, ne rougissez-vous pas...

HENRIETTE.

Je ne puis concevoir, Madame....

Mistress BELTON.

N'espérez pas m'en imposer par cet air de candeur ; j'ai tout entendu , Madame. Votre hardiesse m'étonne ; si jeune , avoir tant d'audace , oser me fixer , soutenir ma présence !

M. BELTON.

Prenez garde à qui vous parlez , Madame ; miss Clifford est une fille de condition , c'est elle dont mon neveu....

Mistress BELTON.

Votre neveu ! eh oui , je fais l'histoire , j'étois derrière vous quand vous prépariez ce mensonge.

M. BELTON.

Ecoutez. Ce matin....

Mistress BELTON.

Je le fais.

M. B E L T O N.

Charles , par le plus grand bonheur...

Mistrifs B E L T O N.

Je le fais , vous dis-je.

M. B E L T O N , *vivement.*

Me laisserez-vous parler , Madame ? miss Clifford est venue dans la seule intention de vous voir , de vous engager....

Mistrifs B E L T O N.

Et pour me voir , elle choisit précisément le moment de mon absence ; je vous suis très-obligée , Madame , il suffit. J'ai reçu votre visite.

H E N R I E T T E.

En vérité , Madame , votre accueil , vos propos , sont si nouveaux pour moi....

M. B E L T O N , *à sa femme.*

Vous abuserez-vous toujours ? Vous ignorez...

Mistrifs B E L T O N.

Rien , Monsieur , je fais tout ; Madame s'est enuie de chez son père , elle vient d'abandonner brusquement lady Freelove , sa parente , de quitter sa maison ; j'espère qu'elle va me faire la faveur de s'éloigner de la mienne.

HENRIETTE, *toute en larmes.*

Ah ! grand dieu, peut-on être plus insultée,  
plus humiliée !

M. BELTON, *à sa femme.*

Je me laisse à la fin. Madame, vous ne savez ce que vous dites, ce que vous faites ; cette dame restera, je vous l'assure.

Mistress BELTON.

Pas une minute, Monsieur.

M. BELTON, *en colère.*

Une minute, une heure, un jour, un mois, une année... tant qu'il lui plaira.

Mistress BELTON.

Comment, vous avez l'insolence... !

HENRIETTE.

Laissez-moi sortir, Monsieur, laissez-moi sortir ; je vous en conjure.

M. BELTON, *la retenant.*

Non, Madame ; vous avez besoin d'asyle ; je ne permettrai pas que vous en cherchiez ailleurs. Elle restera, mistress Belton ; elle restera, je vous le jure.

*SCENE*

## S C E N E I X.

M. CLIFFORD, M. BELTON  
 mistris BELTON, miss HENRIETTE.

M. CLIFFORD, *parlant avant d'entrer.*

**L**E diable vous emporte, marauds... Des valets me retenir!.. J'entrerai, vous dis-je ? Elle est ici... On ne me la cachera pas.

HENRIETTE.

Qu'entends-je ! la voix de mon père... Je me meurs. (*elle s'évanouit.*)

M. BELTON, *l'embrassant pour la soutenir.*

O ! ciel, elle perd connoissance ; sonnez, mistris Belton, appelez, venez la secourir.

Mistris BELTON.

L'embrasser en ma présence!...

M. CLIFFORD, *entrant brusquement.*

Cessez de m'arrêter, faquins, ou morbleu... Où est-elle ? où est mon Henriette ? Que vois-je ! elle se trouve mal, je crois... O ! mon enfant, mon cher enfant... Que lui ont-ils donc fait ?

M. BELTON.

Votre arrivée, le son de votre voix... Un peu de frayeur... Ce n'est rien, Monsieur; elle revient.

HENRIETTE.

O ! Monsieur, ô ! mon père !

M. CLIFFORD.

Ah ! ma chère fille, ma fille bien-aimée ; ma bonne, mon aimable Henriette ! comment as-tu pu te résoudre à quitter un père qui t'aime si tendrement ? Monsieur Belton, je ne me trompois pas. J'étois bien sûr de la trouver chez vous.

Mistress BELTON.

Cela s'entend. Fi, Monsieur... Il est honteux à vous de mériter les reproches de cet honnête gentilhomme, d'avoir engagé sa fille dans une démarche...

M. CLIFFORD.

Oui, ventrebleu, cela est honteux. Deviez-vous l'encourager à cette fuite ?

Mistress BELTON.

Séduire une fille, affliger un père, trahir une femme... Ces procédés sont horribles, monsieur Belton.

M. BELTON.

Tous deux vous vous trompez. J'ignoreis...

M. CLIFFORD.

Monfieur, vous me ferez raifon de cette infulte.

HENRIETTE.

Je vous jure, mon père...

M. CLIFFORD.

Taisez-vous, insolente; il vous convient bien de jurer.

M. BELTON.

Monfieur, c'est une méprife...

M. CLIFFORD.

Une méprife? Sang & furies! ne voilà-t-il pas ma fille chez vous?

M. BELTON.

Il est vrai; mais...

Mistifs BELTON.

N'aviez-vous pas deffein de la cacher à tous les yeux?

M. CLIFFORD.

Cette maudite intrigue ne dure-t-elle pas depuis long-tems en dépit de moi?

M. BELTON.

Jamais, je ne me fuis mêlé...

Mistress BELTON.

Impudente fausseté ! ne prétendez-vous pas la faire rester ici malgré moi ?

M. CLIFFORD.

N'avez-vous pas envoyé au-devant d'elle ?

M. BELTON, *en colère.*

Non.

Mistress BELTON.

N'avez-vous pas essayé ce matin de m'en imposer sur la lettre...

M. BELTON, *très-en colère.*

Non, non.

M. CLIFFORD.

Pen crois mes yeux.

Mistress BELTON.

Moi, mes yeux, mes oreilles.

M. BELTON.

Malédiction ! .. voulez-vous m'écouter. Tous deux insupportables, tous deux extravagans... plutôt au ciel que vous fussiez unis !

M. CLIFFORD.

Je prendrai mon tems pour vous parler, Monsieur.

M. BELTON.

Eh ! ventrebleu , Monsieur , vous venez de parler pour toute votre vie.

Mistrifs BELTON.

Cette dame est à présent entre les mains de son père , je suis contente de la voir hors des vôtres , monsieur Belton ; vous payerez cher . . . Mais je n'en puis plus , quelqu'un , mes femmes . . . ( *Nelly paroît* ) Conduisez-moi dans ma chambre. ( *Elle sort en s'appuyant sur Nelly.* )

M. BELTON.

Un ennemi de moins. A présent, M. Clifford, voulez-vous m'entendre ? votre emportement, la prévention de ma femme . . .

---

## S C E N E X.

M. BELTON , M. CLIFFORD ,  
HENRIETTE , Charles BELTON.

CHARLES , *agité , sans voir personne.*

MES peines sont inutiles , mes recherches vaines , je ne puis découvrir . . . ( *appercevant Henriette* ) Que vois-je . . . Seroit-il possible . . . C'est elle ; ô bonheur ! ma chère , mon aimable

Henriette!.. Je vous retrouve enfin. Ah ! de ma vie je ne veux me séparer de vous. (*Il la prend dans ses bras sans voir son père.*)

M. CLIFFORD, (*courant à sa fille.*)

Comment morbleu ! moi présent... jeune impudent, oses-tu bien...

CHARLES.

Son père, ô ciel !

M. CLIFFORD.

Suis-moi dans l'instant, fille insensée, suis-moi, ou crains....

CHARLES.

Monseigneur, daignez m'entendre.

M. CLIFFORD.

Pas un mot.

CHARLES.

Au nom de tout ce qui vous est cher, ne me privez pas de votre charmante fille.

M. CLIFFORD.

Vous ne la verrez plus. Demain, dès ce soir, elle épousera sir Henry.

CHARLES.

Jamais, jamais, tant que je respirerai. Henriette est à moi, par son choix ; elle m'aime, je l'adore, aucune puissance....

M. CLIFFORD.

Corbleu , sangbleu ! ne suis-je pas son père ?  
N'est-elle pas ma fille ? Qui osera me disputer  
mes droits ?

C H A R L E S , *furieux.*

Moi. J'en ai d'aussi sacrés.

M. CLIFFORD.

Mort &amp; damnation ! toi , toi . . .

C H A R L E S , *hors de lui-même.*

Cruel , barbare ! vous me réduisez au déses-  
poir . . . tremblez . . . Non , vous ne m'enle-  
verez point . . . vous n'exécuterez pas vos funestes  
desseins , je ne permettrai pas qu'Henriette . . .

M. CLIFFORD.

Tu ne permettras pas ? Moi , je veux . . .

C H A R L E S , *mettant l'épée à la main ,  
& se plaçant entre sa fille & lui.*

Vous ne me la ravirez pas , vous ne me  
l'arracherez point.

M. B E L T O N , *le saisissant.*

Charles , y pensez-vous ?

H E N R I E T T E , *se mettant devant son père.*

Arrête , malheureux ! grand dieu , dans quel

délires... Va, ce dernier trait m'apprend à te connoître. Il déchire mon cœur, mais il me rend à moi-même. Après ce criminel emportement, indigne de ma tendresse, de mon estime... O mon père, je vous suis, & j'attends de votre seule indulgence, le pardon de mes fautes & de mon erreur. (*Elle sort avec son père.*)

CHARLES, *se débattant dans les bras de M. Belton.*

Henriette, vous nous perdez, l'inhumain va vous contraindre... (*à son oncle*) Laissez-moi, Monsieur, laissez-moi...

M. BELTON.

Arrêtez, Charles, c'est votre propre fureur qui vous perd. Venez & tâchez de rendre le calme à vos sens égarés.

CHARLES.

Elle est partie, tout est fini pour moi, je ne la verrai plus, je ne la verrai jamais, je suis désespéré.

*Fin du troisième Acte.*



---

---

## ACTE QUATRIÈME.

*Toujours chez M. Belton.*

---

---

### SCÈNE PREMIÈRE.

Le major BELTON, mistress BELTON.

Le MAJOR.

QUE diable vous dirois-je , ma sœur ? Vous savez la vérité , vous refusez de la croire , que peut-on vous dire ? Ai-je affaire de toutes ces sottises-là ? Hier , il s'est passé chez vous une scène fâcheuse , vous vous êtes emportée , vous avez querellé votre mari , vous voilà brouillée avec lui ? Rien d'étrange à cela. C'est l'ordinaire ; que m'importe à moi ? étois-je ici , m'en suis-je mêlé , est-ce ma faute enfin ?

Mistress BELTON.

Oui , Monsieur , c'est votre faute ; vous vous plaisez à faire naître les querelles , à les fomenter. Vous êtes la cause de tous mes chagrins ; c'est chez vous , dans votre terre , que la connoissance de monsieur Belton & de ma

rivale a commencé ; à présent vous conduisez cette intrigue ici . . .

Le MAJOR.

L'idée est obligeante ! Fort bien, Madame, fort bien. Votre mari vous donne de l'humeur, & vous venez la passer sur moi.

Mistris BELTON.

Il est honteux à vous de le soutenir dans son indigne conduite, de lui conseiller de me traiter durement : avant vos pernicious avis, jamais il n'en avoit usé si mal avec moi.

Le MAJOR.

Il en use mal avec vous, & c'est moi? . . .)

Mistris BELTON.

Oui, vous-même, Monsieur.

Le MAJOR.

Parbleu, je m'en félicite de tout mon cœur.

Mistris BELTON.

En vérité ?

Le MAJOR.

Oui, en vérité. En ce cas vous devez m'être obligée. Allons, ma sœur, n'est-il pas tems de réfléchir, de vous corriger ? Mon frère est déjà l'objet de la raillerie de ses parens, de ses

amis ; si cette ridicule affaire se répand , nous deviendrons tous la fable de la ville.

Mistress BELTON.

Oui , si vous continuez à nous donner en spectacle , à plaisanter de mes chagrins ; les démêlés domestiques se renferment ordinairement dans l'intérieur des familles ; mais ici , non-seulement on les excite , mais on s'amuse à les raconter , à les rendre publics.

Le MAJOR.

Eh ! qui , Madame ?

Mistress BELTON.

Vous , Monsieur , vous êtes mon plus grand ennemi. Vous êtes celui de tout mon sexe , au moins de la plus honnête partie. Avez-vous des sentimens ? concevez-vous le bonheur que procure la paix entre deux époux ? avez-vous la moindre idée de la tendresse , de l'attachement d'une femme ? Non , vous n'avez pas même de l'humanité. Comment comprendriez-vous l'amour délicat d'une sensible épouse ?

Le MAJOR.

Les peines , les tourmens qu'il cause , vous voulez dire ? Eh bien , vous avez raison ; je ne suis point dans le cas de les connoître. Cependant j'ai le cœur capable de *tendresse* ,

300 LA FEMME JALOUSE,  
d'attachement, pour me servir de vos expres-  
sions ; mais avant de m'attacher, Madame, je  
voudrois trouver une femme douce, sensible,  
reconnoissante, qui pût m'aimer à son tour.

Mistrifs BELTON.

Cruelle insinuation !... Mais je défie votre  
noire malice. Monsieur Belton ne peut douter  
de ma sincère affection.

Le MAJOR.

Eh ! mon dieu, je n'en doute pas non plus.  
Mais, ma foi, Madame, votre tendresse a tous  
les effets de la haine. Sans cesse contrarié,  
tourmenté, querellé, gêné, mon malheureux  
frère ne semble exister que pour exercer votre  
mauvaise humeur.

Mistrifs BELTON.

Mais je vous prie, Monsieur....

Le MAJOR, *continuant sans l'écouter.*

Votre violence, vos emportemens lui ren-  
dent sa maison insupportable, empoisonnent  
ses repas, détruisent son repos....

Mistrifs BELTON.

Mais, encore une fois, Monsieur, je vous  
prie....

Le MAJOR, *sans l'écouter.*

Un rien élève vos soupçons, allume votre

colère, vous prenez feu, l'incendie se communique à tout ce qui vous environne... Ah ! que mon frère est heureux, d'avoir une épouse si tendre !

Mistrifs BELTON.

Il n'est point de patience à l'épreuve d'une telle insolence. Osez-vous prétendre que je vous servirai de jouet, Monsieur ? Mon mari peut me traiter comme il lui plaît ; mais je ne souffrirai pas qu'un vil libertin m'insulte chez moi, me ravisse l'amour de mon époux, le rende infidèle... C'est vous qui êtes l'incendiaire, qui mettez le feu dans ma maison. Je vous la défends ; forttez-en tout-à-l'heure, & gardez-vous d'y reparoître. (*Elle sort.*)

---

## S C E N E I I.

LE MAJOR, *seul.*

**J**E le savois bien, que Madame me mettroit à la porte.... Le diable..... Elle revient, je crois.... Non. Elle va trouver mon frère ; le pauvre homme ! hum, s'il avoit seulement la moitié de mon courage, l'impertinente bégueule passeroit mal son tems... Ah ! te voilà, Charles ?

---

**S C E N E I I I.**

Charles BELTON, le major BELTON.

Le MAJOR.

**E**H bien, mon ami, comment vont tes affaires ?

C H A R L E S.

Mal, très-mal, mon oncle. Savez-vous ce qui s'est passé hier ?

Le MAJOR.

Oui, mon ami, je le fais. Suivant ton usage ordinaire, tu t'es comporté comme un extravagant. C'étoit, dit-on, un bruit, une confusion ! . . . Ta maîtresse pleuroit, son père hurloit, mon frère renioit, personne ne s'entendoit . . . J'aurois, ma foi, donné dix guinées pour assister à ce spectacle.

C H A R L E S.

Et moi, j'en aurois donné mille pour être ailleurs. Transporté de retrouver Henriette, frémissant du danger de la perdre, entendre son père la menacer . . . Je ne me connoissois plus, je n'étois plus à moi-même . . . Elle est irritée,

très-irritée contre moi ; monsieur Clifford est furieux . . . Que devenir , que faire ?

Le M A J O R.

Calme-toi , tout cela se raccommodera ; la première fois que tu verras Henriette . . .

C H A R L E S.

Ah ! la reverrai-je ? J'ignore où son père l'a conduite , je n'ai pas songé à le faire suivre , j'étois comme un fou. Peut-être l'a-t-il déjà contrainte à épouser cet imbécille baronnet.

Le M A J O R.

Elle aura refusé ce monstre , ne crains rien.

C H A R L E S.

Vous ne connoissez pas la violence de M. Clifford , la timidité , la douceur d'Henriette.

Le M A J O R.

Elle est douce ? tant mieux , elle en fera plus obtinée ; rassure-toi.

C H A R L E S.

Mais sa colère . . .

Le M A J O R.

Tu l'appaiseras.

C H A R L E S.

Eh comment ? si je n'espère plus de la voir ?

Un VALET entre & dit à Charles.

Le capitaine ô-Cutter demande à parler à Monsieur.

CHARLES.

Je ne veux voir personne , je n'y suis pas , allez.

Le VALET.

Il a , dit-il , une affaire importante à vous communiquer.

CHARLES.

Son nom est , dites-vous....

Le VALET.

Le capitaine ô-Cutter.

CHARLES.

Jamais je n'entendis parler de cet homme : connoissez-vous cela , Major ?

Le MAJOR.

Non ; il veut vous parler en particulier , je vous laisse.

CHARLES.

Ai-je des secrets pour vous , mon oncle ! Je suis fort tenté de le renvoyer... Mais , s'il venoit de la part de ma chère Henriette... Le renvoyer , à quoi pensois-je ? Vite , faites entrer.

( *Le Valet sort.* )

SCENE

## S C E N E I V.

Le major BELTON, Charles BELTON  
le capitaine O-CUTTER.

Le CAPITAINE.

VOTRE humble serviteur, Messieurs : qui de  
vous deux se nomme Charles Belton ?

C H A R L E S.

C'est moi, Monsieur ; que souhaitez-vous.

Le CAPITAINE.

Simplement vous communiquer. . . Mais,  
comme l'affaire doit être secrète, le diable  
m'emporte si je parle avant de voir le tillac  
débarrassé.

C H A R L E S.

Ce gentilhomme est mon parent, mon ami,  
Monsieur. Tout ce qui m'intéresse peut lui être  
confié.

Le CAPITAINE.

Est-il votre ami ? J'en suis parbleu charmé :  
ah ! vous avez un ami ? la rencontre est heu-  
reuse. Ça, Monsieur, il s'agit de décider un  
différend entre vous & mylord James ; comme

je faisois route de ce côté, il m'a prié de vous apporter cette lettre.

Le MAJOR.

Comment, Monsieur, un cartel ?

Le CAPITAINE.

Oui, morbleu, un cartel. Mylord m'a fait l'honneur de me choisir pour second ; si le cœur vous en dit, vous accompagnerez ce gentilhomme.

CHARLES, à part.

Cet homme s'est trompé de lettre, profitons de sa méprise ; je vois par les premiers mots....  
Achevons de lire. On doit être sans scrupule avec des gens de cette espèce.

Le CAPITAINE, au Major.

Eh bien ! marcherez-vous de conserve avec votre ami, Monsieur ? hem !

Le MAJOR.

Très-volontiers. Plus on est de fous, plus on rit. Aimez-vous à vous battre, Capitaine ?

Le CAPITAINE.

Ventrebleu, Monsieur, si j'aime à me battre ? C'est un de mes passe-tems, c'est mon plaisir le plus vif.

Le MAJOR.

Et par quel hafard vous intéressez-vous dans cette querelle ? En savez-vous le fond ?

Le CAPITAINE.

Non, le diable m'emporte ! Qu'est-ce que cela me fait , à moi ?

Le MAJOR.

Comment ! se battre sans savoir pourquoi ?

Le CAPITAINE.

Quand le signal est donné , on combat , qu'importe le sujet ?

Le MAJOR.

Ainsi , Monsieur , un duel vous paroît un amusement ?

Le CAPITAINE.

Ma foi , vous avez raison. Sur mer , sur terre , à propos de quelque chose , à propos de rien , tout cela m'est égal. En Irlande , je me suis battu pour la politique , où je n'entends rien ; pour une pièce de théâtre , que je n'avois pas vue ; pour le parlement , dont je ne me soucie guère ; pour Sally , pour Betty , que fais-je ! Mais en Angleterre , je n'ai pas tiré l'épée ; sans cette favorable occasion , je restois à rien faire.

CHARLES , à part.

Voilà bien la plus heureuse découverte !

(haut) Capitaine, ayez la bonté de faire mes complimens à Mylord. J'aurai l'honneur de me trouver au rendez-vous.

Le CAPITAINE.

Fort bien. Et ce Monsieur, viendra t-il ?

Le MAJOR.

N'en doutez pas, Capitaine ; nous répéterons, vous & moi, nos exercices. Nous pousserons de tierce, de quarte. . .

CHARLES, à part.

J'oubliais... Tâchons de tirer adroitement...  
(haut) L'heure indiquée est, je crois...

Le CAPITAINE.

Six heures. Vous dites juste.

CHARLES.

Et le lieu du rendez-vous, derrière les murs de... de...

Le CAPITAINE.

Non, à Hyde-parc, près du rond. J'ai moi-même choisi cet endroit, de peur des importuns.

CHARLES.

Ah ! oui, vous avez raison. A Hyde-parc donc. Assurez Mylord de mon exactitude.

## Le CAPITAINE.

Et le diable emporte qui se fera attendre :  
Ce ne sera pas moi toujours. Le capitaine  
ô-Cutter vous apprendra . . . vous lui ferez  
raison . . . Tête-bleu ! . . . Votre serviteur,  
Messieurs.

---

## SCÈNE V.

Le MAJOR, CHARLES.

CHARLES, *vivement.*

FÉLICITEZ-MOI, mon oncle, félicitez-  
moi.

Le MAJOR.

De quoi, mon ami ? De courir le risque  
d'être tué, ou de t'expatrier ? Je ne fais pas  
grand cas de cette bonne fortune-là.

CHARLES, *d'un air gai.*

Félicitez-moi, vous dis-je ; Henriette, ma  
chère Henriette, est retrouvée ; je fais où elle est.

Le MAJOR.

Retrouvée ! comment ?

CHARLES.

Cet aimable, ce cher brouillon de capitaine

s'est mépris ; il m'a donné une lettre adressée à lady Freelove : oh ! je l'aimerai toute ma vie pour cette étourderie.

Le MAJOR.

Adressée à lady Freelove ?

CHARLES.

Oui. La lettre est de mylord James. Il informe sa digne associée, que mon Henriette est avec son père à Holborn ; il s'excuse de n'avoir point vu Mylady ce matin ; ses desseins sur miss Clifford ont pris tous ses momens . . . . Ses desseins ! je les ignore, voilà le mal ; mais, parbleu, Mylord me mettra dans sa confiance. Si je puis le rencontrer aujourd'hui, nous terminerons ensemble, sans que son capitaine irlandois s'en mêle. Adieu, mon oncle.

Le MAJOR.

Où courez-vous ?

CHARLES.

Chercher à m'approcher d'Henriette, tout tenter pour la voir, pour l'appaiser, pour la garantir des entreprises de mylord James.

Le MAJOR.

Attendez, je n'ai pas la meilleure opinion de l'honnêteté de ce lord ; il faut se précautionner . . . .

CHARLES.

Ne craignez rien. J'agirai prudemment. Je laisserai mon carosse à vingt pas, personne ne me verra...

Le MAJOR.

Je ne me fie point à vous, écoutez...

CHARLES.

Je ne puis m'arrêter. Voilà le hasard le plus heureux, le plus favorable augure ! Je ne me ferois jamais imaginé qu'un cartel pût causer tant de joie. Adieu, mon oncle, à tantôt.

---

## SCÈNE VI.

Le MAJOR, *seul.*

ATTENDS, écoute, arrête, Charles ; un mot... Il est parti. Le voilà bien corrigé !.. Quelle chaleur, quelle tête ! dans cette maudite maison, je suis, ma foi, le seul qui ait le sens-commun. Charles est fou, mistress Belton enragée, mon frère... oh diable ! c'est un grave & sententieux imbécille celui-là, rempli de maximes philosophiques. *Le calme est, dit il, le bonheur de l'ame ; une vie paisible est le plus grand des biens ; la patience est la vertu des*

*forts* . . . Assurément il en a de la patience , & pourtant il est bien le plus malheureux chien !.. Malédiction sur sa tendre moitié ! j'enrage ; il faut absolument qu'il me doive la fin de son esclavage , je veux l'engager à se révolter. Je veux le porter à une rébellion ouverte contre sa souveraine ; l'insolente me chasse , qu'ai-je à ménager ? Oh ! parbleu , *mistris* Belton , laissez-moi faire ; je vais , à mon tour , m'emparer de votre mari , l'animer , l'aiguillonner ; je veux qu'il jure , crie , tempête , & jette la maison par les fenêtres.

---

## S C E N E VII.

*Le Théâtre représente une chambre de l'hôtellerie  
où M. Clifford est logé.*

Henriette CLIFFORD, seule.

O ciel ! que vais-je devenir ? mon père , sourd à mes prières , à mes cris , se montre inexorable. Il m'ordonne , il me contraint , il me force d'être à sir Henry , à l'objet de mon dédain , de mon aversion . . . . Peine sensible ; & pourtant un chagrin plus amer encore . . . Ah ! Charles , Charles ! ton imprudence , ton em-

portement... Quoi, rien ne peut donc arrêter la fougue de cette ame impétueuse... Mon père eût cédé peut-être à tes vœux, aux miens... Ah ! je dois l'oublier, renoncer à lui ; y renoncer, l'oublier ? Hélas ! un penchant infurmontable s'oppose à ma raison. Mon destin est d'aimer Charles, de haïr sir Henry, d'être malheureuse à jamais. Le voilà ce ridicule baronnet, mon père veut que je l'entretienne ; ah ! bon dieu ! comment soutenir sa présence ?

---

### S C E N E V I I I.

Mifs HENRIETTE, sir HENRY.

Sir HENRY.

**B**ONJOUR, Mifs, votre serviteur... Vous ne me regardez pas, vous ne répondez point ; vous êtes honteuse, je gage ; vous nous avez donné assez de mal, le pauvre Snip fait bien qu'en dire. O ! ça, écoutez-moi, je ne fais pas de longs discours ; je vais droit mon chemin, sans jamais me détourner. Voici le fait. Je vous veux pour ma femme ; il faut me dire, je vous veux pour mari. Ce que je vous propose est simple ; voyez-moi, examinez-moi ; point de faux-pas à craindre avec Henry, j'ai le pied

sûr, je suis jeune, de bonne race, franc de collier....

HENRIETTE.

Parlez anglois, Monsieur, si vous voulez que je vous réponde.

Sir HENRY.

Parler anglois ? Et ! que fais-je donc ? Je vous demande si vous m'aimerez pour votre mari, cela n'est-il pas bon anglois ? Je n'entends rien à vos circonlocutions françoises, moi. Votre père jure que vous ferez ma femme, & je vous demande encore une fois si vous m'aimerez pour votre mari ?

HENRIETTE.

Que lui dire ? Comment s'y prendre avec un esprit si borné.... Essayons si la raison, la douceur, ont quelque pouvoir sur cette âme grossière.... Sir Henry, vos desseins m'honorent ; mais croyez-moi, vous méritez une femme plus parfaite, plus disposée à reconnoître....

Sir HENRY.

*Plus parfaite !* non, ma foi, Miss, vous ne m'en ferez point accroire, je m'y connois ; en un mot, je suis content de mon marché.

HENRIETTE.

Permettez, Monsieur, que je m'explique.

Dans notre position, la sincérité doit l'emporter sur une vaine politesse. J'ose donc vous le dire. Jamais je ne ferai votre femme. Si vous vous intéressez à mon bonheur, si mon repos vous est cher, renoncez à vos prétentions, engagez mon père à me laisser libre, cessez de presser une union mal assortie ; par ce généreux procédé vous m'obligerez sans rien sacrifier, car je suis absolument déterminée à vous refuser, fût-ce au péril de ma vie.

Sir H E N R Y.

A me refuser, à ne point vouloir de moi, n'est-ce pas ? Parbleu, Madame, vous êtes difficile. Mais, mais comment donc, que signifie tout cela ? Votre père prétend, je prétends aussi ; nous prétendons... Enfin...

H E N R I E T T E.

De grace, sir Henry, ne vous obstinez point... Il m'est impossible... tout-à-fait impossible... Jamais on ne pourra me contraindre...

Sir H E N R Y:

Vous verrez, Miss, si l'on ne vous contraindra pas. Eh si, commencer une partie & retirer les enjeux, c'est agir comme un enfant. Jouez, ou payez. Miss, c'est la règle.

HENRIETTE.

Laissez-vous persuader, Monsieur, ne persévérez pas dans une vaine poursuite. Je suis décidée, positivement décidée à vous refuser ma main.

Sir HENRY.

Oui-da? Mais votre père est décidé à me la donner, je suis décidé à l'accepter; c'est deux contre un, nous devons l'emporter.

HENRIETTE.

Eh! je vous en conjure.

Sir HENRY.

Prière inutile.

HENRIETTE.

Considérez....

Sir HENRY.

Je ne vous écoute pas.

HENRIETTE.

Mais la générosité....

Sir HENRY.

Chançon.

HENRIETTE.

L'honneur....

Sir HENRY.

Sottise.

H E N R I E T T E.

Vous ordonnent. . . .

S I R H E N R Y.

Le diable m'emporte si j'obéis. Tout est rangé, conclu ; vous devez être ma femme, vous la ferez ; je n'en démordrai pas. Là.

H E N R I E T T E.

Votre femme ! je me donnerois plutôt à l'homme le plus abject, au dernier des esclaves ; je préfère la mort. . . Vous me mettez au désespoir. . . Craignez. . . (*elle se promène avec agitation, marche vite & s'évente.*)

S I R H E N R Y, *la regardant marcher.*

Une charmante encolure, ma foi ; le plus joli trot ! . . .

H E N R I E T T E, *sans s'arrêter.*

Malheureux, je vous honorois trop, en vous supposant susceptible d'un sentiment d'humanité.

S I R H E N R Y, *allant à elle & prenant sa main.*

Là, là, ne prenez pas le mors aux dents.

H E N R I E T T E, *s'efforçant de retirer sa main.*

Comment osez-vous. . . Laissez ma main, laissez-la dans l'instant.

SIR HENRY.

Doucement , doucement , ne vous câbrez pas. Pensez-vous m'effrayer ? Ah ! parbleu , nous en avons bien vu d'autres ! je vous laisse ronger votre frein. Je cours informer monsieur Clifford de votre soumission. Oh ! nous vous rendrons docile , je vous en réponds ; si la bride ne suffit pas , nous emploierons la gourmette. Tel que vous me voyez , j'en ai dompté de plus rétives. Oui , oui , tout-à-l'heure. . . ]  
Laissez-moi faire. ( *Il sort.* )

HENRIETTE, *seule.*

Va , misérable , tu es au-dessous de ma colère. Ai-je pu me flatter d'émouvoir cette ame insensible ? Il ne me reste donc plus d'espérance ? Ah ! par combien de peines mon triste cœur est déchiré ! la cruelle persévérance de mon père fait mon supplice , ma désobéissance l'irrite & l'afflige , ses chagrins augmentent mes douleurs ; que n'est-il en mon pouvoir de céder , de suivre ses ordres. . . . Ah ! plutôt la mort que sir Henry ! Mon père vient , faisons un dernier effort pour le fléchir.

## SCÈNE IX.

M. CLIFFORD, HENRIETTE.

HENRIETTE.

QUELLE colère éclate dans ses yeux ! Ah, mon père, daignez m'entendre. . .

M. CLIFFORD.

Paix ; ne dites pas un seul mot. Voulez-vous l'épouser ? . . . Comment, morbleu, ne sauriez-vous parler ? Répondez-moi. Voulez-vous l'épouser ?

HENRIETTE.

Ah ! Monsieur, excepté cet ordre inhumain, il n'est rien. . .

M. CLIFFORD.

Taisez-vous, n'achevez pas. Fille perverse ! Sang & furies ! vous l'épouserez.

HENRIETTE.

Au nom de tout ce qui peut vous attendrir, Monsieur. . .

M. CLIFFORD.

Vous l'épouserez, insolente ! vous l'épouserez

dès ce soir. Comment avez-vous osé l'insulter, après m'avoir promis de le bien traiter ?

H E N R I E T T E.

Je vous ai tenu parole, Monsieur ; mais son impertinente conduite . . .

M. CLIFFORD, *dans une grande passion.*

*Son impertinente conduite ?* Confusion ! il ne périra que de ma main. Etre impertinent avec mon Henriette . . . où est-il l'infâme ? Je veux lui brûler la cervelle ! . . . Mais c'est un mensonge, un impudent mensonge, il n'est pas assez hardi . . . Voulez-vous l'épouser ? Répondez à cela ; voulez-vous l'épouser ? . . Eh bien ! êtes-vous muette . . . Damnation ! vous l'épouserez.

H E N R I E T T E.

Si vous aviez de la tendresse pour moi, Monsieur . . .

M. CLIFFORD.

Si j'ai de la tendresse pour toi ? pour mon Henriette ! Ah ! ma chère fille, ton pauvre père t'adore ; si je ne t'aimois à la folie, voudrois-je te forcer . . . N'est-ce pas ton bonheur que je cherche . . . Mais je connois la cause de ta défobéissance ; ce jeune emporté, cet insolent Belton . . . il m'a insulté, menacé . . . je le hais, je le déteste . . . pour me faire enrager, tu  
l'aimes,

L'aimes, tu en es folle, tu n'en veux point d'autre... Maudite contradiction!

HENRIETTE.

Délivrez-moi de sir Henry; & si je dispose de ma main sans votre consentement, privez-moi du nom de votre fille.

M. CLIFFORD.

Si tu n'acceptes sir Henry, je t'en prive à l'instant, je te renonce, je te déshérite, je te maudis.

HENRIETTE.

Mais si mon cœur l'abhorre!... Monsieur, mon père, vous ne savez pas combien il m'est affreux de vous contester vos droits, de ne pas vous obéir; je ne saurois épouser sir Henry, mais je puis mourir pour vous plaire....

M. CLIFFORD.

Mourir! mourir pour me plaire! diabolique, infernale méchanceté! Je desirerois ta mort, moi!... Vous briserez mon cœur, Henriette, vous le briserez infailliblement; n'est-ce pas pour vous rendre heureuse que je m'obstine? Sir Henry n'est-il pas le plus riche baronnet de la province? N'est-on pas heureuse quand on est riche? Toutes les filles du comté le desirent.... Vous êtes opiniâtre, entêtée,

vous prenez plaisir à me tourmenter, à me fâcher,.... mais je ne vous céderai pas. Entendez-vous, Henriette, ventrebleu, morte ou vive, vous l'épouserez. Quelles raisons avez-vous à m'opposer ? hem ?

HENRIETTE.

J'en ai mille, Monsieur....

M. CLIFFORD.

Paix, paix. Je vous défends de prononcer un mot. Vous serez sa femme, ce soir il sera votre mari. Je vais à l'instant chercher une licence, m'assurer d'un ministre. Damnation ! osez-vous disputer contre moi ? Ne suis-je pas votre père ? N'ai-je pas droit.... corbleu ! tu m'obéiras, je t'en répons. Tu l'épouseras, oui, oui, oui, tu l'épouseras. (*il sort en fureur.*)

HENRIETTE, seule, allant après lui.

Eh ! Monsieur, eh ! mon père... Il ne m'entend plus, il ne veut pas m'entendre. *Vous êtes ma fille, vous devez m'obéir.* Cruels pères ; je ne conteste pas vos droits ; mais devez-vous abuser de votre autorité ? Imposez au moins des loix raisonnables à des êtres libres & éclairés ; soyez justes, humains, n'exigez pas des sacrifices impossibles à faire.... Charles!... hélas ! une licence.... un ministre....

O toi qui possédois mon cœur, toi que j'adorois, devois-tu menacer mon père?... Vain regret, inutiles plaintes.... pour jamais séparés... Bon dieu ! que vois-je ?

---

---

## S C E N E X.

Charles BELTON, HENRIETTE.

C H A R L E S.

NE vous alarmez point, ma chère Henriette; ah ! ne craignez rien d'un amant soumis & repentant. Depuis deux heures j'erre autour de cette maison, j'attends l'instant de m'approcher de vous. Sir Henry, votre père, sont partis. Je saisis cette heureuse occasion de venir expier ma faute, implorer à vos pieds un pardon....

H E N R I E T T E.

Vous prenez, Monsieur, une peine très-inutile. Ni je n'attendois, ni je ne souhaitois votre visite.

C H A R L E S.

O ma charmante amie ! vos paroles, vos regards, glacent mon ame. Depuis hier, savez-vous à quel tourment.... Ah ! ne vous éloignez pas de moi, ne rejetez pas les prières

de votre malheureux amant. J'ai tort, je me hais, j'ai dû vous irriter ; mais pardonnez un mouvement indiscret... l'excès de ma passion, la crainte de vous perdre..... Mon désespoir m'ôtoit à moi-même.

H E N R I E T T E.

Eh ! comment pardonner un emportement si criminel ? Oser disputer une fille à son père, porter l'égarement, la fureur... Grand dieu, de quel effroi ce souvenir me pénètre ! Laissez-moi, Monsieur, laissez-moi pour jamais. Vous avez menacé les jours de mon père, je ne dois plus vous regarder sans horreur.

C H A R L E S.

Moi, je vous ferois horreur ? Ah ! vous m'accablez... J'ai mérité vos reproches, ils sont justes ; mais mon repentir, ma douleur..... Henriette, je vous adore ! je ne respire que pour vous aimer..... Ah ! rendez-moi votre cœur, mes espérances... Tous les instans de ma vie feront employés à vous faire oublier mes offenses. Jamais, jamais vous ne me reverrez coupable....

H E N R I E T T E.

Eh ! comment osez-vous en répondre ? Vos passions ont trop d'empire sur vous ; voyez où leur excès a pu vous conduire ? Ah ! Charles,

celui qui ne fait pas en modérer l'ardeur, s'il est encore vertueux, risque à chaque instant de cesser de l'être.

C H A R L E S.

Le desir de vous plaire, de me rendre digne de vous, sera désormais un frein à ces passions trop vives. Mon amour seul m'a fait commettre des fautes. Rendez-le heureux, mon aimable Henriette ; alors maîtresse de mon ame, vous calmeriez ses mouvemens impétueux, sans cesse excités par la crainte de n'être point à vous. O ! ma douce, ma généreuse amie, pardonnez-moi. Betty vient de me dire que votre père est allé chercher une licence... Juste ciel ! vous donneriez-vous à sir Henry ? consentiriez-vous à m'abandonner ? Non, vous n'y consentez pas ? Evitez une affreuse violence, je viens vous en délivrer. Saisissons cet instant, ma voiture est à dix pas, venez, ma chère, venez...

H E N R I E T T E.

Non. J'attendrai l'évènement. Je ne fuirai point. O Charles ! si j'écoutois mon penchant... Ils ne peuvent me forcer d'épouser sir Henry... Hélas ! sans votre dernière imprudence, peut-être.... Mais, comment nous flatter !... Mon père, avant de sortir, me reprochoit une malheureuse tendresse.... N'avoit-il pas raison ?

Ah ! pourquoi , pourquoi la violence de votre caractère....

C H A R L E S.

J'en rougis , j'ai honte de moi-même. Ne me reprochez plus mes égaremens ; soumis le reste de mes jours à vos conseils , je ne penserai , je n'agirai.... Mais le tems s'écoule , votre père peut revenir.... Ah ! consentez à me suivre , mon oncle vous prépare un asyle sûr.... Hâtons-nous , je frémis des dangers que vous courez ici.

H E N R I E T T E.

Non , je veux rester. Abandonner encore mon père ? Fuir avec l'objet de sa haine , ce seroit justifier sa rigueur & flétrir ma réputation.

C H A R L E S.

Insensé ! qu'ai-je fait , Envisagez donc , ma chère Henriette , toute l'horreur de votre situation ; si vous dédaignez de me sauver la vie par une complaisance que je vous demande à genoux , que votre propre intérêt vous engage à me faire grace , à quitter ce lieu. Vous ne connoissez pas tous vos dangers ; mylord James a formé des desseins contre vous , je le fais , j'en suis sûr. Souffrez que je vous défende contre sa violence.

H E N R I E T T E.

C'est auprès de mon père, c'est sous ses yeux, où je puis être à l'abri des complots de ce méprisable lord.

C H A R L E S.

Quoi ! rien ne peut-il vous persuader ?

H E N R I E T T E.

Non, ma résolution est prise.

C H A R L E S.

Vous me désolez, Henriette : considérez . . .

H E N R I E T T E.

Tout est considéré. Votre imprudence a mis un obstacle invincible à vos vœux, je ne puis ni ne dois me confier à vos soins.

C H A R L E S.

Ah ! malheureux ! malheureux Charles ! Ah mon dieu ! si cruelle, vous, vous, ma chère, ma bien-aimée Henriette.... Quoi ! la crainte d'être à sir Henry....

## S C E N E X I.

BETTY, *accourant toute effrayée*, les mêmes.

B E T T Y.

BONTÉ du ciel ! Madame . . . Ah mon dieu !  
l'évènement le plus incroyable . . .

H E N R I E T T E.

Quoi donc ?

B E T T Y.

Une troupe de ces coquins qui enrôlent de force des matelots, viennent d'enlever mon maître & sir Henry. L'un jure en vain qu'il est chevalier baronnet, l'autre écuyer & seigneur de paroisse, les misérables ne veulent pas les entendre.

H E N R I E T T E.

Sir Henry, mon père ! cela est impossible,  
Betty.

C H A R L E S.

Ah ! voilà son complot découvert.

B E T T Y.

Rien n'est plus vrai, Madame, le maître de la maison, vos valets, les siens, courent après

eux, c'est un bruit, une rumeur, la populace fuit... Bon dieu ! que ferons-nous. Si on alloit nous prendre aussi.

H E N R I E T T E.

Si je pensois, Monsieur, que pour vous assurer cet entretien, vous eussiez osé...

C H A R L E S.

Vous, Madame, vous, me soupçonner d'une pareille infamie... Henriette, vous ne le croyez pas ?

H E N R I E T T E.

Non. Vous êtes un homme d'honneur, pardonnez... Mais qui peut donc être l'auteur...

C H A R L E S.

Mylord James aura sans doute imaginé cette indigne ruse. Une lettre qu'il n'avoit pas dessein de m'adresser... Mais j'entends du bruit... on vient... c'est lui. Ne craignez rien, je saurai lui en imposer. O ma chère, je vous défendrai de ses viles entreprises !

## SCENE XII.

Lord JAMES, Charles BELTON,  
HENRIETTE.

Lord JAMES, *accourant d'un air satisfait.*

ENFIN ma jolie, ma délicieuse Henriette, je puis... Ah ! que vois-je ? Encore ce diable d'homme. Parbleu, Monsieur, puisqu'il vous plaît d'être par-tout, terminons sans plus tarder. (*Il met l'épée à la main*) Mais vous êtes sans armes, à la bonne heure. Cédez-moi cette dame, cédez-la, vous dis-je, ou sur mon honneur, je ne vous ménagerai pas. (*Il va sur lui.*)

CHARLES, *tirant un pistolet.*

Doucement, Mylord, doucement. Éloignez-vous. J'ai des armes. Si vous faites un pas, j'aurai l'honneur de vous mettre deux balles dans la tête.

Lord JAMES.

Comment, ventrebleu, un pistolet !

CHARLES.

Au très-humble service de Mylord. Le pistolet, comme l'épée, est une arme à notre

usage, je fais me servir de l'une & de l'autre.  
Si celui-ci manque, le pareil est dans ma poche.

H E N R I E T T E.

Dieu tout-puissant !

L o r d J A M E S.

Mais, mais....

C H A R L E S.

Ne vous effrayez pas, Madame ; Mylord a pris la peine d'écarter vos amis, vos parens, dans l'intention apparemment de remplacer leurs soins, de vous donner les siens. Avez-vous dessein de profiter de sa bonté, voulez-vous vous mettre sous sa protection ?

H E N R I E T T E.

Ah ! cruel Charles, vous le voyez trop, je ne puis plus m'en défendre, la nécessité m'oblige à vous suivre.

C H A R L E S, *donnant la main à Henriette, & présentant son pistolet à Mylord.*

Mylord voudra bien s'éloigner un peu de la porte.

L o r d J A M E S.

Confusion ! Monsieur, Monsieur !

C H A R L E S.

Pardon, Mylord, je n'ai pas le loisir de

causer à présent.... Un peu plus de côté, je vous prie.... Vous savez ma demeure; si vous êtes inquiet de miss Clifford, vous aurez de ses nouvelles chez moi.... Reculez donc un peu, Mylord.... Encore.... Fort bien, là, à merveille. Je suis le plus humble de vos serviteurs.

( Il sort avec Henriette. )

Lord JAMES, seul.

Ne viens-je pas de jouer un joli personnage? Malédiction sur mes stratagèmes; j'ai donc imaginé, concerté, exécuté le dessein le plus profond, le plus politique, seulement pour servir cet impertinent!.. Me voir préférer une espèce que personne ne connoît, un gentilhomme de campagne; sacrifier à cela un lord distingué par sa figure, sa fortune, son esprit, mille qualités brillantes!... Le diable emporte l'amour, les intrigues, & toutes les plates provinciales des trois royaumes.

*Fin du quatrième Acte.*



---

---

## ACTE CINQUIÈME.

*Le Théâtre représente l'appartement  
de lady Freelove.*

---

---

### SCÈNE PREMIÈRE.

Lady FREELOVE, lord JAMES.

Lady FREELOVE.

OUI, vous dis-je, le spirituel capitaine a porté la lettre que vous m'avez écrite au jeune Belton, & m'a remis à moi, le cartel destiné pour votre rival.

Lord JAMES.

Maudit soit le stupide animal ! comment a-t-il pu faire une pareille balourdise ? Me voilà bien avancé. Morbleu, je suis furieux ! après avoir pris de si justes mesures, au moment où je m'attends à recueillir le fruit de mes soins, un sot renverse toutes mes espérances.

Lady FREELOVE.

Seroit-il impossible de tirer avantage de cet accident ?

Lord JAMES.

Eh ! comment , Mylady , comment . . .

Lady FREELOVE.

Vous pouvez délivrer les prisonniers , faire valoir ce service à monsieur Clifford . . . Attendez donc . . . Oui , à merveille ! il faut lui persuader que Charles lui a joué ce tour pour se rendre maître de sa fille.

Lord JAMES.

Ah ! vous avez raison. Charles ayant enlevé miss Clifford à l'instant même . . . L'invention est admirable ! je cours les retirer des mains du capitaine ô-Cutter , & défendre à cet imbécille de se mêler jamais de mes affaires. Mais après qu'ils seront libres , comment leur prouver que mon rival . . .

Lady FREELOVE.

Conduisez-les chez mistress Belton. En trouvant sa fille avec Charles , d'où s'éleveroient les doutes de mon vieux parent ?

Lord JAMES.

Mais cette méprise du capitaine , ma lettre . . .

Lady FREELOVE.

Vous la nierez hardiment , avec intrépidité.

Vous accuserez Charles d'avoir contrefait votre écriture. Eh ! dites-moi , je vous prie , qui peut discerner l'imposture de la vérité , quand deux hommes soutiennent ce qu'ils avancent avec une égale fermeté.

Lord J A M E S.

Je ne rougis pas aisément ; mais soutenir en face , à des gens instruits , prêts à me confondre sur tous les faits , que je n'ai aucune part...

Lady F R E E L O V E.

C'est une nécessité. Après avoir délivré Clifford , si vous l'abandonnez à sa propre conduite , il ira chercher sa fille chez Belton. On lui dira la vérité , vous serez accusé , jugé , condamné ; Belton triomphera , vous perdrez Henriette , sans rétablir votre réputation. Allons donc , du courage , Mylord. Votre présence en imposera. Accompagnez Clifford chez Belton , il le faut , l'honneur l'exige ; il n'y a point à balancer.

Lord J A M E S.

Un motif si puissant me détermine. Mais puis-je compter sur vous ? Avec un tel corps de réserve , j'oserai commencer l'attaque.

Lady F R E E L O V E.

Soyez sûr de moi. J'irai vous soutenir. Comment , se laisser abattre , humilier , ter-

rasser, par de pareilles espèces? Des personnes de notre rang . . . Fi, cela seroit honteux.

Lord JAMES.

On ne pense point avec plus de dignité, vous êtes incomparable ! Je cours exécuter vos ordres, délivrer mes prisonniers, combattre, remporter la victoire & mériter vos louanges. Adieu. Au moins vous viendrez chez mistress Belton, n'y manquez pas.

Lady FREELove.

Eh ! non. Allez vite, & songez à prendre un ton convenable avec ces gens-là.

Lord JAMES.

Oh ! s'il ne s'agit que d'être très-haut, très-supérieur, notre affaire ira bien. (*Il sort.*)

Lady FREELove, seule.

Cet homme est foible, pusillanime ; il manque d'une noble assurance. S'il alloit s'embarasser, hésiter, se couper, me compromettre . . . Je prendrai toutes mes précautions. J'irai chez mistress Belton. Je me présenterai hardiment. Si mylord a l'avantage, je lui conserverai ma protection ; j'avouerai notre intelligence. Appuyer ses desseins, presser son union avec Henriette, ce sera me montrer une ardente amie, une bonne parente. Si mylord est découvert, haï, méprisé ; je l'abandonne,  
je

je me récrie contre ses projets ; je blâme sa conduite, déteste son caractère ; puis j'embrasse le vieux Clifford, le plat baronnet, l'impertinent Charles, ma sotte petite cousine, & maudis avec eux mylord James & ses noires perfidies. ( *elle sort.* )

## S C E N E I I.

*Le Théâtre change, & représente une pièce de l'appartement de mistress Belton.*

Mistress BELTON, seule ; NELLY survient.

**J**E ne puis résister à ce tourment affreux. Le chagrin, l'inquiétude, l'impatience me dévorent. Monsieur Belton, me traiter avec ce mépris ! sortir sans moi, sans me prévenir, sans me consulter. Où est-il ? que fait-il ? dans quels lieux ? avec qui ?.. L'insolent Major lui inspire cette audace... Depuis deux heures n'être pas rentré !... Eh bien, Nelly ?

N E L L Y.

Eh bien, Madame, Monsieur n'est point encore de retour.

Tome VIII.

Y

Mistrifs BELTON.

Pas encore de retour? . . . Ah ! mon dieu . . .  
Mais où est-il allé ? dites donc ?

NELLY.

Je ne le fais pas , Madame.

Mistrifs BELTON.

Vous ne savez jamais rien. Pourquoi ne savez-vous pas ? .. Ignorez-vous que mon mari sortiroit aujourd'hui ? prétendez-vous me persuader que vous l'ignorez ?

NELLY.

Je veux mourir à l'instant , si je m'en suis seulement doutée. Je jure à Madame , je lui proteste . . .

Mistrifs BELTON.

Finissez vos impertinences.

NELLY, *pleurant.*

Il est bien dur de s'entendre accuser quand on est innocente. Monsieur Parisien n'est pas mort , dieu merci ; il peut dire à Madame . . .

Mistrifs BELTON.

Quoi , que peut-il me dire ?

NELLY.

Il affirmera que je ne fais rien , Madame.

Mistrifs BELTON.

La sotte. Faites venir Parisien.

N E L L Y.

Oui, Madame. *(elle sort.)*

Mistress B E L T O N.

Tout conspire contre mon repos. Ne parviendrai-je point à découvrir, à savoir enfin... Parisien, où est votre maître?

*Nelly rentre avec Parisien.*P A R I S I E N , *d'un ton grave.*

Il est parti, Madame.

Mistress B E L T O N.

L'animal ! Je vous demande où il est allé ?

P A R I S I E N.

Où il est allé ?

Mistress B E L T O N.

Oui.

P A R I S I E N.

Je n'en fais rien, Madame.

Mistress B E L T O N.

*Je n'en fais rien, je ne fais pas ; voilà leur réponse à tous. Jamais on ne fut plus mal servi ; je suis environnée de fots, d'imbécilles... Ne devez-vous pas toujours savoir où est votre maître ? vous êtes un valet bien attaché, fort attentif... D'où vient ne pas venir m'avertir que votre maître sortoit ?*

P A R I S I E N.

Qu'il sorte, qu'il ne sorte point, cela ne

me regarde pas. Je suis son valet-de-chambre, je l'habille, c'est mon devoir, je le remplis exactement. Quand je n'ai plus rien à faire auprès de sa personne, il peut aller, venir, rester, je ne m'en embarrasse pas le moins du monde; il me laisse libre; pourquoi le gênerois-je?

Mistrifs BELTON.

L'impertinente gravité de ce faquin est insoutenable. Allez-vous-en.

PARISIEN.

Très-volontiers, Madame.

Mistrifs BELTON.

Eh bien, Nelly, à quoi vous amusez-vous? pourquoi ne pas faire monter John, Thomas, Abraham, le portier? faut-il vous répéter cent fois la même chose?

NELLY.

Madame ne me l'a pas encore dit. (*elle sort.*)

Mistrifs BELTON.

*Pas encore dit?* Cette créature est d'une impudence... Mon dieu, que deviendrai-je? Je suis dans une agitation...

*Nelly rentre avec John.*

JOHN.

Que veut Madame?

Mistress BELTON.

Pourquoi n'avez-vous pas suivi votre maître ?

J O H N.

C'est qu'il est sorti dans le carrosse de monsieur le Major, Madame.

Mistress BELTON.

Où sont-ils allés ?

J O H N.

J'imagine qu'ils sont allés chez M. le Major ; Madame.

Mistress BELTON.

Il *imagine* ! Quoi, vous n'en êtes pas sûr ?

J O H N.

Non, Madame ; je le pense, mais je n'en suis pas certain.

Mistress BELTON.

*Pas certain* ? Ils disent tous la même bêtise. Ils ne savent jamais ce qu'on leur demande ; des paresseux, des ignorans, des brutes. . . Oh ! oui, je renouvellerai toute ma maison. . . Sortez. . . Attendez. . . Courez chez le Major, informez-vous si votre maître y est.

J O H N.

Et s'il y est, que lui dirai-je de votre part, Madame ?

Mistress BELTON.

Quel automate ? c'est pour en mourir ! Ne lui dites rien , allez seulement chez le Major , demandez si votre maître y est , m'entendez-vous ? . . . Eh bien , partirez-vous ?

JOHN.

J'y cours.

Mistress BELTON.

John , John . . . Revenez . . . Non , allez . . . Restez . . . Ecoutez . . . Non , volez chez le Major. ( *John sort.* )

NELLY, à part.

La voilà de belle humeur , nous aurons une jolie journée. ( *haut* ) Madame veut-elle s'habiller ?

Mistress BELTON.

Quoi , cette créature aura l'audace de me tourmenter aussi ! Je ne jouirai pas d'un moment de paix , de tranquillité dans ma propre maison ? M'habiller , me parler de m'habiller en l'état où je suis ! Sortez , insolente , ne m'importunez point par vos plates questions ; il vous convient bien de m'en faire . . . Nelly . . . Nelly.

NELLY.

Madame ?

Mistress BELTON.

Personne ne monte ? où sont donc tous mes

gens? Il ne vous plaît donc pas. . . Personne ne veut donc m'obéir. . .

J O H N, *accourant.*

Mon maître est ici, Madame; il vient d'arriver avec monsieur son frère, monsieur son neveu & la belle dame qui étoit ici hier.

Mistris BELTON.

La dame! . . . Quoi. . . que dites-vous? La jeune personne qui vint hier, est ici?

J O H N.

Oui, Madame.

Mistris BELTON.

La même? elle est avec lui?

J O H N.

Oui, Madame.

Mistris BELTON.

Il la ramène. . . L'a-t-il enlevée une seconde fois? Ah! c'en est trop, quelle hardiesse! cet homme est sans pudeur, c'est un cœur corrompu, détestable. . . Je vais descendre, chasser de chez moi. . . Pense-t-il m'outrager impunément? Je lui ferai voir. . . Non, un profond mépris. . . Je veux sortir, abandonner cette maison, m'en éloigner, n'y plus rentrer. . . Quoi, laisser triompher cette jeune audacieuse! elle est avec lui. . . Ah dieu! le Major est un

infâme ; Charles , un vil complaisant... Je suis trahie, perdue ! il lui jure de l'aimer , de me haïr... L'ingrat, le perfide... Courons, je dois m'opposer... Bon dieu ! j'ai la tête en feu ; des éblouissemens... Je me meurs. Nelly , conduisez-moi dans ma chambre , je m'y renfermerai , j'y resterai seule, j'y mourrai ; jamais , jamais je ne reverrai un cruel , un barbare , qui n'a pas craint de me percer le cœur , de me donner le coup de la mort. (*elle sort.*)

### S C E N E I I I.

*Le Théâtre change & représente une pièce de l'appartement de M. Belton.*

Miss HENRIETTE CLIFFORD,  
M. BELTON, Le MAJOR, CHARLES.

CHARLES, à Henriette.

CALMEZ-VOUS, ma charmante amie, calmez-vous, je vous en conjure.

HENRIETTE.

Impossible ! je ne puis dissiper mon trouble, mes craintes. Ah ! cet indigne lord, où faisoit-il conduire mon père ? comment le délivrer ?

M. B E L T O N.

Rassurez-vous, Maadame, dans un moment vous en aurez des nouvelles ; tout va s'arranger au gré de vos desirs, des nôtres ; je l'espère.

H E N R I E T T E.

Ah ! Monsieur, plus d'une inquiétude cause mon agitation. Je tremble d'exciter encore une triste passion, de faire naître une seconde altercation entre vous & votre épouse. Sans le vouloir, j'ai fâché mistress Belton, ma présence a vivement blessé son cœur ; je ne saurois me consoler d'être l'innocent objet de sa peine ; pourquoi donc exigez-vous tous les trois, que je vienne ? . . .

L e M A J O R.

Daignez vous prêter à nos desseins, Madame ; il importe au bonheur de mon frère, que vous ayiez cette complaisance. Il doit se conduire obligeamment à votre égard, éclaircir sa conduite, ne pas céder au plus extravagant des caprices ; & la décence exige que mistress Belton vous reçoive, vous traite en amie, en parente . . . .

N E L L Y *entre, & dit à M. Belton.*

Je voudrois, Monsieur, . . .

M. BELTON.

Quoi? que voulez-vous, Nelly?

NELLY.

Vous parler sans être entendue des autres,  
Monsieur.

M. BELTON, *s'approchant d'elle.*

Eh bien, dites?

NELLY, *lui parle bas.*

M. BELTON, *bas au Major.*

Elle est malade, mon frère, bien malade ;  
elle ne peut descendre, elle me fait prier de  
monter ; que me conseillez-vous?

Le MAJOR.

Comment, ce que je vous conseille? Gar-  
dez-vous bien d'y aller.

M. BELTON.

Mais....

Le MAJOR.

Mais, non, & cent fois non. Laissez-la  
bouder tout à son aise.

M. BELTON.

Je suis en compagnie, Nelly, vous le voyez ;  
je ne saurois monter. Dites à votre maîtresse

qu'elle descende. Je la prie de venir , entendez-vous ? je serai charmé de la voir. Allez.

( *Nelly sort.* )

Le M A J O R.

Bon , fort bien ; je commence à être assez content de vous.

M. B E L T O N.

Je veux aller tout doucement écouter comment elle recevra ma réponse. Permettez-vous , belle Henriette . . .

Le M A J O R.

Aller écouter ! êtes-vous fou ? Si vous reprenez votre foiblesse , je vous abandonne. Avez-vous entrepris d'être à jamais esclave & malheureux ?

M. B E L T O N.

Vous me faites tort , mon frère ; je suis tendre , je suis sensible ; mais je ne suis pas *foible*. Ma femme est injuste , la raison est pour moi , je ne dois pas céder , je soutiendrai mes droits ; vous me trouverez plus de fermeté qu'en pareille occasion vous n'en montriez vous-même. soyez donc sans crainte , fiez-vous à moi. Je vais de mon cabinet écouter ses discours , observer ses mouvemens , & je réglerai ma conduite sur mes découvertes. ( *il sort.* )

Le MAJOR.

Il va tout gâter. Quand j'y pense, je doute que cet homme soit mon frère.

CHARLES.

Ah ! ma chère Henriette, votre tristesse me pénètre de douleur ; je vais mettre tous mes soins à trouver votre père, je vous le ramènerai. Séchez vos pleurs, ma douce, ma charmante maîtresse, croyez...

## SCENE IV.

M. CLIFFORD, lord JAMES, fir HENRY,  
les mêmes.

M. CLIFFORD, *parlant avant qu'on le voye.*

VENEZ, venez, fir Henry ; ils me rendront compte de ma fille, & de l'insulte qu'ils ont osé nous faire !

HENRIETTE.

Ah ! j'entends sa voix, c'est lui, c'est mon père ! O ciel ! je te rends grace ! (*au Major*) Monsieur, tâchez d'apaiser sa colère.... Je crains... Ah ! Charles, gardez-vous d'oublier...

Oh ! mon ami , remplissez vos promesses ;  
foyez doux , foyez patient.

C H A R L E S , à *Henriette*.

Je ferai tout pour vous plaire.

Lord J A M E S , à *M. Clifford en entrant*.

Vous le voyez , Monsieur , votre fille est  
ici ; je ne vous en ai point imposé.

M. C L I F F O R D .

Oui , la voilà. Je ne vois que trop... Aurois-je  
pu le penser , le croire... Ma fille , ma pro-  
pre fille... Courage , Henriette , courage ! ce  
n'est pas assez de quitter votre père , vous le  
faites enlever par des brigands , avec violence ,  
avec dureté , vous mettez sa vie en danger , &  
puis vous avez le front , l'audace , l'insolence de  
venir... Vous... vous... La colère , la rage me  
suffoque ; je ne saurois parler... J'étouffe.

C H A R L E S .

Je vous assure , Monsieur...

M. C L I F F O R D .

Tu *m'assures*... Je te trouve bien hardi de  
*m'assurer* ! après m'avoir ôté le cœur de ma  
fille , après avoir égaré sa raison , après l'avoir  
enforcélée , rendue mon ennemie , ma plus  
cruelle ennemie... tu *m'assures* ? Eh ! que  
diable *m'assures-tu* ?

Le MAJOR.

Si vous voulez m'entendre, Monsieur. . .

M. CLIFFORD.

Il est bien question de vous entendre ! Rendez-moi ma fille , rendez-la-moi , tout-à-l'heure.

Le MAJOR.

Si vous aviez un peu de patience , monsieur Clifford. . .

M. CLIFFORD.

De la patience ! corbleu , Monsieur , pour qui me prenez-vous ? Je ne veux point avoir de patience , je veux ma fille. Elle est à moi , je demande mon bien , pour en disposer à ma fantaisie. Oh ! tu l'épouseras , sir Henry ; à leur barbe , tu l'épouseras.

Lord JAMES.

Mais. . . mais , vous êtes violent , monsieur Clifford , &amp; votre conduite est très-cavalière. Que parlez-vous encore de sir Henry ? Songez donc à mes prétentions ? Faites attention , je vous prie , à ma naissance , à mon rang , à mes titres. . .

M. CLIFFORD.

Des titres , un rang , de la naissance ? beau sujet d'attention ! Je me moque de tous les lords du royaume. Ma fille ne sera jamais une

bégueule de la cour, une impertinente de la ville ; saisis-toi d'elle, Henry ; c'est ta femme, emmène-la.

C H A R L E S.

Sir Henry, gardez-vous de tenter. . .

H E N R I E T T E.

Mon père, daignez. . .

M. C L I F F O R D.

Je ne daignerai pas.

Le M A J O R.

Un mot, monsieur Clifford ; un seul mot.

M. C L I F F O R D.

Pas une syllabe. Henry, saisis-toi de sa main, entraîne l'obstinée, emporte la rebelle. . . Eh bien, m'entend-t-il ? Le stupide animal ne sauroit-il obéir ?

Lord J A M E S.

Parbleu, Monsieur, il n'en sera rien, nos conventions. . . Je m'y oppose, je le puis.

M. C L I F F O R D.

Quoi ? que pouvez-vous ?

H E N R I E T T E.

Eh ! mon père !

C H A R L E S.

Eh ! Monsieur !

Le MAJOR.

Souffrez . . .

Sir HENRY.

Paix, paix, taisez-vous tous. Vous ne savez pas le prendre. Je vais l'appaiser. Ça, beau-père, écoutez. Vous vouliez me marier avec votre fille, n'est-ce pas ? Moi, comme un sot, je consentois à l'épouser . . .

M. CLIFFORD.

Comment, ventrebleu . . .

Sir HENRY, *criant plus fort que lui.*

Doucement donc, écoutez tout. Quand on a pris une mauvaise route, il n'est pas défendu de rentrer dans le bon chemin ; s'il se présente un sentier qui y mène, on s'y jette bien vite. C'est ce que j'ai fait. Mylord a bien voulu troquer son cheval bai, son superbe Nabab . . . la plus belle, la plus magnifique bête ! . . . Il l'a payé quatorze cens guinées ; savez-vous ? . . . Enfin, il a bien voulu la troquer contre votre Henriette ; là, noblement, troc pour troc, sans exiger de retour . . . J'ai tant désiré ce beau Nabab . . . Je ne suis, ma foi, pas dupe ; le bon marché que j'ai fait là ! Comme mon ami, monsieur Clifford, vous devez me féliciter . . .

M.

M. CLIFFORD.

Qu'entends-je ? se peut-il . . . Troquer ma fille ! troquer mon Henriette contre un cheval ?

Sir HENRY.

Eh pardi oui , je l'ai troquée ; elle me portoit malheur. N'avons-nous pas pensé nous rompre le cou , le pauvre Snip & moi , pour courir après elle ? Ne perdrai-je pas ma gageure à Newmarket ? Ne m'a-t-on pas enlevé , mis à fond de cale dans ce maudit vaisseau ? N'ai-je pas été bien heureux pendant que je faisois la cour à Madame ? Toujours ombrageuse , toujours rétive . . . Enfin j'en suis débarrassé. Henriette est à Mylord , Nabab est à moi ; je suis content comme un roi.

M. CLIFFORD.

Que la peste t'étouffe , toi , Nabab , Mylord , & . . . .

Lord JAMES.

Un peu plus d'égards , monsieur Clifford , ces propos . . . .

M. CLIFFORD.

Rage , fureur ! . . . Ils me feront devenir fou. Existe-t-il un plus malheureux chien ? Ma fille trahit son père , cette brute de baronnet me fait un sanglant affront , ce maudit lord veut

être mon gendre en dépit de moi, ce jeune étourdi de Belton s'empare de ma fille à mon nez . . . .

Le MAJOR.

Monfieur Clifford, voulez-vous m'accorder un moment d'audience. Je m'engage à rétablir le calme dans votre esprit, à justifier votre fille, à vous prouver son respect & sa tendresse pour vous; enfin, à vous montrer ceux qui méritent votre haine & votre mépris.

M. CLIFFORD.

Eh bien, morbleu, parlez. Parlez donc, puisque vous en avez tant d'envie.

Le MAJOR.

Je vais exposer la vérité, tant-pis pour ceux qu'elle offensera. Nous avons de violentes présomptions sur un fait, des preuves positives sur un autre. La conduite de Mylord avec votre fille, chez lady Freelove, peut le faire soupçonner d'un attentat . . . Elle montre au moins un homme peu délicat sur les moyens de remplir ses desirs. Une lettre de sa main découvre qu'il est l'auteur de l'insulte & de la violence dont vous vous plaignez. Voilà cette lettre, elle est, je crois, une preuve incontestable . . .

Lord JAMES.

Fable, invention, pure adresse.

CHARLES, à M. Clifford.

Lisez, Monsieur, lisez. Cette lettre est tombée entre mes mains, par la méprise du porteur. Un égard dont vous ne pouvez me faire mauvais gré, me force à cacher le nom de la personne à qui Mylord l'adressoit ; ainsi je supprime l'enveloppe.

Lord JAMES.

Que je sois déshonoré, monsieur Clifford, si cette lettre. . . Supposition, détour, stratagème ! (*à part*) Lady Freelove ne vient point ; le diable soit de la femme, m'abandonner, quand j'ai le plus grand besoin de son impudence !

Sir HENRY.

Oui, oui, supposition ; m'auroit-il cédé Nabab, s'il n'étoit pas le plus honnête homme du monde ?

M. CLIFFORD, *répétant haut des mots de la lettre qu'il lit tout bas.*

*Le plein succès de mon entreprise. . . Cela est clair. Mon expédition maritime. Très-clair. Ce vieux fou de Clifford. Fort obligé vraiment. Le campagnard jurera, mais nous rirons. (à Mylord James) Sang & furies ! c'est donc vous. . .*

LORD JAMES.

Non, du tout, malice, fausseté, vous dis-je ?  
Quand vous serez de sang-froid. . .

M. CLIFFORD.

De sang-froid, ventre-bleu, de ma vie je ne  
veux être de sang-froid. Quoi ! j'accusois ma  
pauvre fille, je la croyois d'intelligence. . . .  
Viens dans mes bras, ma chère enfant, viens  
me dire que tu es innocente, que ce lord est  
un infâme. . .

LORD JAMES.

Mais, mon cher Clifford. . .

M. CLIFFORD.

Allez au diable ! Ma bonne, ma douce  
Henriette !

HENRIETTE, *embrassant son père.*

Avez-vous pu me soupçonner, Monsieur. . .

M. CLIFFORD.

Moi, ma fille ! c'est lui qui t'accusoit. . .  
J'étois un sot de le croire, ma fille, ma chère  
fille ; je t'ai toujours regardée comme un ange.

LE MAJOR.

Oui., miss Clifford est un ange, Monsieur.  
Vous devez la rendre heureuse. Sir Henry vient  
de vous montrer qu'il n'est pas digne d'elle ;

Mylord cesse apparemment d'y prétendre : mon neveu l'adore, consentez . . .

Sir H E N R Y.

Eh, non, non. Ce n'est pas-là notre accord ; la dame à Mylord, Nabab à moi : vous arrangez mal les choses, monsieur le Major.

Lord J A M E S.

Ma foi, mon bon monsieur Clifford, vous le prenez sur un ton . . . Comme dit le Major, je cesse de prétendre à votre divine Henriette. Elle est belle, charmante ; mais tant de rudesse dans le père . . . Un homme tel que moi est-il fait pour prier ? Parbleu ! je romps avec vous, mon petit campagnard ; je vous refuse tout net l'honneur de mon alliance. Serviteur. Vous vous repentirez en vain, de mes jours je ne veux entendre parler, ni de la province, ni des sauvages qui l'habitent.

Sir H E N R Y, *courant après lui.*

Et Nabab, Mylord ? ce n'est pas ma faute.

Lord J A M E S, *en s'en allant.*

Nous verrons.

Sir H E N R Y.

Je le suis. Ma foi, monsieur Clifford, vous êtes un plaisant ami, me mettre dans le cas

de manquer Nabab. Adieu, je ne veux jamais vous voir, si Mylord rompt le marché.

(*Il sort.*)

M. CLIFFORD.

Allez, plat animal, allez trouver votre sot courtifan.

Le MAJOR.

Allons, monsieur Clifford, laissez-vous fléchir. Rendez-vous à la nature, à la raison; vous aimez votre fille, & vous la chagrinez, vous la désolez. J'ai vu le tems où vous estimiez Charles; sa naissance, sa fortune. . .

M. CLIFFORD.

Sont convenables, je ne le nie pas. Mais après la façon dont il m'a traité. . .

Le MAJOR.

Vous pouvez lui reprocher trop de vivacité; mais je répons de son cœur.

M. CLIFFORD.

N'est-il pas l'auteur de tous mes chagrins? N'a-t-il pas concerté la fuite d'Henriette avec vous autres? . . .

CHARLES.

Jamais, Monsieur. J'ignorois son dessein, sa demeure. . .

M. CLIFFORD.

Est-il vrai, Major ?

Le MAJOR.

Oui, sur mon honneur, Monsieur.

M. CLIFFORD.

Mais j'ai promis de ne pas céder, je l'ai juré; ne suis-je pas le père de ma fille ? le maître d'en disposer... Un jeune dogue enragé, qui vouloit hier me tuer !

C H A R L E S.

Pardonnez mon égarement... La plus forte passion... Vous m'arrachiez votre fille... Perdre Henriette, Henriette que j'adore... Non, je ne puis vivre sans elle ! O ! ma belle amie, ô ! monsieur Clifford... soyez mon père... Je proteste, je jure... Oui, ma tendresse, mon respect, vous prouveront....

M. CLIFFORD.

Tararé ! ne me l'avez-vous pas enlevée à Holborn, hem ?

H E N R I E T T E.

Ah ! pouvez-vous lui en faire un reproche ? O ! mon père, que devenois-je sans le généreux secours de Charles ? Il m'a sauvé deux fois des vils attentats de ce méprisable lord.

M. CLIFFORD.

Il t'a sauvée . . . Il a sauvé mon enfant . . .  
Viens , mon ami Charles , viens ; je t'aime , je  
te donne ma fille . . . . Eh ! que diable ne  
me disiez-vous . . .

C H A R L E S .

Ah ! Monsieur , vous me rendez le plus heu-  
reux de tous les hommes. Ma chère Henriette ,  
partagez-vous mes transports ?

H E N R I E T T E .

Souffrez , mon père . . .

M. CLIFFORD.

Souffrir ! quoi ? comment ? toujours déso-  
béissante , n'est-ce pas ? Gageons que tu n'en  
veux plus ? je te le donne , c'est assez. Mor-  
bleu , le veux-tu , le prendras-tu ?

H E N R I E T T E .

Eh oui , oui , mon père , je vous obéis de  
tout mon cœur.

M. CLIFFORD.

Miracle ! Ecoute , mon ami Charles , si tu  
n'es pas un bon mari , si tu ne rends pas mon  
Henriette la plus heureuse des femmes , tu ne  
mourras que de ma main. Damnation ! Je veux  
la voir rire du soir au matin.

CHARLES.

Et moi, je veux expirer à l'instant où je  
lui causerai de la tristesse.

M. CLIFFORD.

Embrassez-moi tous deux.

HENRIETTE &amp; CHARLES.

De toute mon ame.

## SCÈNE V.

Lady FREELOVE, les mêmes.

Lady FREELOVE.

**M**A chère mis Clifford, pardonnez si...

CHARLES.

Dites mistrifs Belton, Mylady.

Lady FREELOVE.

Est-elle mariée ?

HENRIETTE.

Pas encore, Madame ; mais mon père con-  
sent à notre union.

Lady FREELOVE.

En vérité ? J'en suis comblée. Embrassez-  
moi, mon aimable cousine ; je vous félicite,

monfieur Belton ; recevez mon compliment ,  
monfieur Clifford.

Le MAJOR, à part.

Que d'aifance , quelle noble impudence !

Lady FREELOVE.

Ah ! Major , je ne vous voyois pas ; il y a  
cent ans que je ne vous ai rencontré.

Le MAJOR.

Votre humble ferviteur , Mylady ; vous avez  
fait de grands progrès dans la philofophie ,  
depuis que je n'ai eu l'honneur de vous ren-  
dre mes devoirs. Je vous admire , en vérité.  
Pas le moins du monde affectée de la petite  
contradiction qui renverfe vos projets , point  
du tout fenfible au peu de succès de votre  
honnête ami ?

Lady FREELOVE.

De quoi , de qui parlez-vous ?

Le MAJOR.

D'un rien , d'une mifère ; feulement des pro-  
cédés de mylord James.

Lady FREELOVE.

Comment auriez-vous fujet de vous en  
plaindre ?

M. CLIFFORD.

La question est bonne ! votre lord est un faquin, un . . .

Lady FREELOVE.

Ah ! bon dieu , quelle expression ! si mylord James s'est mal conduit , j'en suis très-fâchée. Mais après tout , on ne répond pas de ses amis. Dans le grand monde , on se voit , on se rencontre , on vit ensemble , & pourtant on se connoît à peine. Si Mylord est capable d'un mauvais procédé , vous m'obligez de me l'apprendre , & s'il vous a manqué , ma porte lui sera fermée.

Le MAJOR.

Quel front !

CHARLES.

Parbleu , Mylady , c'en est trop. Votre audace m'étonne. Par égard pour monsieur Clifford , je voulois vous ménager ; mais vous ne méritez pas . . . ( à M. Clifford ) Tenez , Monsieur , voilà l'enveloppe de la lettre que vous venez de lire.

M. CLIFFORD.

*A mylady Freelove.* . . . C'est à vous qu'il écrivoit tant d'impertinences ? Vous étiez de concert avec lui . . . Perdre ma fille . . . m'insulter . . . . Ventre-bleu , je ne fais qui me

tient . . . Vous n'êtes pas une femme , vous êtes un monstre.

Lady *F R E E L O V E*.

D'un ton plus bas , monsieur Clifford ; vous avez l'honneur d'être mon parent , mais . . .

M. *C L I F F O R D*.

Bel honneur , ma foi , ne vous en vantez pas plus que moi , personne ne le saura.

Lady *F R E E L O V E*.

Si vous sortez du respect . . .

M. *C L I F F O R D*.

L'effrontée ! du respect ! Je vous respecterois , moi ? Sang & furies ! vous êtes un objet bien respectable.

Lady *F R E E L O V E*.

Ah juste ciel ! cet homme me fend la tête ; il jure d'une façon abominable , il extravague , il est fou , décidément fou.

M. *C L I F F O R D*.

Otez-vous de mes yeux , ou . . .

Lady *F R E E L O V E*.

Retenez-le , sa démence m'effraye ; hâtez-vous de le faire enfermer. J'étois trop bonne , en vérité ; je voulois bien reconnoître cette famille ridicule , la produire dans le monde.

l'avancer, l'illustrer ; mais cet homme est un ogre . . . Je vous abandonne tous, ne comptez plus sur ma protection : je vous défends de me voir, je vous défends même d'oser prononcer mon nom. (*elle sort.*)

M. CLIFFORD.

Une infernale coquine . . . De ma vie je ne veux entendre parler de lords, de ladys . . . Charles, ne t'avise pas d'acheter un titre . . . Mais où est donc monsieur Belton ? Ah ! le voici.

---

## S C E N E VI.

M. BELTON, les mêmes.

Le MAJOR.

**V**ENEZ, mon frère, venez embrasser ces heureux amans. Monsieur Clifford consent enfin au bonheur de notre cher neveu.

CHARLES, *se jettant entre ses bras.*

Partagez ma joie, mon oncle ; je suis le plus content des hommes.

M. BELTON.

Votre serviteur, monsieur Clifford. Est-il vrai que Charles obtient enfin . . .

M. CLIFFORD.

Oui, c'est à présent mon fils & mon ami ; il m'a gagné le cœur, en sauvant mon Henriette des griffes de ce chien de lord.

M. BELTON.

Je ne pouvois apprendre une nouvelle plus consolante. Mon cher neveu, ma charmante nièce, votre joie me pénètre de plaisir.

Le MAJOR.

Eh bien, vos observations ?

M. BELTON.

O ! mes chers amis, aidez-moi ; voici l'instant le plus critique de ma vie. Ma femme est insensée, mais je l'aime, sa jalousie me désole ; je voudrois changer son caractère & non pas son cœur ; la guérir de ses soupçons, sans lui ôter sa tendresse, sans renoncer à la douceur d'en être aimé. Je ne fais comment m'y prendre.

Le MAJOR.

Qu'avez-vous vû ? Qu'avez-vous entendu ?

M. BELTON.

Je viens de me convaincre que ses larmes, ses vapeurs, ses évanouiffemens, sont une adresse pour abuser de ma sensibilité, pour obtenir tout de moi.

Le MAJOR.

Je vous le disois bien.

M. BELTON.

Jamais elle n'eut tant de sujet de se trouver mal, & je vous proteste qu'elle n'y songe seulement pas.

Le MAJOR.

Mais quand elle vous verra, crac, un accès.

M. CLIFFORD.

Oh, les femmes entendent cela ?

M. BELTON.

Pauvre mistress Belton, comme elle se tourmente ! elle sonne, appelle, veut me parler, ne veut jamais me voir. Elle va, vient, court, me demande, ordonne à ses femmes de venir me dire qu'elle est mal, fort mal, qu'elle est mourante ; puis elle leur défend de sortir de sa chambre. Elle s'agite, crie, tempête. Ah ! bon dieu, que faire ?

Le MAJOR.

Tenir bon.

M. CLIFFORD.

C'est mon avis.

Le MAJOR.

Elle va venir vous chercher, soyez-en sûr. Ignorez son dépit, sa colère ; ne vous laissez

point faire de questions, de reproches, prenez un ton d'autorité; que diable, ne sauriez-vous dire je veux, une fois en votre vie?

M. BELTON.

Oh! je conserverai mes avantages, n'en doutez point, mon frère.

M. CLIFFORD.

De la fermeté, morbleu!

Le MAJOR.

La bonne discipline fait de bons soldats, entendez-vous, mon frère?

M. BELTON.

Elle vient, Major, elle vient... Ah! mon dieu....

Le MAJOR.

Avez-vous peur? Chantez pour vous rassurer.

M. BELTON.

Monseigneur Clifford, voulez-vous bien entrer dans ce cabinet, & vous aussi, mon aimable Henriette? Peut-être elle va se livrer à ses premiers mouvemens..... Elle est si violente! excusez....

M. CLIFFORD.

Oh! je ne suis pas pressé de la voir. Je croyois bonnement hier qu'elle prenoit mon parti...

parti... Ecoutez , criez bien fort ; si vous avez besoin d'un second pour la quereller, je suis à votre service. (*Henriette & son père entrent dans le cabinet.*)

---

### SCENE VII & dernière.

Mistris BELTON, NELLY, les mêmes.

Mistris BELTON.

**V**ous vous intéressez fort à moi, monsieur Belton; environné de mes ennemis, pendant que seule, malade, affligée... Mais c'en est fait: négligée, abandonnée, dédaignée dans ma propre maison, bannie de votre cœur, importune à vos yeux, je crois devoir vous délivrer de ma présence. Nelly, qu'on m'appelle des porteurs... Je ne veux pas me plaindre, vous fatiguer, Monsieur: eh! pourquoi troublerois-je votre joie? Je vous laisse avec ceux que vous me préférez. Adieu.

M. BELTON, *bas au Major.*

Me laisser, Major! me laisser...

Le MAJOR, *bas à son frère.*

Eh bien, déjà confus, atterré... Répondez froidement, sans hésiter, sans vous fâcher.

M. BELTON.

Vous prenez mal votre tems pour sortir ,  
 mistrifs Belton. J'ai du monde à dîner , il vous  
 convient de faire les honneurs de ma table :  
 ce soir , si vous avez affaire , vous serez libre  
 d'aller....

Mistrifs BELTON.

Insultante raillerie ! pourquoi feindre de ne  
 me pas entendre ? Je ne fors point pour af-  
 faire , Monsieur ; je vous quitte , je vous parle  
 pour la dernière fois , je me sépare de vous ,  
 je m'en sépare à jamais.

M. BELTON.

En ce cas , Madame....

Le MAJOR , *bas à son frère.*

Ne la retenez pas , consentez....

M. BELTON.

En ce cas , mistrifs Clifford voudra bien s'asseoir  
 à table à votre place ; &....

Mistrifs BELTON.

Oh ! je n'en doute pas , elle prendra ma  
 place à table , ailleurs... Surprenante audace !

Terrible, incroyable dureté ! je sens... Ah ! cela pouvoit-il se prévoir ? Un mari si tendrement aimé, me traiter avec ce mépris, ce dédain, cette cruauté.... O douleur insupportable ! hâtons-nous de fuir... Mais je m'affoiblis, mon cœur se ferre... Un froid glaçant... Nelly, soutenez-moi, un siège, je me meurs. (*Elle tombe dans un fauteuil, Nelly l'évente.*)

Le M A J O R.

Très-bien joué, ma foi.

H E N R I E T T E, *accourant.*

Eh vite ! des sels, des eaux spiritueuses ; mais j'en ai sur moi : ah, la pauvre dame !

M. B E L T O N, *bas à Henriette en l'arrêtant.*

Ne l'approchez pas, Madame ; au nom du ciel, ne l'approchez pas.

C H A R L E S.

Mais elle est sans connoissance.

Le M A J O R.

Tais-toi.

H E N R I E T T E.

Quoi, ne pas la secourir !

A a ij

Le MAJOR.

Elle est évanouie comme moi !

CHARLES.

Je vous dis, mon oncle....

M. BELTON.

Ne craignez rien, Charles. ( *à sa femme* ) Eh si, Madame, si. Cessez ce jeu, il ne peut plus m'abuser. Me prenez-vous pour un enfant ? Levez la tête, cette attitude ne vous sied pas aussi bien que vous le pensez.

Mistress BELTON, *toute en larmes.*

O ciel ! raillée, insultée, rejetée, chassée !...

M. BELTON.

Chassée ? Non, Madame, non....

Le MAJOR, *bas à Belton.*

Prenez garde, pesez vos paroles.

M. BELTON.

Vous voulez me quitter, sans sujet, sans cause réelle de vous plaindre ; je vous laisse aller, je consens à vos desirs. Ne pas vous contredire, est-ce vous insulter ?

Mistrifs BELTON, *appercevant Henriette.*

Que vois-je ?

M. CLIFFORD, *sortant du cabinet.*

Corbleu , c'est ma fille. Ne vous avisez pas ,  
Madame....

M. BELTON.

Vous voyez une personne assez sensible , assez  
généreuse pour accourir à votre secours , malgré  
l'impertinente réception que vous lui fîtes hier.  
Rougissez , mistrifs Belton , rougissez de votre  
folle conduite. (*à Henriette en l'embrassant*)  
O ma chère nièce , permettez-moi de vous  
saluer , de me féliciter du bonheur de vous voir  
dans ma famille. Soyez la bien venue chez moi ,  
n'y craignez personne ; Charles , reçois mon  
compliment , & mérite la charmante compagne  
que M. Clifford veut bien te donner.

Mistrifs BELTON, *se levant & marquant  
beaucoup de surprise.*

Sa nièce ! la compagne de Charles ! Se-  
roit-il vrai.... Quoi , mes soupçons.... Ai-je  
pu.... Ah , grand dieu ! j'étois donc injuste....  
Major, est-elle en effet la compagne de Charles !

Le MAJOR.

Eh non , c'est la maîtresse de votre mari :

374 LA FEMME JALOUSE,

je mène l'intrigue, vous le savez, vous en êtes sûre. Je vais séduisant de jeunes & belles héritières, pour lui composer un sérail. Parbleu c'est l'usage des militaires, vous me l'avez dit.

M. CLIFFORD.

Je me réjouis de vous voir en bonne santé, Mistris Belton. Eh bien, qu'est-ce ? allez-vous encore mettre mon Henriette à la porte ? Vous êtes donc jalouse ? Ah ! ma foi, c'est un vice qui porte avec lui sa punition.

Mistris BELTON.

Vous avez raison, Monsieur, j'avoue cette vérité. Ah ! Major, j'ai rendu mon mari malheureux, je l'ai troublé, fâché, révolté. Vous me le disiez bien, mon amour ressembloit à la haine, en avoit tous les effets. Oui, j'étois une furie, quand je me livrois à mes transports jaloux. Votre frère m'adoroit ! j'ai blessé son cœur, je l'ai perdu . . . Jamais, jamais il ne peut me pardonner.

M. BELTON, *bas au Major.*

A présent je puis . . .

Le MAJOR, *le repoussant & se mettant entre sa femme & lui.*

Non., laissez-moi faire. ( *à mistris Belton* )

Ecoutez , ma sœur , vous avez été diablement insupportable. Comme vous m'avez traité ! Mais , pour vous montrer qu'un guerrier n'est ni *insensible* , ni *inhumain* , à certaines conditions je puis devenir médiateur... ( *bas à son frère* ) Imposez des loix , voilà l'instant de tout obtenir d'elle... ( *à elle* ) Si vous vous repentez , si vous voulez vous soumettre....

Mistris BELTON.

A tout , mon frère , à tout , pour réparer mes torts.

Le MAJOR.

Eh bien je veux vous servir. Belton , il ne faut pas être trop dur , passer d'une extrémité à l'autre. Vous nous avez montré tout-à-l'heure une fermeté approchante de la rudesse. Vous voulez , vous exigez... Voyons , soyez raisonnable. ( *bas* ) Un ton décidé absolu... ( *haut* ) Parlez , mon frère , expliquez vos intentions. Que demandez-vous de votre femme ?

M. BELTON.

Qu'elle me laisse libre , mon frère. Je veux être le maître chez moi , recevoir compagnie , jouer , rire , m'amuser , sortir s'il m'en prend envie , rentrer quand il me plaira ; n'être ni étourdi de leçons , ni fatigué d'atten-

tions, ni troublé par des plaintes, ni attristé par des vapeurs. Si mistress Belton consent à se montrer douce, égale, obligeante, elle sera toujours mon amie, ma maîtresse....

Le MAJOR, *bas à son frère.*

Halte-là. (*haut*) Eh bien, ma sœur...

Mistress BELTON.

Eh bien mon frère, il a raison; il n'exige rien qu'il n'ait droit de vouloir. J'ai été folle, capricieuse, ridicule, insoutenable! Je reconnois mon injustice, mes fautes, mes erreurs; j'ai honte de ma conduite & de moi-même. Mon mari devoit me haïr, me détester, m'abandonner à mes regrets, à mes remords.... Rien ne peut me consoler de l'avoir gêné, tourmenté, affligé! J'implore sa pitié, sans espérer son pardon; c'est à ses pieds que je veux lui demander grace.

(*Elle veut se mettre à genoux.*)

M. BELTON, *l'arrêtant.*

A mes pieds, toi! ah! ma chère amie, c'est dans mes bras où je veux recevoir tes excuses; c'est sur tes lèvres que je veux sceller ton pardon. *Te haïr, t'abandonner!* ah jamais. Sois

aussi raisonnable que tendre , & nous ferons toujours paisibles & heureux.

Mistrifs BELTON.

Tant de douceur , de bonté , me rappelle à moi-même. O mon sensible , mon indulgent mari , que vous m'êtes cher ! Mon estime , ma vénération vous sont de sûrs garants du retour de ma raison. Oui , soyez le maître chez vous. Je renonce à l'empire que j'usurpois. Guidez-moi. En me conduisant par mes propres idées , j'ai fait mon malheur & le vôtre : de ce moment vos desirs régleront tous les miens.

Le MAJOR.

Sur mon ame , ce jour est le plus agréable de ma vie.

HENRIETTE.

Me permettez-vous , Madame. . .

Mistrifs BELTON.

Je ne puis me rappeler sans confusion . . . daignez , belle Henriette , oublier un procédé dont je rougis. A l'avenir , je mettrai tous mes soins à l'effacer de votre souvenir. Charles , je vous félicite. Monsieur Clifford , me pardonnez-vous ?

M. CLIFFORD.

Il faut bien tout pardonner aux femmes. Je suis fort aise de vous voir corrigée.

Mistress BELTON.

Major, mon frère, mon véritable ami, que de reproches n'êtes-vous pas en droit de me faire ?

Le MAJOR.

Ne parlons plus de cela, ma chère sœur ; vous êtes tous contents, le bonheur de mes amis suffit pour me rendre heureux.

*Fin du cinquième & dernier Acte.*

---

CETTE Pièce est en partie prise du fameux roman de monsieur *Fielding*. On connoît trop bien Tom Jones, pour ne pas se rappeler l'inimitable caractère de *Western*, en voyant la déraison & l'emportement de *M. Clifford*. Cette Comédie est une de celles qu'on a le plus suivie dans sa nouveauté, & dont les reprises attirent le plus de spectateurs.

F I N.

---

## APPROBATION.

**J'**AI lu par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, un Imprimé ayant pour titre : *Œuvres de madame Riccoboni* ; & je n'y ai rien trouvé qui m'ait paru devoir en empêcher la réimpression. A Paris, le 30 Octobre 1786.

Signé, **BLIN DE SAINMORE.**

---

## PRIVILÈGE DU ROI.

**L**OUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos amis & féaux Conseillers, les Gens tenant nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conseil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra ; SALUT. Notre bien-aimée la Dame **RICCOBONI**, Nous a fait exposer qu'elle désireroit faire imprimer & donner au Public ses *Œuvres*, s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilège à ce nécessaires : A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Exposante, Nous lui avons permis & permettons de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui semblera, & de le vendre, faire vendre par tout notre Royaume. Voulons qu'elle jouisse de l'effet du présent Privilège, pour elle & ses hoirs à perpétuité, pourvu qu'elle ne le rétrocède à personne ; & si cependant elle jugeoit à propos d'en faire une cession, l'Acte qui la contiendra sera enregistré en la Chambre Syndicale de Paris, à peine de nullité, tant du Privilège, que de la cession ; & alors par le fait seul de la cession entegistrée, la durée du présent Privilège sera réduite à celle de la vie de l'Exposante, ou à celle de dix années, à compter de ce jour, si l'Exposante décède avant l'expiration desdites dix années ; le tout conformément aux articles IV & V de l'Arrêt du Conseil du 30 Août 1777, portant Règlement sur la durée des Privilèges en Librairie. Faisons défenses à tous Imprimeurs, Libraires, & autres personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance ; comme aussi d'imprimer ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire lesdits Ouvrages, sous quelque prétexte que ce puisse être, sans la permission expresse & par écrit de ladite Exposante, ou de celui qui la représentera, à peine de saisie & de confiscation des Exemplaires contrefaits, de six mille livres d'amende, qui ne pourra être modérée, pour la première fois, de pareille amende & de déchéance d'état en cas de récidive, & de tous dépens,

dommages & intérêts ; conformément à l'Arrêt du Conseil du 30 Août 1777 , concernant les contrefaçons ; à la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris , dans trois mois de la date d'icelles ; que l'impression dudit Ouvrage sera faite dans notre Royaume & non ailleurs , en beau papier & beaux caractères , conformément aux Réglemens de la Librairie , à peine de déchéance du présent Privilège ; qu'avant de l'exposer en vente , le manuscrit qui aura servi de copie à l'impression dudit Ouvrage , sera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée , es mains de notre très-cher & féal Chevalier , Garde des Sceaux de France , le Sieur HUE DE MIROMÉNIL ; qu'il en sera ensuite remis deux exemplaires dans notre Bibliothèque publique , un dans celle de notre Château du Louvre , un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier , Chancelier de France , le Sieur DE MAUPEOU , & un dans celle dudit sieur HUE DE MIROMÉNIL ; Le tout à peine de nullité des Présentes : Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ladite Exposante , & ses hoirs , pleinement & paisiblement , sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie des Présentes , qui sera imprimée tout au long , au commencement ou à la fin dudit Ouvrage , soit tenue pour dûment signifiée , & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conseillers-Secrétaires , foi soit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis , de faire pour l'exécution d'icelles , tous actes requis & nécessaires , sans demander autre permission , & nonobstant clameur de Haro , Charte Normande , & Lettres à ce contraires : Car tel est notre plaisir. DONNÉ à Paris , le vingt-troisième jour de Mai , l'an de grace mil sept cent quatre-vingt , & de notre Règne le septième. Par le Roi en son Conseil.

Signé , LE BEGUE.

*Registré sur le Registre XXI de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 2081 , fol. 308 , conformément aux dispositions énoncées dans le présent Privilège , & à la charge de remettre à ladite Chambre les huit Exemplaires prescrits par l'Article CVIII du Règlement de 1723. A Paris , ce 30 Mai 1780.*

Signé , LE CLERC , Syndic.